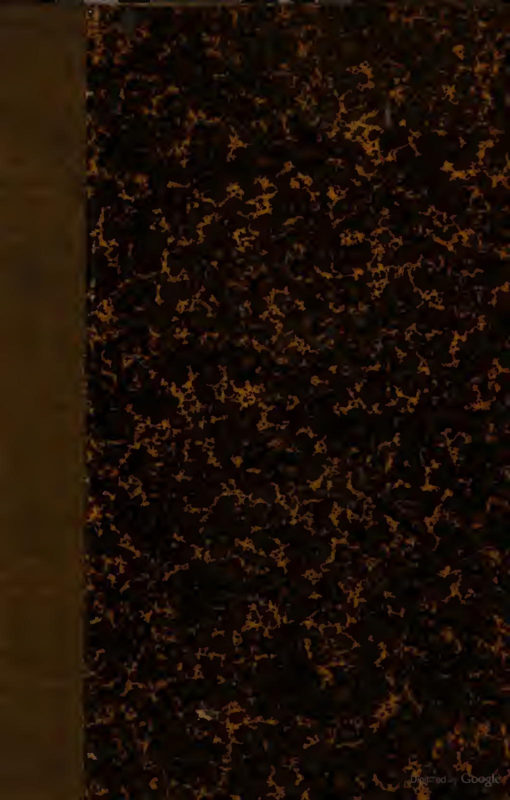
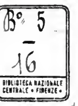








ESSAI HISTORIQUE

SUR LES RÉVOLUTIONS ET L'INDÉPENDANCE

DE LA SERBIE

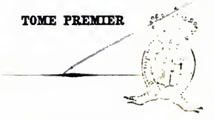
DEPUIS 1804 JUSQU'A 1850

PAR LE DOCTEUR

BARTHÉLEMY-SYLVESTRE CUNIBERT

ANCIEN MÉDECIN EN CHEF AU SERVICE DU GOUVERNEMENT SERBE,
DÉCORÉ DE L'ORDRE OTTOMAN DU MÉRITE

TOME PREMIER



LEIPZIG
F. A. BROCKHAUS

1855

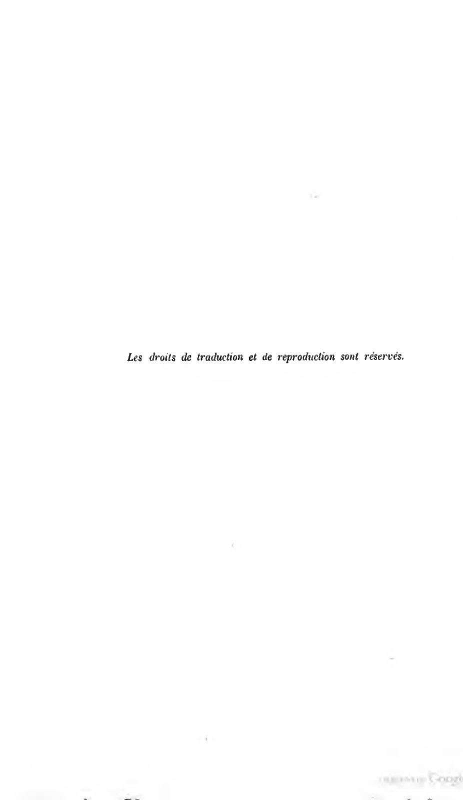
ESSAI HISTORIQUE

SUR LES RÉVOLUTIONS ET L'INDÉPENDANCE

DE LA SERBIE

DEPUIS 1804 JUSQU'A 1850.

TOME PREMIER





MILOCH OBRENOVITSCH

ESSAI HISTORIQUE

SUR LES RÉVOLUTIONS ET L'INDÉPENDANCE

DE LA SERBIE

DEPUIS 1804 JUSQU'A 1850

PAR LE DOCTEUR

BARTHÉLEMY-SYLVESTRE CUNIBERT
ANCIEN MÉDECIN EN CHEF AU SERVICE DU GOUVERNEMENT SERBE,
DÉCORÉ DE L'ORDRE OTTOMAN DU MÉRITE.

> Rien n'est plus intéressant à observer que le mouvement progressif de ce petit État (la Serbie), naguère soumis aux lois musulmanes, sous l'influence des libertés nées de la conquête de son indépendance.
>
> *Rapport sur l'état des populations de la Turquie d'Europe*, par M. Blanqui, membre de l'Institut.

TOME PREMIER

LEIPZIG
F. A. BROCKHAUS
1855

PRÉFACE

On a beaucoup écrit sur l'Europe Orientale, mais peu d'écrivains l'ont fait avec des connaissances approfondies. La plupart des voyageurs, soit qu'ils aient peu séjourné dans ces contrées, soit qu'ils aient dédaigné de s'initier à la vie de ces peuples, soit enfin qu'ils manquassent de l'esprit d'observation que cette étude réclame, ont mal compris les mœurs, les usages, les institutions dont ils ont parlé. Ils ont inventé des fables au lieu de faire de l'histoire.

D'autres sont allés dans ces régions avec des opinions toutes formées; ils n'y ont vu que ce qu'ils avaient lu dans les livres de leurs devanciers.

Ceux-ci appartiennent à je ne sais quelle école politique et religieuse : ils cherchent partout des preuves à leurs dogmes surannés, dédaignent les observations scientifiques et repoussent les faits qui paraissent suspects à leurs doctrines, tandis qu'ils prônent avec présomption et une ardeur infatigable tout ce qui les favorise.

Ceux-là, avec des idées plus larges, ne sortent pas d'un système unique, qu'ils adoptent comme centre de leurs connaissances, et n'aperçoivent que ce qui s'y rattache.

Pour les uns et les autres, tout se rapporte à une manière de voir ou à des idées préconçues. Souvent leurs observations sont des préjugés, leurs jugements des erreurs, et les événements qu'ils racontent une altération de l'histoire.

D'autres, enfin, écrivains aux gages de quelque puissance étrangère, ont écrit ce que leur inspirait la politique qui les payait. Aussi, ces mercenaires, traîtres à la vérité de l'histoire comme à leur conscience, ont-ils déversé la calomnie sur les hommes les plus dignes de l'estime et de l'admiration de l'Europe.

Tôt ou tard cette partialité sera dévoilée. Le temps de la justice est arrivé, surtout pour le noble pays de la Serbie, qui, depuis le commencement de ce siècle, travaille avec une persévérance sublime à la conquête

de ses libertés par les armes, et à sa régénération par de bonnes institutions.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur cette contrée, il en est peu qui aient pu la juger sainement, puisque tous en ignoraient la langue, les mœurs, les tendances et jusqu'à l'histoire. Cet ouvrage, en initiant le lecteur aux actions des Serbes, lui fera comprendre combien ce pays est encore peu connu, et combien il mérite de l'être.

L'histoire serbe n'intéresse pas seulement la curiosité, elle intéresse à un haut point la science de l'avenir. La Serbie est appelée, par sa position topographique et par le caractère de ses habitants, à exercer une très-grande influence sur les populations slavo-serbes soumises à l'Autriche, et à jouer un rôle important dans la question de l'Orient. Elle paraît destinée à devenir un jour le centre autour duquel se réuniront toutes les nationalités slaves de la Turquie européenne, et peut-être aussi celles de la Hongrie.

Cet ouvrage montrera que cette nation est à la hauteur de ses destinées. La Grèce moderne, en revendiquant son indépendance, secoue la vieille Europe de son indifférence et la transporte d'admiration. Le joug qui pesait sur la Serbie n'était ni moins lourd ni moins odieux : l'héroïsme et les qualités civiles de ses chefs éclatent en traits dignes des plus beaux

temps de l'histoire. La persévérance et les sacrifices de la nation lui donnent la consécration de l'avenir, et, comme pour faire ressortir ce tableau, ainsi que les ombres donnent de l'éclat aux couleurs, ou pour montrer, par le contraste, l'intervertissement des rôles, nous y voyons certains cabinets des vieilles puissances civilisées circonvenir d'intrigues ténébreuses cette nation adolescente, et, sous le prétexte de protection, chercher à la replonger dans son ancien état, ou, du moins, à l'arrêter dans sa marche providentielle.

Je ne crois pas être trop présomptueux en entreprenant d'écrire l'histoire de ce pays. Je l'ai habité longtemps ; j'ai pris part quelquefois à la direction de ses affaires politiques et à ses réformes ; j'ai été témoin de presque tous les faits que je rapporte. Tout a contribué à me donner une parfaite connaissance des lieux, des circonstances, des hommes, des intrigues et des choses que je décris.

Quant aux événements qui ont précédé mon arrivée dans cette contrée, outre que j'ai connu personnellement et fréquenté tous ceux qui en furent les acteurs, je me suis aidé des documents que j'ai trouvés dans les archives du gouvernement, ainsi que des écrits de M. Vouk Stéphanovitch, dont je me glorifie d'être l'ami ; écrivain serbe distingué, qui jouit d'une

juste renommée européenne, par les éminents services rendus à la littérature slave et à son pays.

Toutes ces considérations m'ont engagé à publier ce travail, quoique les exigences de l'histoire dépassent mes forces. Elles me vaudront aussi l'indulgence du lecteur, s'il n'y trouve pas les qualités de l'écrivain.

J'ai préféré à ma langue maternelle la langue qui est devenue universelle, parce que je tiens à appeler l'attention générale sur un pays que j'affectionne comme ma seconde patrie, et dont je voudrais hâter les destinées.

ESSAI HISTORIQUE

SUR LES RÉVOLUTIONS ET L'INDÉPENDANCE

DE LA SERBIE

DEPUIS 1804 JUSQU'A NOS JOURS.

LIVRE PREMIER

I

La Serbie [1] (Mésie supérieure des anciens) a pris son nom des Serbes, peuple de race slave qui habitait jadis auprès des monts Krapaks, auxquels l'empereur Héraclius, au septième siècle, permit de venir s'établir dans la Mésie, province de l'Empire Grec, dépeuplé par les Avares. Jusqu'en 923, la Serbie forma un petit État qui eut ses rois et dont l'histoire est peu connue. A cette époque, elle fut soumise par les Bulgares ; mais elle passa bientôt avec eux sous la domination des empereurs grecs.

[1] Les Grecs, n'ayant pas la lettre B, la remplacent par le V, et prononcent *Servie*. Les écrivains les ont imités. Cependant ce pays est nommé *Serbia* par ses habitants, qui s'appellent eux-mêmes *Srb*. Tous les autres Slaves prononcent ainsi. Nous avons cru devoir restituer l'orthographe selon la prononciation nationale.

Au milieu du douzième siècle, les Serbes, profitant de la faiblesse du Bas-Empire, se rendirent indépendants sous Tchoudomil, et fondèrent un empire qui devint très-puissant au quatorzième siècle sous Etienne Douchan (le Magnanime), auquel on donna le titre d'empereur.

Cet empire comprenait une partie de la Thrace, la Macédoine et plusieurs villes de la Thessalie et de l'Albanie.

Sous le règne d'Ouroch Ier, sa puissance déclina rapidement, jusqu'à la bataille de Kossova, qui eut lieu le 15 juin 1389.

Après cette fatale journée, qui vit périr Lazare, dernier knès de Serbie et anéantir son armée par le sultan Amurat Ier, la Serbie cessa d'être une nation[1]. Elle fut partagée en plusieurs pachaliks, dont le plus étendu était celui de Belgrade, appelé sandgiacat de Sémendria; et son nom même fut rayé de la carte.

Pendant quatre cents ans de dur esclavage, les Serbes avaient presque perdu le souvenir d'avoir été jadis une nation. Espérer de briser jamais le joug musulman et de se constituer en peuple indépendant avec un gouvernement et un prince de leur choix leur eût paru une folie. Comme tous les chrétiens soumis à la domination ottomane, ils tombèrent bientôt dans un découragement voisin de l'avilissement. Ils se crurent la proie naturelle de

[1] Il est bien vrai qu'après la mort du knès Lazare à la bataille de Kossova, le sultan investit ses deux fils en bas âge, Dragoutin et Miloutin, des Etats de son père, sous la régence de leur mère Héléna et la surveillance de la Turquie. Mais cette autorité ne fut que nominale et éphémère.

leurs conquérants, qu'ils s'accoutumèrent à regarder comme des êtres supérieurs et nés pour les commander.

Il faut avoir vécu en Orient, en connaître la langue, les mœurs, et avoir vu de près le stupide orgueil des osmanlis, surtout avant la chute des janissaires ; il faut avoir été témoin des persécutions de tout genre dont on opprimait les chrétiens, pour se faire une idée de leur abjection. Le musulman de plus basse extraction, couvert de haillons et de vermine, et exténué de faim, se croit encore bien supérieur au plus riche raïa chrétien, fût-il prince de Moldavie ou de Valachie [1]; il aurait besoin de son secours, qu'il le lui demanderait, non comme implorant la charité du prochain, mais comme un maître qui commande, comme un créancier qui exige le paiement d'une dette. Demandez-lui pourquoi il se montre si exigeant, il vous répondra avec arrogance : *Musulmanim beh !* « Je suis Turc, entends-tu ! » C'est là, à ses yeux, une raison sans réplique. C'est une formule sacramentelle qui, adressée à un chrétien, veut dire :« Je demande ce qui m'est dû; remercie-moi encore, si je ne te prends pas tout ce que tu possèdes et si je te laisse la vie : je suis musulman, et tu n'es qu'un *ghiaour*, un chien de chrétien ; ne sais-tu pas que pour toi, c'est un crime d'être riche? Allah a créé le musulman pour dominer en ce monde et être heureux dans l'autre. »

Des lois somptuaires, dont la transgression est punie quelquefois de la peine capitale, déterminent la forme,

[1] Les princes de Moldavie et de Valachie, et plus tard celui de Serbie, avaient le grade de pacha à trois queues.

la couleur des habits des chrétiens, et jusqu'à la longueur des moustaches : un Turc se croirait en droit de punir selon son caprice ceux qui seraient assez osés pour les enfreindre. Malheur aux raïas qui passeraient à cheval devant un musulman! En voyage, des caravanes entières de marchands chrétiens sont obligées de mettre pied à terre, en voyant venir de loin un osmanlis. Dans les villes, il ne leur est pas permis d'entrer à cheval; si l'âge ou une indisposition ne leur permet pas d'aller à pied, ils doivent monter des ânes ou des mulets. Il n'est pas jusqu'à la couleur de leur maison que la loi ne détermine; enfin, tout ce qui peut avilir un homme, lui rappeler son esclavage et lui faire oublier sa dignité, a été mis en œuvre envers les chrétiens, par les Turcs, dès les premiers temps de leur conquête. Les vaincus finirent par croire que les décrets de la Providence les condamnaient à un esclavage dont ils ne pourraient sortir que par un miracle. C'est dans un pareil état qu'ont vécu, pendant quatre cents ans, les Serbes et les autres chrétiens subjugués par les Turcs, soit dans l'Anatolie, soit dans la Roumélie.

Le sandgiacat de Sémendria ou le pachalik de Belgrade était circonscrit au Nord par le Danube et la Sava; au Sud, par la Morava; à l'Est, par le petit pachalik d'Orsova (*Ad-Calé*); à l'Ouest, par le pachalik de Svornik. Il était partagé en douze nahiés ou cadiliks, siéges d'un juge (cadi) de troisième classe, dépendant du mollah de Belgrade[1].

[1] Excepté à Schabatz et à Sémendria, dans les autres chef-lieux les mussélims joignaient à leurs fonctions celles des cadis.

Les Turcs établis avec leurs familles en Serbie, dans les forteresses, les villes et les *palankas* (gros bourgs avec des retranchements), étaient tous à la solde du gouvernement, et formaient la garnison ou la garde permanente du pays. Ils se composaient des ierlis, des spahis et jusqu'en 1804 d'un plus ou moins grand nombre de janissaires, formant un *orta*[1] (compagnie) commandé par un *ianitcher-aga* (colonel) envoyé de Constantinople.

Les ierlis (milice du pays) formaient en tout cinquante compagnies : chacune avait à sa tête un *aga* (capitaine) dont la charge était héréditaire. Vingt-six de ces compagnies résidaient à Belgrade; le reste était partagé entre les quatre autres forteresses. Elles faisaient à tour de rôle une nuit de garde et employaient le temps que leur laissait le service à leurs affaires particulières. Leur paye était de dix piastres turques par mois, qu'on leur donnait à la fin de chaque semestre. Par suite de la dépréciation de la monnaie turque, ces dix piastres, qui autrefois représentaient trente-sept ou trente-huit francs, font à peine aujourd'hui deux francs cinquante centimes. Cette solde ne pouvant suffire à leur entretien et à celui de leurs familles, ils exercent tous un métier ou une industrie; ils vont jusqu'à se louer comme manœuvres aux chrétiens. Les agas reçoivent cent piastres par mois. Autrefois, des ierlis s'inscrivaient en même temps sur les rôles des janissaires, moins pour en recevoir la modique solde que pour profiter de leurs priviléges et molester impunément les chrétiens.

[1] Il y avait des *ortas* de janissaires de dix, vingt, jusqu'à trente mille hommes.

Les compagnies des ierlis étaient moins fortes que nombreuses; on inscrivait l'enfant à peine né sur les rôles de la compagnie à laquelle appartenait son père : il recevait la paye dès le jour de l'inscription; de sorte que presque la moitié des enrôlés était hors d'état de faire son service. Néanmoins ils figuraient comme soldats sur les rôles envoyés chaque année à Constantinople, et la Porte comptait sur eux en cas de guerre.

Les spahïs de résidence en Serbie, au nombre de 900, formaient un *alaï* ou *sandgiak* (régiment ou bannière de cavalerie) commandé par un *alaï-beg* (colonel). Ils servaient en temps de guerre avec leur cheval et leurs armes. Pour cela ils avaient, comme on le verra, la jouissance d'un fief militaire composé d'un ou plusieurs villages; et suivant le revenu plus ou moins considérable de ce fief ou *spahïlik*, ils servaient seuls ou étaient obligés de conduire avec eux à la guerre des hommes équipés, payés et nourris à leurs frais. Leurs fiefs, appelés *zaïms*, étaient héréditaires; les autres, appelés *timars*, n'étaient qu'à vie [1].

Les spahïs, zaïms et timariotes, percevaient, des villages composant leurs fiefs, la dîme, toute espèce de produits, outre une autre petite contribution en argent pour le droit de mouture, de distillation des eaux-de-vie de prunes, et de capitation. La capitation féodale (glavnitza) était d'une piastre turque par homme marié. De plus,

[1] Outre les 900 fiefs militaires des spahïs, il y avait des fiefs du domaine particulier de la maison impériale, dits *moukatas*, dont on prélevait les mêmes redevances. Ils étaient administrés par le pacha et furent plus tard affermés par Milosch.

tous les paysans étaient tenus à un certain nombre de journées de corvée en faveur des feudataires qui faisaient cultiver quelques morceaux de terrain pour leur compte : peu de spahïs cependant abusaient de ce droit. Ordinairement ils chargeaient un homme d'affaires de leur nation, dit *sou-bachi*, de veiller à leurs intérêts ; celui-ci s'établissait dans le village, vivait aux dépens de la commune, s'érigeant de sa propre autorité en juge-de-paix et en commissaire de police, ce qui en Turquie voulait dire avoir le droit de molester les pauvres paysans, et d'en tirer tout ce qui était possible. La vérité, cependant, nous oblige d'avouer que les spahïs n'abusaient pas trop envers les chrétiens de leur position. Au contraire, dans quelques fiefs héréditaires, les titulaires protégeaient leurs paysans contre les vexations des *mussélims*, des janissaires et des Turcs vagabonds. Dans la première insurrection, en 1804, les spahïs firent même cause commune avec les Serbes.

Le gouvernement envoyait encore à Belgrade six compagnies (600 hommes à peu près) de canonniers et une demi-compagnie, ou plutôt une vingtaine, de bombardiers de Constantinople, lesquels avaient, même avant la réforme militaire du sultan Mahmoud, une espèce d'organisation et de discipline. On les changeait autrefois tous les deux ans ; mais depuis la chute des janissaires, ceux qui n'ont pas voulu quitter le pays ont reçu la permission de s'y établir et de s'y marier. Ils exercent presque tous des métiers ou une industrie, ce qui les a toujours fait vivre en bonne harmonie avec les gens du pays. Leur paye est de vingt piastres par mois, outre la nourriture, que pourtant presque aucun d'eux ne réclame,

parce qu'il faudrait l'aller chercher chaque jour à la caserne.

Outre les ierlis et les spahis, les janissaires et les canonniers, le pacha nommé au gouvernement du sandgiacat prenait avec lui des *seymeins* (fantassins irréguliers) et des *délhis* (cavalerie semblable à celle des cosaques irréguliers). Le nombre de ces troupes variait selon le besoin que le pacha croyait en avoir, et plus souvent selon son désir de faire des économies. Elles étaient à son service particulier, et il les payait de son argent. Leur commandant, dit *bin-bachi* pour l'infanterie et *délhis-bachi* pour la cavalerie, faisait avec le pacha les conditions de l'engagement et de sa durée ; lorsqu'il était fini, elles reprenaient du service ou se retiraient. Ordinairement elles ne restaient que six mois ou un an; puis, aussitôt leur paye reçue, elles rentraient dans leurs foyers par bandes de vingt-cinq à trente. Sur leur passage, le pays avait à endurer toutes sortes de vexations. Sur les grandes routes elles arrêtaient les négociants ; dans les villages elles se faisaient héberger et, quand elles se trouvaient en nombre, elles prélevaient même des contributions, volaient à main armée, répandant partout la terreur et la désolation. Cette milice est maintenant remplacée en Serbie par un régiment (*alaï*) de troupes régulières.

Le plus terrible fléau des Serbes était sans contredit les janissaires; leur nom seul faisait trembler tout honnête homme.

Celui qui voudrait enregistrer la millième partie des forfaits commis par ces démons passerait assurément pour un détracteur de l'humanité, et la postérité aura de la peine à croire qu'il ait pu exister, durant tant

de siècles, une pareille milice. Dans la capitale même, sous les yeux du sultan et du gouvernement, chaque jour elle commettait mille crimes. Aucun des voyageurs qui ont vu Constantinople ne peut se vanter d'avoir été à l'abri de leurs insultes. Les Turcs, les ministres, le sultan lui-même subissaient leur loi. Si la capitale était désolée par de pareils méfaits, que devait-il en être de la Serbie, où abondait cette canaille?

C'était dans le pachalik de Belgrade, dans la Roumélie et dans celui de Bagdad, en Asie, qu'on exilait les plus turbulents. Le gouvernement ne croyait jamais les avoir assez éloignés, et les reléguait aux confins de l'empire. Là, ils grossissaient chaque jour leurs rangs de nouveaux séditieux que la discipline de leur corps n'avait pu dompter, ou qui cherchaient dans un exil volontaire l'impunité de crimes commis ailleurs. Dans ces deux provinces, l'autorité du sultan était presque méconnue. Les janissaires nommaient, selon leur bon plaisir, le pacha qui devait représenter le gouvernement; et la Porte se voyait contrainte d'approuver ce choix, afin d'y conserver au moins une ombre d'autorité.

Soumis au joug ottoman, dans un temps où les arts, les sciences, le commerce étaient en décadence par toute l'Europe, les Serbes ne pouvaient que reculer encore en fait de civilisation, au lieu de progresser. Adonnés aux armes, à l'agriculture, au commerce et à l'élève des troupeaux sous leurs souverains, ils se firent tous agriculteurs sous la domination musulmane. Pour se soustraire, autant que possible, aux vexations des conquérants et se dérober, pour ainsi dire, à leurs yeux, ils abandonnèrent entièrement leurs villes, et se retirèrent dans l'inté-

rieur du pays. Chaque famille se construisit une hutte dans les bois, sur les montagnes, loin des grandes routes et des petits chemins, choisissant l'emplacement qui lui paraissait le moins exposé aux regards des passants. Les huttes étaient à la distance de deux ou trois portées de fusil. Un village de cent cabanes occupait ainsi une superficie de plus d'une lieue d'étendue, et ce n'est qu'au défrichement du terrain que l'on pouvait s'apercevoir, au milieu de ces grandes forêts, d'être dans un lieu habité. Les familles vivaient ainsi isolées. Leurs chefs ne se réunissaient que les jours de grandes fêtes, ou lorsqu'ils avaient à discuter sur les affaires communes. Il formaient alors un conseil (*scoupstina*, *sobor*) sous la présidence du *kmet*, notable nommé par eux, ou imposé par les Turcs. Ce conseil se tenait ordinairement à la taverne (*méhana*) ou bien dans le lieu appelé *conak* ou *han*, demeure du *soubachi*.

Cependant jusqu'en 1665, les Serbes, quoique dispersés en plusieurs pachaliks, avaient encore conservé une apparence de nationalité dans un chef ecclésiastique qui, pour ainsi dire, les représentait. Ils avaient un patriarche résidant au monastère de *Detchani*, qui nommait les évêques, et était nommé lui-même par le synode serbe, avec le consentement de la Porte. Les intrigues du synode grec firent perdre aux Serbes ce dernier reste de leur nationalité. Depuis ce temps, les évêques furent nommés par le patriarche œcuménique de Constantinople et de nation grecque [1]. Étrangers au pays de caractère et

[1] Le dernier patriarche Arsène III de Tcharnovitch émigra avec quarante mille familles serbes dans les Etats autrichiens en 1690.

de langue, ils prenaient un faible intérêt à leurs diocèses et à l'instruction du clergé; ils venaient seulement ramasser de l'argent pour enrichir leurs familles et satisfaire les exigences sans cesse renaissantes du synode de Constantinople. Leurs visites pastorales n'avaient d'autre but que de percevoir les contributions annuelles des diocésains; d'extorquer aux pauvres prêtres et aux monastères, sous de spécieux prétextes, de l'argent et des amendes; de vendre les paroisses aux plus forts enchérisseurs. Dans toute la Serbie, il n'y eut plus que deux écoles: c'étaient deux écoles de langue grecque, une à *Belgrade*, l'autre à *Schabatz*, siéges épiscopaux. Pour quelques piastres turques, les évêques accordaient les ordres sacrés au premier venu, peu soucieux de la capacité du sujet. La plupart des prêtres pouvaient à peine lire dans le rituel et les livres sacrés. Presque aucun ne savait écrire. Celui qui se destinait à l'état ecclésiastique faisait, comme pour un autre métier, un court apprentissage dans quelque monastère. (Les moines étaient un peu moins ignorants que le clergé séculier.) Ceux qui ne savaient lire apprenaient par cœur les passages indispensables du rituel: souvent on aurait eu de la peine, parmi plusieurs prêtres, d'en trouver un seul qui sût indiquer l'évangile du jour.

Ainsi, les évêques envoyés de Constantinople étaient

L'empereur leur assigna le Banat et le Sirmium pour résidence; donnant au patriarche comme siége métropolitain la ville de Carlovitz. Le synode grec de Constantinople profita de cette circonstance pour abolir le patriarcat serbe et réduire cette église sous la dépendance immédiate du patriarche Œcuménique.

une calamité plutôt qu'un bienfait. Si telle était l'ignorance du clergé, que devait-il en être du peuple serbe? Le reproche que Cyprien Robert fait à Milosch d'être illettré est donc ridicule.

Les janissaires s'étaient multipliés en Serbie. L'impunité dont ils jouissaient, le droit que chacun d'eux avait de molester, de dépouiller le Serbe, en avaient attiré un grand nombre de la Bosnie et de l'Albanie. Les Serbes s'enfonçaient de plus en plus dans les forêts, et se retiraient sur les montagnes, abandonnant le commerce des villes aux Juifs et aux Grecs venus de la Macédoine et des autres parties de la Roumélie. Voyant que le fruit de leurs sueurs ne servaient qu'à engraisser leurs oppresseurs, ils ne travaillaient qu'autant qu'il était nécessaire pour soutenir leurs familles, payer le tribut et les autres contributions. Ils élevaient, en conséquence, des porcs et quelques bêtes à corne, qu'ils vendaient en Hongrie. Ils étaient les seuls qui se livrassent à ce commerce, et ceux qui s'y adonnaient jouissaient parmi leurs compatriotes d'une plus grande considération, comme plus aisés et plus intelligents. Ils étaient presque tous *kmets* ou notables. Ceux qui possédaient quelque argent tremblaient que les Turcs ne parvinssent à le savoir. Ils affichaient la plus grande misère, laissant leur maison et leur mobilier dans le plus complet délabrement. C'est ainsi qu'un pays comparable à la France méridionale pour la fertilité du sol, la limpide beauté du ciel, ne présentait que misère, solitude et décadence. Telle a été la Serbie jusqu'à la déclaration de guerre faite en 1787 par l'empereur Joseph II à la Porte.

L'audace des janissaires s'accrut avec leur nombre.

Ils ne se contentèrent plus d'opprimer les Serbes, ils allèrent jusqu'à insulter le gouvernement autrichien. Au mépris du droit des gens et des lois sanitaires, ils passaient le Danube et la Sava et entraient sur le territoire de cet empire où ils exerçaient toutes sortes de brigandages. A *Semlin* et à *Pantchova*, ils s'enivraient dans les cafés et les auberges et s'abandonnaient à toutes sortes d'excès, insultant et frappant même les officiers publics qui tentaient de mettre un frein à leurs violences. L'impératrice Marie-Thérèse, fatiguée des longues guerres qu'elle avait dû soutenir, et redoutant peut-être trop les Turcs, recommandait aux autorités des frontières la prudence et la tolérance. Elle se bornait à faire des représentations, par son internonce, au divan, incapable de lui donner aucune satisfaction, attendu que son autorité était nulle sur les janissaires de Belgrade et des bords du Danube.

Après la mort de sa mère, Joseph II déclara la guerre à la Porte de concert avec la Russie. Un des principaux griefs que la cour de Vienne exprimait dans son manifeste, c'était l'insolence des janissaires de Belgrade et leurs insultes à l'Autriche. C'est dans cette guerre que Joseph II, en habit de colonel, poussant une reconnaissance avec une suite peu nombreuse, fut fait prisonnier par un *bin-bachi* albanais, dans le village de Visnitza, à deux lieues au-dessous de Belgrade, le long du Danube. Ce fait est encore peu connu, mais il est incontestable. Il parvint à se faire relâcher : on prétend que le sac de Pantchova fut une des récompenses accordées au bin-bachi qui lui donna la liberté, sans faire part à ses supérieurs de la capture qu'il avait faite.

A la paix de Sistov, entre la Porte et l'Empire, en 1791, il fut stipulé que l'on éloignerait à jamais de Belgrade et du pachalik les janissaires, cause première de la guerre, et qu'il serait accordé amnistie complète aux Serbes qui avaient pris part pour l'Autriche dans ces différends.

C'eût été là une occasion favorable pour l'Autriche, si elle avait eu des vues moins bornées et plus généreuses sur les populations chrétiennes de la Turquie, d'acquérir parmi les Serbes l'influence qu'y possède aujourd'hui la Russie, et qu'elle ambitionne et redoute à la fois. Il lui eût été facile d'insérer dans le traité de Sistov quelques clauses qui lui auraient conféré le patronage de ce pays, comme le fit la Russie dans le traité de Bucharest et dans la convention d'Akerman; elle serait peut-être parvenue à empêcher les relations qui se sont formées par la suite entre ce pays et les Russes, et aurait acquis la sympathie et la reconnaissance des Serbes, qui alors ne connaissaient guère la Russie que de nom.

Ce n'est pas la force matérielle de la Serbie qui peut donner de l'ombrage à l'Autriche; ce qui est important pour elle, c'est sa position politique et l'influence qu'elle exerce sur les populations slaves de la Hongrie méridionale.

Békir-Pacha, nommé gouverneur de Belgrade après la paix de Sistov, observa assez rigoureusement les articles du traité concernant la Serbie. Il défendit aux janissaires de revenir en cette contrée, et pour les épouvanter il fit mourir Déli-Ahmet, un de leurs chefs les plus redoutables. Aucun Serbe ne fut molesté pour la part prise à la guerre; au contraire, quelques-uns des officiers du précédent corps-franc au service de l'Autriche, qui avaient

combattu avec cette puissance contre les Turcs, furent nommés *knès*, ou administrateurs dans le pays. Son successeur, Hadgi-Mustapha-Pacha, fut encore plus favorable aux Serbes. Il nomma douze *ober-knès* (premiers knès), un pour chaque nahïa; lesquels, de concert avec les musselims, prélevaient les contributions et administraient le pays.

Sous l'administration de ce pacha, que les Turcs appelaient *mourtat* (*renégat*) parce qu'il était bon et juste envers les chrétiens, et que les Serbes regardaient avec raison comme la Providence de leur pays (*serbsca maïca*), cette contrée jouit de quelques années de paix et de bien-être.

Les janissaires, chassés de la Serbie, s'étaient réfugiés en Bosnie et dans l'Albanie; mais ne pouvant long-temps rester en repos, ils s'unirent au fameux *Passvant-Oglou* lorsqu'il leva à Vidin l'étendard de la révolte contre le Grand Turc, et, avec son aide, s'efforcèrent de rentrer en Serbie. Hadgi-Mustapha-Pacha arma alors les Serbes, les réunit à ses troupes et aux spahïs pour marcher contre eux. Les chrétiens étaient commandés par leurs propres knès, et avaient à leur tête *Ianko-Aram-Bachi*, homme de beaucoup d'énergie et de grand courage, natif de la *nahïa de Iagodina*. Ils battirent plusieurs fois les janissaires et les troupes de Passvant-Oglou sur les frontières du pachalik, où ils ne lui permirent point d'entrer.

La Porte envoya en vain neuf visirs contre Passvant-Oglou sans pouvoir le battre, et fut contrainte de faire la paix avec ce rebelle, qui obtint le grade de visir à trois queues, et le gouvernement du pachalik de Vidin. La



Porte espérait que bientôt, à l'aide de circonstances favorables, d'intrigues, de trahisons ou d'un assassinat, elle parviendrait à se défaire de ce sujet révolté. C'est pourquoi elle ne songea tout d'abord qu'à affaiblir ses forces. En conséquence, par suite d'un fetva du Cheik ul-Islam (grand pontife), elle promulgua un firman déclarant qu'il était permis aux janissaires exilés de la Serbie de rentrer dans leurs foyers. De cette manière, elle privait Passvant-Oglou d'une partie de ses meilleurs adhérents, et commençait à violer le traité de Sistov. L'Autriche, en ce moment trop occupée avec les Français, parut n'y faire aucune attention; et les Turcs, encouragés par ce silence, continuèrent à en violer les autres clauses concernant les Serbes.

Rentrés en cette contrée, les janissaires reprirent bientôt leur ancienne manière d'agir avec les chrétiens. En vain Hadgi-Mustapha-Pacha s'efforça de s'opposer à leurs forfaits. Leur premier exploit fut la mort de Ranco Lazarevitch, knès du district de *Tamnava*, tué à Schabatz en plein jour par *Bégo Novlianin*. Le pacha, résolu de punir cet attentat, envoya un régiment à Schabatz pour arrêter l'assassin *Bégo*; mais celui-ci se renferma dans la petite forteresse avec ses adhérents, et s'y défendit jusqu'à ce que, une nuit, ne pouvant plus tenir, il se réfugia avec quelques-uns d'entre eux en Bosnie. Cependant le pacha condamna à mort trente-six Turcs de Schabatz qui avaient pris part à la révolte. Les janissaires feignirent de ne pas attacher de l'importance à ce qui venait d'arriver. Persuadés que, durant la vie du pacha ils ne pourraient se livrer à leurs habitudes, ils attendirent une occasion plus favorable.

Elle ne tarda pas à se présenter : ils assiégèrent le pacha dans la forteresse dégarnie de presque toutes les troupes qu'il avait envoyées, par ordre de la Porte, sous le commandement de son fils *Dervich-Beg*, contre Passvant-Oglou, déclaré de nouveau rebelle. A cette nouvelle, Dervich-Beg quitta Vidin, et vola au secours de son père. Il était déjà arrivé à *Grotzca*, à quatre lieues de distance de Belgrade, lorsque les janissaires, introduits la nuit dans la citadelle par un souterrain, et aidés par la trahison d'un buluk-bachi (capitaine) de service, ils surprirent le pacha, le firent prisonnier, et le contraignirent d'envoyer l'ordre à son fils de sortir de la Serbie avec ses troupes, le menaçant de mort s'il s'y refusait. Ils le gardèrent en otage jusqu'à ce que Dervich-Beg se fût éloigné, et le massacrèrent aussitôt qu'ils n'eurent plus rien à craindre. Alors ils se proclamèrent maîtres de la Serbie.

Les spahis et les autres Turcs, qui refusèrent de faire cause commune avec eux furent mis à mort ou chassés, et les quatre chefs de la révolte, appelés *Fotchitch Méhémed-Aga*, *Kutchiuk-Ali*, *Aganli* et *Mollah Ioussouf*, étant proclamés dahis, se partagèrent le saudgiacat en quatre portions égales. Ils écrivirent ensuite à la Sublime Porte qu'ils avaient tué Mustapha-Pacha parce que c'était un apostat plus ami des chrétiens que des Turcs. Ils prièrent en conséquence le sultan de leur envoyer un autre pacha qu'ils désignèrent eux-mêmes indirectement. L'empereur, pour conserver au moins une apparence de souveraineté, feignit de souscrire de bon cœur à leur demande, et leur envoya un certain Aga-Assan-Pacha, jadis chef des janissaires. Celui-ci ne fut qu'une ombre

de représentant de la Porte, et l'instrument réel des dahïs.

La toute-puissance des janissaires, maîtres absolus du pays, devint insupportable. De leur propre autorité, ils réduisirent en *tchiftlik* chaque village[1]. Ainsi, outre la dime payée aux spahïs, les Serbes étaient encore obligés de donner la neuvième partie de tous leurs produits aux janissaires, comme maîtres du tchiftlik. En conséquence ceux-ci firent construire dans tout le pays des factoreries appelées *han*, dans lesquelles résidaient leurs *sou-bachis* ou agents chargés d'exiger les dimes et les nones, et faisant, en outre, les fonctions d'officiers de police. Aux mussélims furent substitués les *caba-dahïs*, c'est-à-dire satellites des quatre principaux dahïs. Les knès, institués par Mustapha-Pacha, perdirent toute autorité dans l'administration du pays. Les cadis, Turcs eux-mêmes, n'osaient plus administrer la justice que sous le bon plaisir des dahïs. Les caba-dahïs et les sou-bachis jugeaient, punissaient, imposaient des contributions et des amendes selon leurs caprices, et s'appropriaient tout ce qui était à leur convenance.

Enfin ils se mirent à violer les femmes et les filles, les forcèrent à les servir et à les amuser de leurs chants et de leurs danses. Ils s'enivraient et commettaient toutes sor-

[1] On appelle *tchiftlik*, en Turquie, ces portions de terrain cultivé qui ont été achetées ou défrichées. L'acheteur ou le cultivateur maître du tchiftlik a droit de les faire travailler pour son compte, ou de les céder à un paysan, moyennant la neuvième partie du produit qui reste après que les spahïs ou les feudataires ont prélevé la dime. Les chrétiens eux-mêmes peuvent devenir maîtres d'un tchiftlik.

tes d'excès. Les Serbes qui cherchaient à s'opposer à leur brutalité étaient maltraités et recevaient la bastonnade quelquefois à rester sous les coups. Plusieurs d'entre eux qui avaient servi dans le corps franc autrichien ou sous Mustapha-Pacha, ne pouvant plus supporter ces infamies, s'étaient vengés par la mort de ces indignes agresseurs. Pour se soustraire au sort qui les attendait s'ils venaient à tomber dans les mains des dahïs, ils s'étaient réunis en petites bandes et vivaient errants dans les bois et sur les montagnes, décidés à vendre chèrement leur vie s'ils étaient attaqués. Toutefois ils se bornaient à se tenir sur la défensive et laissaient en repos leurs ennemis, pour ne point compromettre leurs parents et leurs villages, qui, selon l'usage des Turcs, étaient responsables des délits commis par un des leurs. En peu de temps, presque la dixième partie des chrétiens devint *haïdouk* (bandit), les uns pour s'être vengés d'outrages subis, les autres pour se soustraire aux conséquences auxquelles leur parenté ou leur amitié les exposaient. Les spahïs et les autres Turcs fugitifs de la Serbie et ennemis des janissaires tentèrent plusieurs fois, de concert avec les Serbes, de les attaquer, mais sans succès.

II

Le prêtre Mathieu Nénadovitch, fils d'Alexis, jadis knès sous Mustapha-Pacha, écrivit à l'insu et au nom de son père à un de ses amis de Semlin, pour lui dire que

la nation, fatiguée de son esclavage, était résolue de se soulever contre les janissaires, sous la conduite de leurs anciens knès. Il l'invitait à en faire part aux spahïs turcs qui avaient fui sur le territoire autrichien, et à les conjurer d'aider l'insurrection de leur concours personnel ou avec des armes et de l'argent. Malheureusement cette lettre tomba dans les mains des dahïs de Belgrade, qui résolurent le massacre de tous les anciens knès, des chefs chrétiens, ainsi que de tout Serbe dont l'énergie et le courage pouvaient inspirer quelque crainte.

Quelque temps avant, plusieurs knès et notables, réunis dans un monastère, avaient, au nom de toute la nation, fait parvenir au sultan, par l'entremise des spahïs, une requête dans laquelle ils exposaient la déplorable situation du pays sous la domination féroce des janissaires. Ils le suppliaient d'apporter quelque remède à leurs souffrances. Le sultan n'étant pas à même de réprimer l'insolence des dahïs, se contenta d'expédier à ces derniers un firman à peu-près ainsi conçu : « Je suis fatigué des plaintes que je reçois sans cesse ; je vous ai déjà avertis plusieurs fois de changer de conduite : si vous ne cessez de tourmenter mes rayas, j'enverrai contre vous une armée, non plus de musulmans, comme je l'ai fait contre Passvant-Oglou, parce que le musulman a pitié du musulman, mais une armée composée de gens d'une autre nation et d'une autre religion, qui vous traiteront comme jamais musulman n'a été traité. » C'était déclarer ouvertement que le gouvernement n'avait aucun moyen de les mettre à la raison.

Les dahïs, commentant ce firman, en conclurent, que les troupes dont les menaçait le sultan ne pouvaient être

que les Serbes eux-mêmes. Ils étaient confirmés dans cette conjecture par la lettre d'Alexis Nénadovitch : Ce ne seront point, disaient-ils, les Autrichiens ni les Moscovites qu'il enverra contre nous, ce serait honteux pour l'Empire ; ce ne peuvent être que les rayas, auxquels il donnera des armes. Il faut donc nous défaire des knès, des amis de Mustapha-Pacha, des notables et des hommes les plus influents sur le reste des chrétiens : mettons à leur place des gens qui nous soient attachés et qui, en retour de la position que nous leur faisons, nous avertissent au cas que la Porte les soulève contre nous.

Au commencement de février 1804, les dahïs se répandirent armés, chacun dans son district, et commencèrent les massacres. La plupart des knès qui restaient encore depuis Mustapha, surpris à l'improviste, périrent ainsi que plusieurs religieux, entre autres l'archimandrite *Hadgi-Rouvim* et plusieurs notables.

Les Serbes, témoins de ce carnage, dont ils ignoraient le motif, commencèrent à craindre pour eux-mêmes et à se cacher. Quelques satellites des dahïs pénétrèrent jusque dans le village de *Topola* pour y tuer Georges Pétrovitch, dit le Noir, c'est-à-dire *Tcherni*, en serbe ; *Cara-Georges*, en turc. Celui-ci faisait alors le courtage des porcs. Heureusement ils ne le trouvèrent pas chez lui, car, averti à temps, il s'était mis en sûreté. Pendant ce temps, le nombre de ceux qui s'étaient réunis dans les forêts s'accrut ; on commença à se concerter et à s'entendre. Cara-Georges s'associa à un certain *Ianko-Catitch*, déjà *buluk-bachi* ou capitaine au service de Mustapha-Pacha, et à *Basile-Tcharapitch*, dont le frère Marc avait été tué naguères, ainsi qu'à plusieurs autres fugitifs, aux-

quels il parla ainsi : « L'oppression des Turcs n'aura de terme que lorsqu'ils nous auront tout tués. Il n'est pour nous de salut que dans l'insurrection. Si nous devons mourir, ce ne sera pas au moins comme des femmes sans défense, mais en versant le sang de nos oppresseurs. Nous ne devons pas craindre que par la suite ils réduisent nos femmes et nos enfants en esclavage, puisqu'ils nous y tiennent depuis longtemps. »

Ce discours plut particulièrement aux anciens bandits (*haïdouks*) et aux parents des victimes de l'oppression. Les représailles commencèrent dans la nahïa de Belgrade, dans le village de *Sibnitza*, où une soixantaine de fugitifs et d'anciens haïdouks mirent le feu en plein jour au *han*, résidence du sou-bachi, et retraite des Turcs dispersés dans les villages; ils y tuèrent tous les Turcs qu'ils y rencontrèrent.

D'après l'usage, dont nous avons déjà parlé, tous les Serbes de *Sibnitza* furent compromis : ils s'unirent aux insurgés qui continuèrent à brûler tous les hans et à massacrer tous les Turcs qui se trouvaient sur leur passage. Les femmes et les enfants furent cachés en des lieux impénétrables. Quiconque possédait des armes se réunissait aux insurgés, et, en peu de temps, toute la *schoumadia* (région des forêts) se souleva et fut purgée des sou-bachis et des Turcs.

A cette nouvelle, les autres districts du sandgiacat suivirent cet exemple. Ainsi les districts au-delà de la *Morava*, sous la conduite de *Milenco-Stoïcovitch*, de Pierre Dobriniatz; ceux de la *Coloubara*, sous Jacob Nénadovitch, frère d'Alexis, se révoltèrent pareillement, tuèrent ou chassèrent tous les Turcs qui étaient parmi eux.

Les dahis, voyant que l'insurrection devenait générale, se retirèrent à Belgrade sans avoir pu achever leur œuvre de destruction. Ils songèrent aux moyens de l'apaiser, et, d'un commun accord, ils résolurent d'en venir à des accommodements avec les insurgés. C'est pourquoi ils envoyèrent Aganli, un des quatre dahis, moins féroce et moins odieux que les autres, leur proposer amnistie complète, avec promesse de les traiter désormais plus humainement et de cesser envers eux toute vexation. Ils offrirent en outre de l'argent aux chefs de l'insurrection ainsi qu'aux chefs des anciens bandits, appelés *aram-bachis.* Aganli les trouva dans le village de *Drlip*, district de Belgrade. Là, après avoir donné et reçu des otages, il leur fit des propositions de paix. Mais durant les pourparlers, dans lesquels les Serbes reprochaient à Aganli les persécutions souffertes, les insurgés se querellèrent et en vinrent aux mains avec les Turcs de la suite du dahi. La conférence fut interrompue, la rixe devint générale, Aganli fut blessé et forcé de se retirer avec les siens à Belgrade. *Méhemed-Aga Fotchitch*, autre dahi, tenta lui aussi, mais vainement, un accord. On résolut enfin de députer aux insurgés l'archevêque de Belgrade, Léonce, Grec de Chio, qui, d'après la conduite déjà indiquée des évêques grecs, était sans influence sur l'esprit des Serbes. Il ne fut donc pas plus heureux que les deux autres médiateurs. Les dahis, voyant que la guerre allait continuer avec acharnement, expédièrent Kutchiuk-Ali, le plus féroce des quatre, demander du secours et enrôler des soldats hors de la Serbie.

Jusqu'ici les Serbes insurgés s'étaient battus sans ordre, sans but déterminé. Les uns étaient unis par le

désir de la vengeance, les autres par le besoin de se défendre, et plusieurs par l'appât du butin. La pensée de se soustraire entièrement au joug ottoman n'entrait pour rien dans leur plan. Les bandes étaient sous les ordres de commandants qui ne tenaient que d'eux-mêmes leur autorité. Privés de chef supérieur, l'instinct seul les dirigeait.

Encouragés par leurs premiers succès, les chefs des bandes de la schoumadia décidèrent de nommer un dictateur. Plusieurs demandaient que ce grade fût conféré à un certain Stanoé-Glavach-Aram-Bachi (chef de bandits). Mais celui-ci refusa par modestie, alléguant qu'il n'était pas convenable qu'un chef de haïdouks fût nommé chef d'une nation. Il avoua en outre se sentir incapable d'une pareille mission. On décida alors de donner cette autorité à quelque ancien knès, et surtout à un d'eux appelé knès *Théodose* de *Orachatz*. Celui-ci déclina encore cet honneur, mais pour une raison contraire, disant qu'il ne séyait pas à un ancien knès de se faire chef de bandits, car jusqu'alors les insurgés ne se croyaient pas autre chose, et c'est ainsi que les appelaient les Turcs. Selon lui, c'était se compromettre soi-même et la nation. Il fallait en conséquence nommer un chef que l'on pût désavouer en cas de désastre, et même livrer aux Turcs, comme le bouc émissaire de l'Écriture. Il proposa donc Cara-Georges, ajoutant qu'il était connu parmi les Turcs, comme bandit; qu'il pourrait fuir ou se cacher avec les autres, si les janissaires, à l'aide de secours attendus, parvenaient à dompter l'insurrection : « Nous, alors, anciens knès, dit-il, nous nous présenterions aux vainqueurs, rejetant la faute sur lui et les haïdouks; nous pourrions même les livrer aux Turcs, ensuite im-

plorer leur grâce. Si, au contraire, les affaires prennent une bonne tournure, nous serons toujours à temps de lui retirer l'autorité que nous lui confions. Ainsi le bon droit sera toujours de notre côté. »

Cara-Georges refusa d'abord, alléguant son insuffisance à gouverner : « En outre, dit-il, je suis trop prompt et colérique, et si je venais jamais à être contredit ou désobéi ; je pourrais me laisser aller à des excès et même à donner la mort. » A cette réponse, le knès Théodose dit : « Ce que tu ne sauras faire, nous te l'apprendrons ; quant à ta vivacité et à ta sévérité, c'est précisément ce qu'il nous faut en pareille circonstance. » Cara-Georges accepta le commandement, et montra qu'il n'avait point menti en dépeignant son caractère : quiconque lui faisait la moindre opposition, surtout lorsqu'il était un peu pris de vin, ce qui lui arrivait souvent, était puni d'un coup de pistolet, arme qu'il portait toujours à son côté.

Les limites que je me suis posées dans cet ouvrage me défendent d'entrer dans les détails de cette première insurrection serbe, qui aurait certainement excité une sympathie égale au moins à celle que les Grecs se sont acquise dans les guerres de leur indépendance, si l'Europe n'avait pas été tout absorbée par les entreprises gigantesques de Napoléon. Je me bornerai à en décrire, en passant, les principaux événements.

Les insurgés, après avoir chassé les janissaires des villages, les contraignirent aussi de sortir des palankas. La première action générale, commandée par Cara-Georges, eut lieu à Iagodina contre *Kutchiuk-Ali*. Au commencement, les Serbes furent dispersés ; mais ils ne perdirent pas courage : revenus à la mêlée, ils assaillirent les tran-

chées turques, s'en emparèrent, et mirent le feu à la ville. Le carnage fut grand, et Kutchiuk-Ali put à peine se sauver avec quelques hommes.

Les palankas prises et détruites, les Turcs se retirèrent tous dans les forteresses.

En attendant, la Porte, reconnaissant toute la justice de la cause des Serbes, loin de s'opposer à leur rébellion, leur avait fait passer des secours, et ordonné à Békir-Pacha de Bosnie de se réunir aux insurgés, pour chasser les dahïs de Belgrade. En effet, ce visir vint camper avec trois ou quatre mille hommes devant cette place déjà assiégée par les Serbes, et reçut de ceux-ci les honneurs et les égards dus aux représentants du souverain.

Les dahïs prirent l'épouvante en voyant l'armée de Bosnie réunie aux Serbes ; craignant, d'ailleurs, d'être trahis par les troupes qu'ils avaient tirées de la Macédoine, commandées par un certain Gouchanatz-Ali, chef d'aventuriers (*krdgialis*), ils abandonnèrent Belgrade et s'embarquèrent pour *Ada-Calé* (nouvelle Orsova), où ils croyaient être en sûreté sous la protection de *Redgep-Aga*, gouverneur de cette forteresse inexpugnable.

Après leur fuite, Ali-Gouchanatz commit d'abord des déprédations envers les Turcs les plus aisés de la ville, sous prétexte de leur attachement aux fugitifs. Puis il livra la ville et la forteresse inférieure à Békir-Pacha, se réservant la forteresse supérieure, comme gage, disait-il, de la solde qu'il prétendait se faire payer par les Serbes. D'après les ordres de la Porte, Békir-Pacha commanda à Redgep-Aga, gouverneur d'Ada-Calé, de livrer les dahïs aux Serbes. En conséquence, un nommé Milenco fut introduit furtivement dans la forteresse avec quelques

momaks; les dahis, après une courte défense, furent tués et leurs têtes remises entre les mains des Serbes.

La cause de l'insurrection supprimée, Békir-Pacha, au nom du sultan, invita les Serbes à déposer les armes et à se retirer dans leurs foyers. Mais l'appât de la liberté dont ils commençaient à jouir leur fit refuser d'obtempérer à cette invitation. Ils prétextèrent que les dahis, morts, laissaient plusieurs adhérents capables de les remplacer.

Békir, voyant qu'il ne pourrait amener les insurgés à déposer les armes, se retira dans son gouvernement de Bosnie; il laissa celui de Belgrade à Soliman-Pacha, naguère nommé par la Porte visir du sandgiacat, en remplacement de *Aga-Assan-Pacha*, gouverneur du temps des dahis. Cependant, la forteresse supérieure restait toujours en la possession de Gouchanatz-Ali et de ses krdgialis. Il pouvait véritablement se dire maître de Belgrade et successeur des dahis.

Après la mort des dahis eut lieu un armistice de fait, sinon de convention, entre les Turcs et les Serbes. Les premiers s'étaient retranchés dans les forteresses; l'intérieur du pays se trouvait entièrement libre et au pouvoir des indigènes. Ces derniers, quelque temps après le départ de Békir-Pacha, se retirèrent chacun dans son village, mais prêts à reprendre les armes au premier signal.

Au commencement de l'insurrection, l'autorité suprême avait été confiée par les knès et les notables à Cara-Georges, qui ne devait être que leur instrument en cas de succès et une victime expiatoire en cas de revers. Voyant que les affaires marchaient heureusement, et que ce chef, se prenant au sérieux, commandait en mai-

tre et voulait être obéi, ils se repentirent de leur choix et murmurèrent contre lui. Chaque chef de district était, il est vrai, un despote chez lui, et pouvait administrer la haute et basse justice sans dépendre de personne; mais Cara-Georges était le premier entre égaux; il avait le commandement suprême des troupes partout où il se trouvait. Le knès Théodose, le même qui avait refusé cette autorité, et la lui avait cédée, paraissait le plus mécontent; il s'opposait ouvertement à ses ordres. Un jour, Cara-Georges, irrité après une courte discussion, l'étendit raide mort, d'un coup de pistolet.

L'Autriche, voyant que l'insurrection devenait générale et prenait une bonne issue, aurait dû, si elle avait été prévoyante, s'arroger le droit d'intervenir comme médiatrice, et imposer aux parties belligérantes do justes conditions; elle aurait par la suite conservé ce droit de s'immiscer dans les affaires de la Serbie. Au contraire, son intervention se borna à commander au général Géney, gouverneur de Pétervaradin, de se porter aux frontières et de calmer l'insurrection en s'offrant comme arbitre. La mission du général échoua, n'étant appuyée ni de notes diplomatiques à Constantinople, ni par des forces considérables qui auraient imposé aux deux parties. Les chefs serbes se trouvèrent au rendez-vous indiqué par le général autrichien, mais les Turcs s'en abstinrent.

La Russie plus perspicace, à la veille d'une rupture avec la Porte, comprit de suite l'avantage qu'elle pourrait tirer de ces différends. Elle inculqua habilement aux Serbes la pensée de recourir à ello pour qu'elle intervint auprès de la Porte en leur faveur. Les insurgés goûtèrent cette proposition. S'étant réunis en 1805, près de

Belgrade, ils envoyèrent dans ce sens une députation à Saint-Pétersbourg. Le cabinet russe conseilla aux envoyés de demander au sultan des conditions justes et des priviléges, promettant que l'ambassadeur russe près la Turquie appuierait leurs réclamations. Les Serbes, en effet, demandèrent aussitôt à la Porte que toutes leurs contributions fussent réduites à une seule somme ; qu'on leur cédât l'entière administration de leur pays, et que désormais la garnison des forteresses fût composée uniquement de troupes serbes. La Russie, qui avait peut-être conseillé ces exigences, savait bien que la Porte n'y ferait pas justice. Le sultan, par l'entremise de Morosi, prince de Moldavie, avait fait proposer aux Serbes de rétablir les choses comme elles étaient du temps de Hadgi-Mustapha-Pacha, ce qui ne leur offrait aucune garantie pour l'avenir. D'ailleurs, voyant les Serbes rejeter ces offres et continuer la guerre dans les nahiés d'*Ousitza*, de *Sokol* et de *Poseg*, demeurées calmes jusqu'à ce moment, au pouvoir des Turcs, elle nomma *Afiz-Pacha*, de Nicha, gouverneur de Belgrade, avec l'ordre de réunir une armée et d'étouffer la révolte par la force. Dans les premiers jours du mois d'août 1805[1], Afiz-Pacha fit ses efforts pour entrer en Serbie, à la tête de vingt-cinq mille hommes; mais les insurgés l'attendirent entre *Parakine* et *Kupri*, le défirent complétement et le repoussèrent jusqu'à Nicha, où il mourut de chagrin.

Après ce glorieux fait d'armes, les Serbes tinrent, près du village de *Borca*, une assemblée nationale, dans la-

[1] Dans le cours de cet ouvrage nous nous servons toujours du calendrier Julien.

quelle ils instituèrent un sénat appelé d'abord synode. Chaque nahïa nomma deux sénateurs qui, soit dit en passant, s'élurent d'eux-mêmes. Le synode l'appela conseil directeur serbe. Cara-Georges prit le titre de chef (*vosd*) de Serbie. Le synode siégeait au monastère de *Vogliatche*, ensuite dans celui de *Bogovadgia*, et à la fin de l'année, lorsqu'ils s'en rendirent maîtres, à *Sémendria*.

Au commencement de l'année 1806, les Serbes assiégèrent de nouveau Belgrade, Schabatz et Ousitza. Ils propagèrent la révolte hors du pachalik de Belgrade, appelant à l'insurrection et réunissant à la Serbie les nahïés de Rasgna, Alexinitza, Krouschevatz, Novi-Bazar et de Starivla qui appartenaient à d'autres pachaliks. Ainsi la Serbie en vint à une guerre ouverte avec la Porte. Ibrahim, pacha de Scutari, en Albanie, et Békir, pacha de Bosnie, reçurent l'ordre de marcher contre les rebelles. Ibrahim vint au printemps à Nicha, avec quarante-cinq mille hommes, et Békir, sur la Drina, avec des forces presque égales. Les Serbes, retranchés au sud, dans le camp de Déligrad, entre Rasgna et Alexinitza, sur la rive droite de la Morava ; à l'ouest, dans celui de Mischar, résistèrent courageusement à leurs attaques. Dans cette campagne commença à se distinguer, entre autres, le jeune Milosch Obrénovitch, frère utérin du sénateur Milan, et par la suite premier prince de Serbie.

Dans cet intervalle, la Porte avait rompu avec la Russie et la guerre était imminente. Le sultan, voyant la résistance des Serbes, fit proposer à Cara-Georges d'envoyer une nouvelle députation à Constantinople pour reprendre les négociations. Un certain Pierre *Itchko*, jadis interprète d'une ambassade turque à Berlin, avec deux au-

tres knès, furent envoyés par le *vosd* serbe à Constantinople. Ils stipulèrent avec la Porte que la Serbie paierait chaque année un tribut de mille huit cents bourses, 700,000 piastres turques (alors 1,200,000 fr., maintenant 225,000 fr.), pour toute espèce de contributions. Ils stipulèrent en outre que les Serbes auraient l'administration intérieure du pays, avec le gouvernement qu'il leur plairait d'adopter; qu'à Belgrade résiderait un commissaire turc avec cent cinquante hommes. La Porte promit d'accepter ces conditions; elle expédia un commissaire à Sémendria, mais, suivant son habitude de temporiser, elle n'envoya jamais les firmans nécessaires à l'exécution de ce traité.

Les Serbes s'aperçurent qu'elle cherchait seulement à gagner du temps; ils reprirent les hostilités et se déclarèrent alliés de la Russie. La ville de Belgrade tomba en leur pouvoir le 30 novembre. Gouchanatz-Ali, assiégé dans la citadelle supérieure, réduit à l'extrémité, finit par rendre la forteresse. La chute de Schabatz suivit de près celle de Belgrade; mais, il faut l'avouer, les Serbes ternirent la gloire de ces deux victoires par mille horreurs commises sur les vaincus. Ils violèrent la foi jurée dans les capitulations, massacrèrent les Turcs, déshonorèrent les femmes et se livrèrent au pillage. En vain Cara-Georges s'opposa à ces atrocités, son autorité fut méconnue. Le désir de la vengeance, la soif du sang turc, après quatre siècles d'esclavage, le défaut d'éducation, l'exemple légué par leurs ennemis, seuls peuvent excuser de pareilles représailles. Belgrade soumise, le gouvernement serbe en fit sa capitale. Le conseiller d'État *Rodofinik*, Grec de Chio, y fut envoyé comme commissaire.

Les relations entre les Russes et les Serbes se resserrèrent. De là date le protectorat des Russes.

Au printemps, Jacob Nénadovitch s'empara de Iadra et de Radgevina, district en deçà de la Drina, appartenant au pachalik de Svornik. Il y établit deux camps retranchés et tenta de soulever les chrétiens de la Bosnie. Milan Obrénovitch assiégea et prit la forteresse d'Ousitza. Milenco Stoïcovitch passa de Poretch au district de Craïna. Cerné par les troupes turques qui avaient leurs positions autour de Vidin, il fut secouru par Cara-Georges et le major général russe Isayew. Les Turcs furent mis en déroute, et les Serbes et les Russes firent le siége de la forteresse de Négotin. C'est la première fois que l'armée russe combinait ses forces avec celles des Serbes.

III

L'autorité du sénat se fortifiait; mais il n'osait encore parler ni agir contre Cara-Georges. En effet, ce général, par la mort de *Ianko-Catitch*, tué dans une bataille contre les Bosniens, et par l'affaiblissement de l'autorité de *Jacob Nénadovitch*, se trouva sans rivaux sur la route du pouvoir souverain. Dans cette année, la milice serbe fut assez bien organisée. Quoiqu'un chef influent dans son district pût agir sans contrôle et administrer sa nahïa comme un petit souverain, néanmoins chaque province avait un commandant en chef de la milice; chaque district son voïvoda, et chaque canton son capitaine (*buluk-bachi*). On savait combien d'hommes pouvaient

fournir, au besoin, chaque nahïa, chaque district, chaque commune.

Chaque commune, par un service régulier de transport, entretenait ses propres soldats, qui ne recevaient aucune paye. Les aventuriers (*békiars*) et les canonniers seuls avaient le pain et la solde. Les premiers étaient chrétiens bulgares, grecs ou albanais, accourus en Serbie au secours de leurs coreligionnaires. Tous étaient d'un courage et d'une hardiesse à toute épreuve.

En 1808, entre les Russes et les Turcs, on convint d'un armistice dans lequel les Serbes furent compris. Cette année fut employée à constituer un gouvernement régulier, et à assurer l'ordre public. Le sénat régularisa la valeur des monnaies; il fixa les rétributions à payer au clergé; il régla le mode de perception des dîmes, ainsi que l'usage que l'on devait en faire. Chaque nahïa eut un tribunal composé de trois membres; chaque village deux kmets, ou juges de paix. Les autorités militaires durent se borner à ce qui était du ressort de la guerre, et ne plus se mêler de l'administration ni de la justice. On fonda des écoles : Belgrade eut une université, et la jeunesse fut admise aux bienfaits de l'instruction et de l'éducation [1]. On établit des fabriques de poudre; on donna des travailleurs aux mines de plomb; on construisit un arsenal où l'on fondit des canons et des cloches. Songeant à la guerre qui allait recommencer au terme de l'ar-

[1] A l'époque de l'insurrection, à l'exception de quelques prêtres, personne ne savait ni lire ni écrire. Tous les chefs civils et militaires étaient illettrés. En songeant à fonder des écoles, ils montrèrent qu'ils connaissaient le prix de l'instruction.

mistice, on vendit au profit de l'État les biens des Turcs. Ce fut la plus belle année de la première insurrection serbe. Ce nouvel État commençait à fleurir et à donner des espérances d'un heureux avenir, lorsque des intrigues vinrent semer la discorde qui amena la catastrophe de 1813. Des malentendus s'élevèrent entre Cara-Georges et le commissaire russe Rodofinik, qui en vinrent à une rupture. Ce fut un certain *Mladen Milovanovitch* qui en fut la cause principale. Cet homme, par sa fortune mal acquise et ses manières insinuantes, était parvenu à s'emparer de l'esprit de Cara-Georges, qu'il poussait à de fausses démarches. Il influençait le sénat, dont il était président, jusqu'à le dominer entièrement.

Son arrogance et l'abus qu'il faisait de son pouvoir l'assimilait aux pachas turcs; c'est pourquoi il fit perdre à Cara-Georges l'affection de presque tous les chefs influents qui briguèrent pour que le sénat limitât son autorité. Au printemps de 1809, les Serbes, fournis plus que jamais du nécessaire et préparés à la guerre, assaillirent les Turcs de quatre côtés à la fois. Le knès *Simon Marcovitch* au delà de la Drina attaquait les Turcs de la Bosnie, afin d'en soulever les chrétiens. *Miloé Pétrovitch* attaqua Nicha : *Milenco Stoïcovitch* tenta de donner la main aux knès le long du Danube. Cara-Georges et Milan Obrénovitch se jetèrent sur Serritza pour s'unir aux Monténégrins et couper les communications entre la Bosnie et Constantinople. De trois côtés les choses marchèrent au gré des assaillants; mais une défaite subie du côté de Nicha vint détruire la joie de ces succès. La mort de leur général en chef avait empêché, cette année, les Russes de passer le Danube. En conséquence, toute l'armée tur-

que, concentrée en Bulgarie pour faire face aux Russes. se jeta sur les Serbes, à Nicha. Par surcroit de malheur, la discorde qui existait entre les deux chefs Miloé Petrovitch et Pierre Dobriniatz, introduisit la division dans l'armée serbe. Les Turcs donnèrent l'assaut au camp fortifié de *Kaménitza* où se trouvaient 3,000 Serbes presque tous du district de Ressova, commandés par leur knès Etienne Sindgelitch. Ils se défendirent en désespérés; enfin, après de très-grandes pertes, les Turcs forcèrent le camp serbe. Le knès, perdant l'espoir de les repousser, mit le feu aux poudres et fit sauter vainqueurs et vaincus. Tous les Serbes de cette redoute périrent, excepté dix ou douze qui, mêlés aux Turcs, se sauvèrent. Ce fut avec les têtes de ces héros que le féroce Kourschid-Pacha, grand visir et général en chef, fit élever la terrible tour que l'on voit encore aujourd'hui dans le voisinage de Nicha; mais les Serbes n'étant environ que trois mille, les crânes des Turcs morts à l'assaut fournirent le plus grand nombre des matériaux de cet indigne et impolitique monument de la barbarie turque : souvenir plein de haines et de vengeances pour les chrétiens et les Serbes.

Après cet échec, les Serbes abandonnèrent leur position, les canons, tout l'attirail de guerre, et se retirèrent sur Déligrad, harcelés par les Turcs. A cette nouvelle, Cara-Georges, le knès Simon et Milenco, abandonnant leurs opérations, volèrent au secours de Déligrad. Mais les Serbes, se voyant en face d'une armée de 80,000 hommes, avaient déjà quitté cette ville. Les Turcs descendirent par la rive droite de la Morava jusqu'au Danube. Les chrétiens, fortifiés sur la rive gauche, purent à peine les contenir. La Serbie menaçait d'être envahie. Dans cette

extrémité, heureusement le prince Bagration ayant pris le commandement en chef de l'armée russe, passa le Danube. Les Turcs rétrogradèrent afin d'éviter le danger d'être pris entre deux feux ; et les Serbes reprirent Déligrad ; mais ces événements laissant de nouveau le champ libre aux intrigues et aux discordes, ils s'accusèrent les uns et les autres des désastres qui venaient d'accabler la patrie.

Jacob Nénadovitch, avec six ou sept cents hommes, se porta sur Belgrade, en chassa Mladen et autres membres du sénat, qu'il remania selon son caprice, et dont il se fit lui-même président et maître. Miloé, cause première de la défaite de Kamenitza, fut exilé. On envoya une nouvelle députation composée de *Milenco Stoïcovitch*, de *Milan Obrénovitch* et de l'archimandrite *Hadgi-Melentié*, au quartier-général russe, à Bucharest, pour s'entendre sur les affaires du pays, aviser à une nouvelle organisation, et surtout pour solliciter de nouveaux secours.

Milenco s'arrête à Poretch, il charge un autre de sa mission pour Bucharest, et se déclare contre Cara-Georges et le sénat. Mais bientôt les troupes, qu'il ne pouvait plus payer, se refusent à le servir, et il est forcé de faire la paix avec eux.

En 1810, *Zukat*, général russe, vint en Serbie avec quelques milliers de soldats, joignit l'armée serbe le long du Danube sous *Bersa-Palenka*, chassa les Turcs de *Praova*, prit *Négotin*, *Bregovo*, *Bersa*, et *Fethislaen*, et assiégea *Ada-Calé*. Ailleurs, les Serbes se tinrent sur la défensive. Vers l'automne, Kourschid-Pacha, cherchant de nouveau à pénétrer dans la Serbie en longeant la Mo-

rava, fut rencontré par les Serbes qui, unis à un régiment russe sous les ordres du comte Orouk, le défirent à Varvarine, et le repoussèrent jusqu'à Nicha.

Les combats de cette armée donnèrent à la Serbie les limites qui forment aujourd'hui sa principauté, c'est-à-dire de l'est à l'ouest, depuis Funok jusqu'à la Drina; au midi, le torrent Toponitza, à trois lieues de Nicha, et les montagnes de Jastrebatz; au sud-ouest, le torrent Jbar, jusqu'à *Novi-Bazar;* ensuite, les monts *Golio, Slati-Bor, Jvitza.*

Cependant les intrigues qui avaient pour but d'affaiblir l'autorité de Cara-Georges se donnaient carrière. Milan Obrénovitch, qui travaillait dans ce but au quartier-général russe, mourut soudainement. On dit qu'il fut empoisonné, d'après les instigations de Cara-Georges, par Voïnovitch, son propre secrétaire, qui était chargé d'informer secrètement le vosd serbe des démarches que Milan faisait contre lui.

D'un autre côté, pour affaiblir Milenco, Jacob Nenadovitch, Pierre Dobriniatz, et d'autres chefs plus ou moins puissants, dont quelques-uns étaient à la tête de plusieurs nahiés, et qu'il savait intriguer contre lui, Cara-Georges fit décréter dans l'assemblée (scoupstina) qui se tint au commencement de 1811, que tous les voïvodas (généraux) fussent égaux, que nul ne pût commander aux autres, que tous dussent obéir au sénat et au vosd seuls, et, en temps de guerre, au chef envoyé par le gouvernement.

Les nahiés, sous l'autorité de Jacob Nénadovitch, de Milenco, de Dobriniatz et du knès Simon, furent partagées en plusieurs voïvodies. Quant à eux, ils furent appelés

à faire partie du sénat qui, par la suite, ne devait plus se composer que de six membres avec le titre de ministres. A Mladen Milovanovitch échut le département de la guerre; à Milenco Stoïcovitch, celui des affaires étrangères; à Nénadovitch, l'intérieur; à Pierre Dobriniatz, la justice; au knès Simon Marcovitch, les finances. On donna l'instruction publique et les cultes à l'ex-moine Dosithée Obratovich, homme très-instruit, à qui la littérature serbe doit ses progrès, car il a substitué le dialecte serbe à la langue slave, dans laquelle on avait écrit jusqu'à ce jour. Avec les autres sénateurs on forma un tribunal suprême, présidé par le ministre de la justice. Celui qui rejetterait ces dispositions serait condamné à l'exil. Cara-Georges agrandit ainsi sa puissance; le sénat n'était plus qu'un ministère dont les membres étaient à sa discrétion. Au commencement, on fit de l'opposition à cette nouvelle organisation; mais les choses restèrent telles qu'il venait d'en être décidé, soit parce que les récalcitrants ne s'entendaient pas, soit parce que Cara-Georges était parvenu, avec de l'argent et des intrigues, à en gagner quelques-uns. Milenco et Pierre Dobriniatz seuls préférèrent l'exil à ces innovations.

Cyprien Robert[1] a cru remarquer des tendances démocratiques dans la nation serbe. Serait-ce dans ces intrigues qu'il les aurait surprises? Ainsi que l'on peut en juger, le patriotisme y était pour peu de chose. L'égoïsme et une ambition dangereuse les inspiraient plus que le sentiment de l'indépendance. La nation assistait, indifférente, à toutes ces menées, sans en examiner les

[1] Voyez *les Slaves de la Turquie*, par Cyprien Robert. 1er vol. Paris, 1844.

ressorts secrets, et donnait toujours tort à celui qui avait le dessous.

Les Serbes, en 1811, occupés de leurs dissensions intérieures, s'en tinrent à la défensive. Quelques escarmouches eurent lieu sur la Drina, à Deligrad et près de Vidin, où ils combattirent unis aux Russes. Napoléon, dès 1807, avait compris toute l'importance de l'insurrection des Serbes et les avantages que la Russie saurait en tirer; aussi leur fit-il offrir par ses agents sa médiation, afin de leur faire accorder par la Porte de bonnes conditions, sous la garantie de la France et de l'Autriche. Ils n'auraient payé qu'un léger tribut au sultan. Ils auraient conservé leurs forteresses et l'administration; ils eussent eu un prince héréditaire et le droit de battre monnaie, à la condition cependant qu'ils abandonneraient les Russes, et feraient la paix avec la Porte; mais les agents de Napoléon étaient mal choisis. D'un autre côté, *Ianiki*, secrétaire de Cara-Georges, et *Iougovitch*, secrétaire du sénat, partisans de la Russie, ou gagnés peut-être par cette puissance, firent échouer ces propositions, quoique plusieurs chefs fussent disposés à les accepter.

Dans cette même année 1811, ces propositions furent de nouveau mises sur le tapis, et la Porte, poussée par la France, fit proposer de nouveau par l'entremise de *Kourschid-Pacha*, à Cara-Georges de constituer la Serbie en principauté, comme la Moldavie et la Valachie, dont il aurait été fait souverain, sous la suzeraineté de la Porte. Cara-Georges donna connaissance de ces propositions au quartier-général russe. Il lui fut conseillé de répondre que, alliés de la Russie, les Serbes ne feraient sans elle aucun accord avec la Porte.

Cet attachement des Serbes, surtout de son chef, envers les Russes, méritait une meilleure récompense que celle qu'ils reçurent dans la suite. Mais qu'importe à un grand empire qu'un petit État se sacrifie dans son intérêt! l'abandon suit le service rendu; l'honneur de lui avoir prêté son concours n'est-il pas une assez grande récompense? Les petites puissances pourraient-elles aspirer à autre chose qu'à servir de compensation dans les transactions des grandes? Tel a été le sort de la Serbie en 1812.

La Russie, menacée d'une invasion française, conclut la paix avec la Turquie. Le traité fut signé à Bucharest, au quartier-général russe. L'article 8 stipula en faveur des Serbes l'amnistie et quelques autres priviléges, mais les termes étaient si ambigus qu'ils prêtaient à des subterfuges dans l'application. Les Serbes, d'après ce traité, devaient déposer les armes, céder les forteresses qui existaient *ab antiquo* dans le pays et démolir celles qui avaient été construites pendant la guerre. Ces stipulations étaient des concessions bien minimes pour un peuple qui s'était montré dévoué autant qu'affectionné à la Russie, et qui avait pour elle compromis ses intérêts auprès des Turcs. Il est vrai que la position de la Russie était alors bien critique. Menacée par les Français jusque dans son existence, la prudence lui conseillait de faire la paix à tout prix avec la Porte; mais au lieu de se faire céder la Bessarabie, n'aurait-elle pas dû montrer plus de bienveillance et d'intérêt à l'égard des Serbes? Elle se laissa aveugler par l'égoïsme. Mais les raisons d'État, les convenances politiques et surtout le *primò mihi*, sont les raisons du plus fort auxquelles il n'y a rien à répliquer. En laissant de l'am-

biguïté dans les articles du traité de Belgrade relatifs à la Serbie, elle se ménageait l'occasion d'intervenir en des temps meilleurs entre deux ennemis qu'elle savait ne pouvoir jamais s'entendre. Cette conduite pouvait être utile à ses vues ultérieures sur l'Orient, mais elle était peu juste et peu favorable aux Serbes.

IV

Après la paix de Bucharest, le régiment d'infanterie russe en garnison à Belgrade quitta la Serbie, et les commissaires russes conseillèrent aux Serbes de déposer les armes et d'envoyer une députation à Constantinople pour s'entendre avec le sultan.

Dans ce temps, *Molla*, pacha de Vidin, successeur de Passvant-Oglou, et, comme lui, peu soumis envers la Porte, proposa aux Serbes une alliance et la cession de la forteresse de Vidin. Qui sait quelles auraient été les suites de cette alliance? La Bulgarie entière se serait soulevée et l'aspect des choses aurait pu changer. Mais la Russie, qui, par l'entremise de l'Angleterre, cherchait à former une ligue avec la Porte contre la France, dissuada les Serbes d'accepter ces propositions, afin de ménager le sultan.

Cara-Georges, après avoir rassemblé une diète au monastère de Vratchevsnitza, expédia, selon le conseil de la Russie, des députés à Constantinople. A peine étaient-ils à Sophia que la diplomatie française l'emportant, le sultan changea entièrement de politique, et Kourschid-Pacha, qui avait été déposé depuis peu de temps et fait pacha de

Nicha, reprit le sceau de l'empire; il vint à la tête de l'armée turque à *Schoulma*. Les députés allèrent voir le nouveau grand-visir, qui les envoya à Constantinople, d'où ils furent renvoyés au grand-visir sans être entendus. Il y arrivèrent le jour même où par ordre de la Porte on décapitait le prince Morosi et le plénipotentiaire turc qui avait signé le traité de Bucharest. C'était un fâcheux présage pour leur mission. En effet, mal accueillis par Kourschid-Pacha, les députés s'en retournèrent en Serbie sans avoir rien pu conclure.

Cara-Georges, ayant réuni à Belgrade en conseil général tous les voïvodas, envoya de nouveaux députés à Nicha, où une commission, présidée par Celebi-Effendi, avait été envoyée par le sultan pour examiner la demande des Serbes. Selon leurs instructions, ils demandèrent que les limites actuelles de la Serbie fussent maintenues telles qu'elles étaient; que Cara-Georges fût reconnu prince (beg) de Servie par un firman, et que le sénat fût confirmé dans ses attributions. Ils promettaient en retour fidélité et obéissance au sultan et d'admettre un commissaire impérial ou un pacha à Belgrade avec un certain nombre de Turcs : ces conditions seraient une preuve suffisante de la souveraineté de la Porte. Ils promettaient en outre de payer à Belgrade ou à Constantinople un tribut qu'on déterminerait ; de défendre en cas de guerre, entre la Porte et une autre puissance, leur pays avec leurs propres troupes, et même d'accepter un renfort de garnison turque si c'était nécessaire; ils s'engageaient enfin à conserver fidèlement et en bon état les forteresses.

La Commission turque, au contraire, au nom du sul-



tan, demanda que les redoutes et les postes militaires au pouvoir des Serbes fussent détruits, que l'on consignât les canons et l'attirail de guerre dans les forteresses impériales, aux mains des Turcs; que le peuple, non-seulement déposât les armes, mais qu'il livrât les chevaux de bataille (*hat* et *rhat*); que les Turcs reprissent possession de tous les biens dont ils avaient été dépouillés et qu'ils rentrassent comme auparavant dans les forteresses, dans les villes et dans l'intérieur du pays; que les Serbes redevinssent raïas du sultan; que l'on rétablît partout l'administration, les autorités et les tribunaux turcs; en outre, que ceux des Serbes qui n'accepteraient pas ces conditions abandonnassent le pays.

Les commissaires turcs s'engagèrent de transmettre à la Porte les réclamations des Serbes, et les envoyés vinrent rapporter à Cara-Georges les propositions des Turcs.

Des deux côtés on se préparait à la guerre; cependant la Commission ottomane, retirée à Sophia, engagea les Serbes à lui envoyer une nouvelle députation. Cara-Georges, sachant que les Turcs faisaient de grands préparatifs de guerre contre son pays, se borna à offrir les armes de gros calibre comme canons, mortiers, etc., insistant pour garder, comme auparavant, les petites armes, comme fusils, pistolets, couteaux de guerre (yatagans), etc. Il demanda que les Turcs chassés de la Serbie, à cause de mauvais traitements envers les chrétiens, en restassent bannis ainsi que leur famille : il s'engageait à recevoir dans les forteresses un nombre de soldats turcs jugé convenable; enfin il exigeait que l'administration et la perception des tributs fussent abandonnées aux Serbes.

Ces demandes étaient tout-à-fait conformes à l'esprit du traité de Bucharest, mais la Commission turque refusa d'y faire droit ; elle promit de les présenter au sultan, et laissa partir les députés. Dans ces conférences, les Turcs n'avaient d'autre but que de gagner du temps et d'attendre l'issue de la grande guerre contre Napoléon. Ils se proposaient, d'après les conseils de la diplomatie française, de déclarer la guerre à l'Autriche, aussitôt après avoir dompté les Serbes, afin de détourner cette puissance des alliances russe et prussienne, ou du moins d'opérer de la sorte une diversion en faveur de la France.

Les Serbes faisaient eux aussi de grands préparatifs de défense. Ils n'ignoraient point qu'ils auraient à lutter seuls contre toute l'armée turque, que le danger était aussi grand que leurs forces étaient disproportionnées. Cara-Georges, qui, plus que tout autre, possédait l'art de la guerre, vit aussitôt combien la position du pays allait devenir grave. Il proposa donc dans un conseil de guerre un plan de campagne qui, s'il eût été suivi, aurait sauvé la cause serbe, ou en aurait du moins retardé la prochaine catastrophe. Il aurait voulu que l'on abandonnât toutes les positions fortifiées, depuis les frontières jusqu'à la montagne ; que l'on retînt les seules forteresses garnies de munitions, d'armes et de vivres comme Belgrade, Schabatz, Sémendria ; que le reste de l'armée se retirât avec le peuple dans les forêts et sur les montagnes, et qu'on laissât les Turcs s'engager dans l'intérieur du pays.

Ce plan était sage et eût été suivi d'un heureux résultat. L'armée turque aurait bientôt manqué de vivres. Les pluies abondantes de l'automne auraient rendu les

voies impraticables pour l'approvisionnement de l'armée turque. Les Serbes, cachés dans les forêts, lui auraient facilement coupé les communications avec la Bosnie, la Bulgarie et la Roumélie. En se battant en guérillas, ils ne lui auraient laissé aucun repos. Les Bosniaques et les Albanais, auxquels l'air humide de l'automne est toujours meurtrier en Serbie, seraient tombés malades en grand nombre : en outre, la peste orientale, dont les Turcs portaient les germes, n'aurait pas tardé à faire des ravages dans leurs rangs ; sans vivres, sans secours, sans abri, ils se seraient débandés dès le commencement de l'hiver, comme c'était l'habitude avant la réforme militaire, et il eût été facile aux Serbes de les prendre par derrière ou par devant, de les battre en détail au moment où ils auraient été assez affaiblis et découragés.

Les instigations de *Mladen Milovanovitch*, la bête noire de la Serbie, le mauvais génie du vosd suprême, firent malheureusement rejeter ce plan. Il ne pouvait se résoudre à abandonner à la discrétion des Turcs les moulins et les terres qu'il possédait aux frontières.

Les Turcs devaient attaquer la Serbie de trois côtés différents, c'est-à-dire : du côté de Nicha par Déligrad : du côté de la Bosnie par les postes militaires de la Drina : du côté de Vidin par la forteresse de Négotin.

Les Serbes se disposèrent en conséquence. Mladen occupa Déligrad avec dix ou douze mille hommes. Le knès *Simon Marcovitch*, avec des forces égales, s'appuya sur la Drina. *Haïdouk-Velko*, homme d'un courage et d'une audace incroyables, garda Négotin avec trois mille hommes d'élite. Cara-Georges, avec quatre ou cinq mille hommes, devait former la réserve à Iagodina. Il de-

vait se porter sur les points les plus menacés, et diriger l'ensemble des opérations. Lorsque l'attaque devint imminente, il adressa des proclamations aux voïvodas et à la nation ; mais le peuple était déjà découragé et la division parmi les chefs. Les hostilités s'ouvrirent vers le mois de juin 1813. Le grand-visir Kourschid, avec quinze mille hommes et une flottille, se porta sur Négotin. Békir-Pacha, avec vingt-cinq mille Bosniaques, assiégea Lechnitza. Le fort de l'armée turque investit Déligrad.

Les Serbes, attaqués de tous côtés, opposèrent une résistance énergique, malgré la désunion de leurs chefs ; mais opprimés par le nombre, ils furent forcés de céder. Haïdouk-Velko, en particulier, se fit remarquer par des prodiges de valeur. Avec une poignée d'hommes qui lui étaient restés, il faisait de fréquentes sorties contre les ennemis vingt fois plus nombreux, qui éprouvèrent de grandes pertes. Les hommes et les munitions lui faisant défaut, il s'adressa à *Mladen*, qui, par basse jalousie, lui refusa tout secours. Réduit aux extrémités, et manquant de projectiles, il fondit l'étain, le cuivre de sa maison, et même de l'argent monnayé. Il tenait toujours dans son habitation un baril de poudre en réserve, pour se faire sauter lui et sa famille si les Turcs s'emparaient de Négotin. Parmi les Serbes c'était le plus redouté par les Turcs, tant était grand son courage.

Je choisis entre mille un trait d'audace de cet homme, digne des temps chevaleresques. En 1809, il était enfermé, avec environ quatre cents des siens, dans une redoute cernée par quatre mille Turcs. Privé de vivres et de munitions, réduit presque à l'extrémité, il voit passer, à peu de distance, un corps de Serbes qui ignoraient pro-

bablement sa position. Il monte à cheval suivi d'un seul de ses braves, sort de la redoute le sabre d'une main, le pistolet de l'autre, et passe au milieu des Turcs étonnés, en leur criant : « *Voilà Haïdouk-Velko !* » Après avoir rejoint les siens et s'être concerté avec eux, il revient sur ses pas en leur adressant les mêmes paroles. Cette fois il y laissa son compagnon, et rentra sain et sauf dans la fortification, après avoir fait mordre la poussière à plusieurs de ses ennemis.

Toujours à son poste, comme le dernier des soldats, le jour ou la nuit, il ne se reposait jamais que sur un affût de canon. Négotin ne serait pas tombé si un boulet ne l'eût coupé en deux. Les siens, découragés par cette perte et leur triste position, abandonnèrent avec tous les habitants, la nuit, Négotin, et se sauvèrent à Poretch avec beaucoup de peine, en passant par des marais presque impraticables.

Pendant que les serbes se battaient sur tous les points, Cara-Georges ne se montrait nulle part. La réserve qu'il avait dû organiser à Iagodina n'existait pas. A Déligrad, on le croyait sur la Drina; ici, on le croyait sur le Danube ou à Déligrad, et lui n'apparaissait dans aucun de ces endroits. Il se montra une seule fois dans la *Matcheva* et à *Iadra*, mais il disparut aussitôt, laissant son secrétaire Ianiki afin de masquer le projet qu'il avait secrètement formé d'abandonner sa patrie à son malheureux sort, et de se mettre en sûreté sur le territoire autrichien.

On doit attribuer cette détermination à la certitude que Cara-Georges avait des revers désormais inévitables, parce que ses plans n'avaient pas été adoptés et que son

autorité avait été entravée par les dissensions des chefs ; car on ne peut supposer une lâcheté dans cet homme.

Les Turcs étaient déjà sur la droite de la Morava, lorsque Cara-Georges arriva, le 19 septembre, à Belgrade, d'où il partit le lendemain matin, avec l'archevêque Léonce, pour le camp serbe, placé sur la rive droite de la Morava. Quelques-uns disent qu'à son arrivée il ordonna à Voulé Ilitch de Sémendria, de jeter la nuit l'artillerie et les munitions dans la Morava et de congédier les troupes, afin que chacun pourvût à son salut. Mais Voulé lui-même assure, au contraire, qu'il lui avait ordonné de tenir bon aussi longtemps qu'il pourrait; d'opérer sa retraite sur Sémendria si les Turcs passaient la Morava, de brûler la ville et de se retirer dans la citadelle. Il ajoute que Cara-Georges lui avait dit avoir donné les mêmes ordres à Belgrade, tandis que lui se retirerait dans la *schoumadia* (région des forêts), et verrait ensuite ce que les Turcs auraient fait sur le Vratchar (plateau devant Belgrade).

Le soir, Cara-Georges revint à Belgrade avec l'archevêque. La même nuit, quelques bandes turques passèrent la Morava, et lui, dans la matinée suivante, passa à Semlin.

Dès que cette nouvelle fatale fut connue, les Serbes se débandèrent de tous côtés. Les plus rapprochés du Danube et de la Sava se sauvèrent avec leurs familles sur la territoire autrichien. Les barques faisant défaut, plusieurs femmes poursuivies de près, plutôt que de s'exposer à la brutalité des Turcs et à l'esclavage, préférèrent se précipiter dans le fleuve en se tenant par la main et en chantant. Dans le seul village de *Skela*, en face *Kupinovo*, la

Sava en engloutit une cinquantaine ; d'autres se réfugièrent dans les bois ; très-peu se rendirent à discrétion.

Tous les chefs s'enfuirent en Autriche, excepté Milosch Obrénovitch, qui préféra courir les dangers communs plutôt que d'abandonner la patrie et sa famille dans cette calamité, et non pour rester avec ses trésors, comme le dit Cyprien Robert ; car Milosch alors, ainsi qu'on le verra par la suite, ne possédait que quelques centaines de sequins. Les Turcs laissèrent un corps d'observation devant Déligrad et entrèrent de tous côtés dans la Serbie. Pendant trois jours ils n'osèrent cependant pénétrer dans Belgrade, où il n'était resté qu'un homme insensé nommé Déli-Nesto (Anastase le fou). Ils craignaient quelque piége, ne pouvant croire que les Serbes eussent abandonné sans coup férir une forteresse aussi importante et en état d'opposer une vigoureuse résistance.

L'armée turque, composée de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-quinze mille hommes, se concentra à Belgrade. Le grand-visir Kourschid, aussitôt arrivé, demanda instamment à l'Autriche l'extradition de Cara-Georges et des autres chefs, avec menace d'envahir la Hongrie en cas de refus. Ce n'était là qu'un prétexte de guerre ; car, comme il a été dit, une diversion en faveur de Napoléon avait été concertée avec la Porte, par l'ambassadeur français *Andréossi*, dès l'année précédente. Le grand-visir, partisan de la France et grand admirateur de Napoléon, prit avec les autorités autrichiennes un ton arrogant et impérieux, qui dénotait assez ses intentions. Les vivres commençant à lui manquer, il prétendit que l'Autriche devait lui en fournir, menaçant, en cas de refus, d'aller les prendre lui-même à Vienne ; il poussa même ses exigences jus-

qu'à vouloir défendre de sonner les cloches à *Semlin*, parce que, selon lui, c'était scandaliser les fidèles musulmans et troubler son sommeil du matin. Tout était prêt pour traverser la *Sava*. L'armée ne parlait que de butin, de belles esclaves à enlever dans la prochaine campagne, lorsque la nouvelle de la bataille de Leipsik, perdue par Napoléon, vint mettre un terme aux projets et à l'insolence du grand-visir. Les Turcs crurent d'abord cette nouvelle controuvée afin de les empêcher de passer en Hongrie. Mais lorsque *Kourschid*-Pacha ne put plus en douter, il s'adoucit, et, pour obtenir des vivres, il descendit des menaces aux prières. Manquant d'argent, pour s'en procurer à crédit il recourut en vain aux négociants et au gouvernement autrichiens, qui ne voulaient pas ou ne pouvaient pas lui en fournir.

La disette ne tarda pas à sévir dans l'armée, qui, accablée de privations, décimée par les maladies occasionnées par les pluies de l'automne, commença à se disperser. Le visir, étant parti pour Constantinople, laissa Soliman-Pacha gouverneur de la Serbie : la dissension ne tarda pas à se manifester parmi les pachas et les chefs turcs, de sorte que, comme l'avait si bien prévu Cara-Georges dans le plan qu'il s'était efforcé en vain de faire adopter, l'armée ottomane eût été facilement détruite. La Serbie sauvée, le congrès de la Sainte-Alliance eût sans doute réglé avantageusement sa condition politique. Ainsi, les intrigues de Mladen, la faiblesse de Cara-Georges et surtout sa défection amenèrent cette catastrophe, qui, après dix ans d'une lutte digne d'un meilleur sort, replongea la Serbie sous le joug ottoman.

Cette première insurrection des Serbes, qui a passé

presque inaperçue parce qu'on était alors préoccupé par de plus grands événements, surtout leur courageux effort en 1813, eurent sur les destinées de l'Europe une plus grande influence qu'on ne le croirait de primo abord. En effet, sans leur résistance, la Porte, en vertu de son alliance avec Napoléon, déclarait la guerre à l'Autriche dont les frontières étaient complétement dégarnies. L'armée turque, qui s'était opposée aux Russes dans la guerre précédente, aurait grossi ses rangs de tous les gens avides de butin, et se serait jetée sur la Hongrie, où l'Autriche n'avait qu'une dizaine de mille hommes à lui opposer. L'Autriche, pour couvrir sa capitale et conjurer un fléau plus redoutable que les invasions françaises, se serait sans doute détachée de la Russie et de la Prusse, ou du moins elle aurait dû détourner une partie de son armée pour faire face aux Turcs, et Napoléon n'eût peut-être pas perdu la bataille de Leipsik; qui sait si le sort du monde n'eût pas changé? La peste orientale qui affligeait l'armée musulmane se serait répandue en Hongrie et aurait encore contribué à ce résultat. J'abandonne aux hommes plus habiles le soin de juger cette question. Il paraît cependant que l'Autriche a apprécié cette coopération involontaire des Serbes contre la France, et qu'elle a voulu en témoigner sa reconnaissance, par sa conduite, envers les chefs de cette malheureuse nation réfugiés sur son territoire. Quoi qu'en disent ceux qui aiment peu l'Autriche, cette puissance se montra sinon généreuse, au moins compatissante envers les chefs serbes pendant la première et la seconde insurrection, surtout dans la catastrophe de 1813. Si des considérations politiques ne lui permettaient pas de leur accorder ouvertement appui

et protection et lui commandaient même de se montrer hostile, il est hors de doute que leur cause avait les sympathies personelles de l'empereur, qui en reconnaissait parfaitement la justice. Il sentait que les Serbes ne s'étaient pas soulevés pour méconnaître l'autorité d'un souverain légitime, mais uniquement pour se soustraire à la férocité de brigands rebelles à leur propre prince. Au commencement de l'insurrection, lorsque les Serbes se battaient seuls contre les dahïs, le gouvernement autrichien gardait en apparence la neutralité; mais les autorités, par ses ordres, fermaient les yeux sur les secours que les insurgés recevaient de leurs amis du *Sirmium* et du Banat, et qu'elles auraient pu facilement intercepter. Assiégés dans Belgrade, les Turcs manquaient de vivres. Elles ne leur permettaient d'en acheter à Semlin qu'autant qu'il en fallait pour un seul jour, et permettaient aux barques serbes de venir les capturer même dans les eaux appartenant à l'empire; les Serbes allèrent même jusqu'à établir une batterie contre la citadelle de Belgrade dans la grande île du Danube (Kriegs-Insel), appartenant aux Autrichiens, qui ne parurent vouloir les en chasser qu'au moment où ils n'avaient plus besoin d'y rester. Sans les secours qu'ils recevaient du territoire autrichien, il leur eût été impossible de se débarrasser des dahïs. Ils manquaient d'armes : ils en prenaient, il est vrai, aux Turcs qui tombaient sous leurs coups, et en recevaient même des spahïs, ennemis des dahïs; mais elles auraient été insuffisantes. Pendant la guerre, environnés de Turcs, où pouvaient-ils puiser les choses nécessaires, si ce n'est en Autriche, surtout avant son alliance avec les Russes?

Après la paix de Bucharest, en 1813, la conduite de

l'Autriche envers les réfugiés, quoiqu'après les avoir éloignés de la frontière de Serbie, fut généreuse. Ses frontières de Hongrie étaient dégarnies, elle s'exposa cependant à l'éventualité d'une guerre plutôt que de trahir l'hospitalité en les remettant entre les mains du grand-visir. Il est vrai qu'elle avait compris que leur extradition n'empêcherait pas l'exécution du projet concerté à Constantinople entre la France et la Turquie si Napoléon eût été vainqueur à Leipsik, et que, dans ce cas, en conservant les chefs serbes, elle se réservait de puissants auxiliaires contre les Turcs. C'est peut-être dans cette intention qu'au lieu de se borner à les éloigner des frontières serbes, elle fit enfermer Cara-Georges et les autres chefs influents dans la forteresse de Pétervaradin, ensuite dans celle de Gratz, d'où ils sortirent plus tard à la suite des réclamations faites par l'empereur Alexandre [1].

[1] Il faut avouer que les autorités supérieures autrichiennes de la frontière, et surtout le commandant général de Pétervaradin, séduits à la vue des trésors et des riches armes des réfugiés serbes, se permirent de les molester de toutes manières, et, sous différents prétextes, de leur en extorquer une grande partie; mais le gouvernement, informé par les plaintes des chefs serbes, punit sévèrement cet acte de rapacité et cette violation des lois de l'hospitalité. Le général fut destitué et relégué dans une forteresse, quoiqu'il s'excusât, suivant une personne qui se croit informée, en disant qu'il avait obéi à des ordres secrets venus d'en haut. Je ne puis avancer sur ce fait aucune affirmation.



LIVRE DEUXIÈME

I

La fuite honteuse de Cara-Georges, imitée par la plupart des chefs serbes, à l'exception du voïvoda Milosch Obrénovitch et de quelques autres moins influents, mit un terme à la guerre de l'insurrection et laissa de nouveau la nation à la discrétion des Turcs. Ceux qui ne s'étaient point réfugiés sur le territoire autrichien, soit qu'ils comptassent peu sur la générosité turque, soit qu'ils redoutassent des représailles pour les excès dont ils s'étaient rendus coupables envers les musulmans, ou parce que leur nom avait eu quelque retentissement, s'enfuirent armés dans les bois, où ils s'organisèrent en petites troupes d'haïdouks. Le reste du peuple fit sa soumission. Milosch Obrénovitch, déjà voïvoda d'Ousitza, resta dans le pays, malgré les conseils de plusieurs chefs, ses an-

ciens compagnons d'armes, et principalement du voïvoda Jacob Nénadovitch, le plus puissant après Cara-Georges, son ami intime. Il ne voulut pas priver le pauvre peuple du seul chef qui lui restait. Il avait encore quelques centaines d'hommes armés dans la forteresse d'Ousitza. Avec eux, il avait plus espoir d'amener l'ennemi à un accommodement, ou du moins de mourir les armes à la main que de faire une longue résistance à des forces trop supérieures. M. Cyprien Robert [1], qui se fait le détracteur de Milosch à l'instigation de ses ennemis, dit, dans son histoire ou plutôt dans son pamphlet, que le voïvoda d'Ousitza refusa de fuir pour ne pas abandonner ses trésors. Il est facile de réfuter cette calomnie, ainsi que bien d'autres dont son livre abonde. Tous les Serbes et les écrivains disent ou ont écrit que, en 1810, Cara-Georges dépouilla Milosch de la plus grande partie de sa fortune, et qu'il réduisit sa voïvodie à une circonscription très-bornée pour le punir de sa participation à la conspiration que Milenco, Dobriniatz et plusieurs autres ourdirent pour limiter son autorité et chasser du sénat Mladen et Iougovitch. D'ailleurs, ne lui eût-il pas été plus facile de faire passer en Autriche ses prétendus trésors, ainsi que Cara-Georges, Mladen, Jacob Nénadovitch et tous les autres réfugiés, ou de les cacher, plutôt que de s'exposer avec eux à la rapacité des Turcs? A la catastrophe de 1813, il ne possédait pour toute fortune que quelques centaines de sequins, des armes et des chevaux selon son grade.

[1] Voyez son ouvrage intitulé : *Les Slaves de la Turquie*, 1er vol. Histoire de Milosch.

Milosch naquit en 1780, le premier jour de Carême, dans le village de Dobrigna, dans la nahïa d'Ousitza, de Théodore Mikaïlovitch et de Vichgna, veuve en premières noces de Obren, dont elle avait eu deux fils, Milan et Jacob, et une fille, Stana. Jusqu'en 1804, ainsi qu'on l'a dit, les Serbes retirés dans les forêts et sur les montagnes, avaient déserté les villes et s'occupaient d'agriculture, à l'exception de quelques-uns qui s'adonnaient au commerce du bétail. Théodore, ainsi que tous ses compatriotes, cultivait ses terres, mais non en qualité de serviteur comme l'avance Cyprien Robert. En Serbie, chaque cultivateur, en payant à son spahï les dîmes et autres impositions, avait le droit de posséder autant de terrain qu'il pouvait en cultiver avec sa famille. Pour être propriétaire foncier, il suffisait de défricher dans les forêts le terrain que l'on désirait mettre en champs ou en prairies. Du reste Théodore eût-il été valet, que cette pauvre condition rehausserait encore son fils Milosch. Plus l'échelon dont on part est humble, plus il faut d'énergie et de talent pour monter. Celui qui est parvenu par ses qualités ne rougit pas de son origine.

Après la mort de Théodore, Milosch demeura orphelin en bas-âge, avec ses deux frères cadets du second lit, Iovan et Ephrem ; trop jeune pour cultiver la terre, il fut obligé de se mettre au service comme gardien de troupeaux. En cette qualité il accompagna plusieurs fois des marchands qui allaient vendre leur bétail à Zara, dans la Dalmatie. Jusqu'en 1839, ce furent les seules occasions qui se présentèrent à lui de sortir de son pays, de visiter, comme disent les Serbes dans leur naïveté, un *royaume baptisé et réglé (Ouredgeno krchteno tzarstvo)*. Pendant ce

temps, Milan son frère utérin, ayant amélioré sa position et entrepris le commerce des porcs, le prit avec lui dans la petite ville de Brousnitza; ils vécurent ensemble jusqu'en 1804.

Cette année, l'insurrection étant devenue générale, Milan Obrénovitch profita, comme tous les autres chefs, de l'influence que lui donnaient auprès de ses compatriotes son énergie, sa fortune [1] et ses talents naturels. Il s'érigea de sa propre autorité en *starechina* (chef) de la nahïa de *Roudnik*, puis de celles d'*Ousitza* et de *Poséga*, et fit Milosch son général ou *voïvoda*. C'est depuis lors que Milosch, par reconnaissance envers son frère et pour rappeler leur consanguinité, s'appela, ainsi que ses deux frères cadets, Obrénovitch, fils d'Obren, sans renoncer au nom de son père, ainsi que le constatent tous les actes publics, où il est désigné sous le nom de Milosch *Théodorovitch-Obrénovitch*.

Le jeune voïvoda ne tarda pas à donner des preuves d'habileté et de courage dans la guerre, de manière que son frère Milan, d'un naturel plus pacifique, s'en reposa presque entièrement sur lui pour tout ce qui concernait les affaires militaires, se réservant l'administration civile et judiciaire de ses nahïés.

En 1807, au siége d'Ousitza, à la tête des siens, donnant l'assaut à une redoute turque, il tomba frappé d'une blessure si grave qu'il passa pour mort. Une balle l'atteignit au-dessus du sein gauche et lui traversa la poitrine. Il ne se trouvait en ce moment dans toute l'armée serbe qu'un

[1] Un Serbe qui possédait à cette époque quelques centaines de sequins passait pour riche; celui qui en avait mille, pour très-riche.

ou deux chirurgiens. On désespéra longtemps de sa vie. Au bout de douze semaines, sans les secours de l'art, grâce aux soins assidus de sa jeune épouse et à la force de l'âge, il guérit radicalement à la suite d'un abcès qui s'ouvrit de lui-même et que la blessure avait formé dans la cavité de la poitrine. Après cet accident son frère Milan lui céda la forteresse avec la juridiction de cette nabïa.

L'assemblée nationale tenue en 1810, envoya Milan au quartier général russe à Bucharest. Milosch prit l'administration des autres nabïés. On a déjà dit de quelle manière Cara-Georges était parvenu à se défaire de Milan et à s'assurer de la dictature. Il avait affaibli les chefs dont il n'était pas sûr, en divisant leur gouvernement en plusieurs petites voïvodies indépendantes les unes des autres qu'il avait presque toutes distribuées à ses créatures.

Milosch, qui après la diète de 1811 était resté avec la troisième partie de la nahïa de Roudnik, et avait perdu son frère, ne devait certainement pas être partisan du dictateur. Il entra, comme nous l'avons déjà dit, dans le complot ourdi par Milenco, Dobriniatz, Jacob Nénadovitch et autres chefs, dans le but de chasser du sénat Mladen et Iougovitch, et de limiter l'autorité de Cara-Georges, souvent insupportable. Il écrivit une lettre aux conjurés dans laquelle il leur promettait un secours de 200 hommes déterminés et les exhortait à persister dans leurs projets. La lettre arrivait à Belgrade au moment où, le coup ayant manqué, Milenco et Dobriniatz partaient pour l'exil. Cette lettre tomba dans les mains de Mladen. Milosch fut arrêté et conduit à Belgrade pour être jugé. Ses amis lui conseillaient de nier la participation dont la

lettre faisait foi, et de rejeter la faute sur son secrétaire Démétrius Georgevitch qui l'aurait écrite à son insu. Il repoussa avec indignation cet odieux moyen de défense et avoua que la lettre avait été écrite d'après ses ordres. Malgré cet aveu, Cara-Georges n'osa le faire condamner, tant étaient grandes sa réputation, son influence, et pressantes les sollicitations de plusieurs chefs en sa faveur; celles surtout d'Antoine Plakitch, gendre du vosd.

Après quelques jours de prison et moyennant une amende qui le dépouilla de la plupart de ses richesses, acquises au prix de son sang, Milosch fut renvoyé à sa voïvodie, après avoir promis de ne plus entrer dans aucune conjuration contre le gouvernement de Cara-Georges, et de se montrer, à l'avenir, fidèle et soumis. Il tint parole et continua, comme par le passé, à donner des preuves de courage et de dévouement à la cause commune. Il se distingua parmi les plus braves.

M. Boué avance que quelques-uns attribuent la mort de Cara-Georges à ses dissensions avec Milosch en 1811. Ceux qui connaissent Milosch, sans en excepter ses ennemis, savent que son cœur est incapable de garder rancune. S'il eût eu ce défaut, il serait resté au pouvoir; ceux auxquels il avait pardonné si souvent n'auraient pas réussi à le lui arracher. Vif et prompt dans le moment, le temps lui faisait aisément oublier les offenses reçues.

En 1813 il fut envoyé avec ses troupes sur la Drina, au corps commandé par le knès Simon Marcovitch qui, après la chute de Leschnitza et de Losnitza, lui ordonna de se porter avec 2,000 hommes d'infanterie d'élite sur le mont Kitok, en observation. De là, il alla à Ravan au secours de Simon Transdrinien (*Précodrinatz*), où il fut re-

joint par Mathieu Nénadovitch et par Stojan-Tchoupitch, venus pareillement au secours de Précodrinatz et à la défense du camp fortifié de Ravan. Cette expédition ne fut pas heureuse. Après soixante-dix jours de continuels combats plus terribles que sur tous les autres points, et après avoir souffert mille privations de tout genre sans que le knès Simon cherchât à les secourir, les Serbes, laissant Ravan en ruine, furent obligés de s'enfuir. Milosch put à peine se sauver à pied avec son secrétaire Démétrius.

Arrivé au camp serbe de Zassavitza, dans la plaine de Schabatz, Milosch reprocha amèrement au knès Simon l'abandon dans lequel il avait laissé les chrétiens de Ravan, et d'avoir négligé de se porter sur la Drina, d'où il aurait pu empêcher les Turcs de pénétrer dans les plaines de Schabatz. Invité par Mathieu Nénadovitch de modérer ses paroles envers leur chef commun, qui, tout en méritant ces reproches, pouvait cependant le punir de son insubordination, Milosch répondit : « Ne vois-tu pas que tout est perdu, et que je n'aurai malheureusement plus à répondre de mes actions! » En effet, tout était perdu, et Milosch l'avait prévu depuis longtemps.

La nouvelle de la fuite de Cara-Georges, et du passage de la Morava par les Turcs, arrivée au camp de Schabatz, les voïvodas qui s'y trouvaient choisirent unanimement Milosch pour défendre Belgrade, avec deux mille hommes d'élite, avant que les Turcs y arrivassent. Mais pendant qu'il faisait ses préparatifs, on apprit que Sémendria et Belgrade, abandonnées par les Serbes, étaient au pouvoir de l'ennemi, qui de là s'était répandu dans le pays, où il commettait toutes sortes d'excès. A cette nouvelle, le

camp de Schabatz se dispersa, chacun pensa à son salut. Presque tous les voïvodas et les chefs s'enfuirent sur le territoire autrichien, comme on l'a dit. Milosch répondit à Jacob Nénadovitch qui le pressait d'en faire autant : « Je ne veux pas émigrer : à quoi me servirait la vie sur la terre étrangère, lorsque j'entendrai dire que les Turcs ont réduit en esclavage mon pays, ma vieille mère, mon épouse et mes enfants ! Que Dieu m'en garde ! Je pars pour ma nahïa. Les destinées de la nation seront les miennes. Assez de gens ont péri avec moi pour partager mon sort ; il est juste que je partage le leur ! »

Ces sentiments nobles et généreux sont loin de ceux que Cyprien Robert prête à Milosch en cette circonstance. Ses prétendus trésors sont sa vieille mère, sa famille et le peuple, qu'il ne consentit jamais à abandonner.

Milosch, des rives de la Sava, se rendit chez lui, à *Brousnitza*, avec son fidèle secrétaire Démétrius et un seul serviteur. Il y resta quelques jours pour éclairer les démarches des Turcs. Pendant cet intervalle, plusieurs soldats aventuriers (*békiars*), autrefois au service de Mladen, qui s'étaient refusé de le suivre en Autriche, vinrent rejoindre Milosch, qui leur distribua des armes, des habillements, et des objets de luxe qu'il possédait, en leur disant : « Si le sort m'est favorable, j'acquerrai plus tard avec vous d'autres objets de ce genre ; dans le cas contraire, ils me sont inutiles. » La vie de Milosch abonde en pareils traits de générosité.

Ayant mis sa famille en sûreté, il partit avec les békiars pour Ousitza, qu'il trouva bien approvisionnée de vivres et de munitions ; il la fit préparer pour la défense qu'il se disposait à soutenir au moins jusqu'au printemps pro-

chain. Apprenant que les Turcs étaient entrés dans la nahïa de *Roudnik*, il confia la garde de la forteresse à son jeune frère Ephrem, ainsi qu'au knès Alexis Popovitch, et se porta lui-même à la rencontre des Turcs. Ils étaient nombreux, Milosch n'avait que peu de troupes à leur opposer. D'ailleurs, de tous côtés les Serbes se soumettaient, et ils étaient épargnés. A la nouvelle de l'approche d'une nombreuse armée ennemie, la garnison d'Ousitza avait pris la fuite ; Milosch vit alors que toute résistance devenait inutile et téméraire. Les Turcs l'invitaient à se soumettre, en lui promettant non-seulement une amnistie complète, mais encore l'administration d'une nahïa avec une autorité à-peu-près égale à celle dont il jouissait sous Cara-Georges, à la condition d'employer son influence à inviter la nation à se soumettre. Les progrès des souverains alliés contre la France conseillaient à la Porte ces ménagements envers les Serbes, et de s'en tenir au traité de Bucharest, dans la crainte de donner à la Russie de nouveaux prétextes de guerre après la paix de l'Europe. Milosch, privé de toute autre espérance, accepta les offres des Turcs. Il se présenta avec Démétrius au général de cavalerie du grand-visir, et déposa à ses pieds les armes. Ali-Aga les lui rendit aussitôt, à l'exception du cimeterre qu'un raïa chrétien, d'après le Code turc, n'est pas digne de porter, lors même qu'il saurait habilement s'en servir. En vertu de ses pouvoirs, le *ser-tchesmé* (général de cavalerie) Ali-Aga installa Milosch premier knès (*bass-knès*) de la nahïa de Roudnik. Son intervention engagea Moutap, Lomo, et Drintchitch, ci-devant voïvodas, à faire pareillement leur soumission. A Tchatchak, à Kragoevatz, et partout sur son passage, il

invitait avec succès le peuple à la soumission. Il arriva à Belgrade avec Ali-Aga, qui le présenta à Soliman-Pacha, élevé à la dignité de pacha à trois queues et de gouverneur de Belgrade et de la Serbie par le grand-visir.

Tels sont les faits qui accompagnèrent la soumission de Milosch aux Turcs. Les écrivains et les Serbes contemporains ne la rapportent pas autrement. Que ceux qui connaissent les Turcs jugent si en pareille circonstance Milosch pouvait être accessible aux froids calculs de politique et d'ambition que quelques détracteurs lui attribuent. Milosch ignorait alors les motifs et les raisons politiques qui engageaient les Turcs à user de ménagements envers les vaincus; car ce n'était pas la manière habituelle d'agir des janissaires et des dahis durant leur domination. Il savait combien leurs serments envers les chrétiens méritent peu de confiance, surtout quand on songe que Soliman, le visir actuel de Belgrade, avait été battu par Milosch sur les bords de la Drina, dans un combat où il avait reçu une blessure qui lui ôta l'usage d'une main. De plus, Milosch n'ignorait pas que Soliman était Bosniaque, partant, ennemi acharné des Serbes. Quel espoir devait-il placer dans les Turcs? Tout lui faisait un devoir de se rendre; le peuple était fatigué de se battre : il devait se réserver pour des jours meilleurs et mettre, autant qu'il était en lui, son pays et sa famille à l'abri de cruelles persécutions. Il se levait le matin sans être sûr de se coucher le soir, et il se couchait sans être sûr de se réveiller. Depuis sa soumission jusqu'en 1819, il vécut au jour le jour. Jamais il ne lui vint à l'esprit qu'il fût destiné à être un jour le souverain de son pays.

II

Présenté à Soliman-Pacha par le ser-tchesmé Ali-Aga, Milosch fut bien accueilli. Soliman lui conserva la dignité d'ober-knès de Roudnik; il le nomma de plus ober-knès des nahiés de Kragoevatz et de Poseg; puis il lui fit présent d'un superbe étalon et d'une paire de pistolets richement ornés en vermeil. Le gouverneur turc le caressait, il avait besoin de son influence pour pacifier entièrement le pays et y reconstituer son autorité. Soliman-Pacha, pour le flatter et captiver sa confiance, avait contracté une espèce de parenté avec lui, le faisant son fils adoptif (*possinak*). Cette espèce de parenté d'adoption, en usage parmi les Slaves méridionaux, se contracte entre deux personnes qui se sont rendu ou veulent se rendre de mutuels services. Les Bosniaques musulmans ont conservé cette coutume slave avec plusieurs autres. Si cette alliance est un nœud considéré comme presque aussi sacré que celui du sang entre deux coreligionnaires, elle a été et elle est encore une petite garantie lorsqu'elle se contracte entre un turc et un chrétien. Le premier ne s'allie au second que lorsqu'il a besoin qu'il lui rende quelque service; mais ce service obtenu, l'alliance cesse : un musulman ne saurait plus être le parent d'un chrétien. Milosch savait fort bien qu'un Turc, et principalement un Bosniaque, ne pardonne jamais une offense réelle, ou supposée, reçue de la part d'un chrétien. Soliman-Pacha avait guerroyé dix ans contre les Serbes; Milosch l'avait battu, blessé; il était impossible que, devenu visir, il ou-

bliât de s'en venger. Ce jugement paraît être justifié par le fait suivant : Un jour que Milosch se trouvait à la cour, « Voyez-vous, dit Soliman aux personnages turcs qui l'entouraient, avec un sourire qui dissimulait mal son dépit, voyez-vous ce knès, mon fils adoptif, aujourd'hui si soumis et si humble, il m'a autrefois battu, réduit à l'extrémité et ôté l'usage de cette main. » Milosch comprit que le passé n'était pas oublié.

Après la restauration turque en Serbie, le pacha-gouverneur envoya ses mussélims dans les forteresses et les chefs-lieux des nahïés où il en avait déjà existé du temps d'Hadgi-Mustapha-Pacha. La Porte, ainsi qu'on l'a vu, voulait qu'on traitât les raïas avec égards. Les instructions qu'elle donnait à Soliman-Pacha étaient toutes empreintes de conciliation. Son désir était que les choses fussent rétablies comme elles étaient sous Hadgi-Mustapha-Pacha, dont les Serbes avaient gardé un si agréable souvenir. Chaque nahïa devait donc être pourvue de son chef (ober-knès ou bass-knès) qui, d'accord avec le mussélim, distribuerait et percevrait équitablement le *porès* et le *haratch*[1] ainsi que les autres contributions, et administrerait les affaires civiles et judiciaires.

Si ces intentions avaient été suivies, la Serbie eût pu peut-être jouir des bienfaits d'une longue tranquillité; mais les ordres émanés du sultan vont en s'affaiblissant à mesure qu'ils s'éloignent de la capitale. Le divan ne connaît les provinces de l'empire que par les rapports des

[1] *Haratch*, tribut annuel que les raïas paient au gouvernement turc comme *droit de merci*.

pachas. Presque tous ces gouverneurs surveillent plus leurs intérêts que ceux du pays soumis à leur juridiction. Aussi savent-ils, par leurs rapports, habilement provoquer le divan à publier des instructions toutes favorables à leurs vues intéressées; ils vont quelquefois jusqu'à lui faire modifier dans ce sens les lois déjà existantes. On comprend cette pression sur l'autorité supérieure. Un pacha ne réside jamais plus de deux ou trois ans dans la contrée qui lui est confiée; il s'intéresse peu à son amélioration. Aussi, les pays sous les ordres des pachas ou des aïans (gouverneurs de second ordre), héréditaires ou inamovibles, sont beaucoup mieux administrés, et on les voit prospérer. Le visir ne sort jamais du chef-lieu; il ne connaît le pays qu'il administre que sur les rapports de quelque favori. Ce subalterne, qu'aucun lien ne rattache non plus à la localité, est aussi infidèle à ses devoirs envers le gouverneur, surtout s'il ne s'agit que de chrétiens, que le gouverneur lui-même l'est à l'égard du chef de l'empire. Le désir de s'enrichir est leur mobile à tous.

Une haine implacable règne entre les Serbes et les Bosniaques-Musulmans : Soliman-Pacha et sa suite étaient Bosniaques.

Quoique ces deux peuples, de langue et d'origine communes, n'aient formé longtemps qu'une même nation gouvernée par le même souverain, les Serbes ne sauraient oublier que la désertion des Bosniaques, sous le commandement de leur ban, causa la perte de la bataille de Kossova, qui les priva de leur nationalité. Les chants populaires leur rappellent sans cesse ce souvenir. A la fin de l'empire serbe, la plupart des Bosniaques ayant abandonné le christianisme pour le culte de Mahomet, ont

augmenté ces antipathies, qui prenaient lenr origine dans des rivalités municipales. Les Bosniaques croient voir dans les Serbes des témoins éternels de l'apostasie de leurs aïeux; et ils rougissent lorsque les osmanlis leur rappellent leur communauté d'origine avec les Serbes.

Si la Porte avait eu réellement l'intention de pacifier la Serbie après dix années de révolte, elle commit une grave erreur en lui donnant un pacha bosniaque. Il était évident que Soliman-Pacha composerait sa suite et ses troupes de gens de son pays. Cette prévoyance devait être d'autant plus facile au divan, que les janissaires et les dahis, qui, par leur vexation envers les chrétiens, avaient été cause de l'insurrection, étaient presque tous Bosniaques.

Dans les premiers temps de son gouvernement, Soliman-Pacha fut plein d'égards envers les chrétiens, soit qu'il en eût reçu l'ordre précis de la Porte, soit que le souvenir du courage dont les Serbes avaient fait preuve pendant la guerre lui imposât. Peut-être encore espérait-il que cette apparente douceur attirerait dans leurs foyers les émigrés et ceux qui s'étaient réfugiés dans les forêts et sur les montagnes. Avant d'agir, le pacha et ses lieutenants consultaient les bass-knès et les notables serbes; les impôts étaient légers et équitables; il n'y avait presque pas de corvées; les troupes, dispersées dans le pays, étaient peu nombreuses; le passé paraissait oublié; les émigrés et les bannis rentraient; peu-à-peu les traces de l'invasion turque s'effaçaient; les chrétiens revenaient comme au temps d'Hadgi-Mustapha à la culture de leurs terres et aux soins des bestiaux; enfin, tout promettait

un avenir sinon complétement heureux, du moins tranquille et supportable.

Avec un pacha bosniaque du caractère de Soliman, cette tranquillité ne devait pas être de longue durée. Une sequelle de parents et de favoris du nouveau gouverneur vint d'*Herzégovina*, sa patrie, s'abattre sur le pays. Les spahis et les autres Turcs, chassés par les chrétiens, reprirent bientôt possession de leurs anciens fiefs et de leurs biens.

Lorsque les Serbes s'étaient rendus maîtres du pays, ils avaient forcé plusieurs Turcs à se faire baptiser, et réduit en esclavage ceux-là mêmes qui les y avaient tenus si longtemps. Les vaincus ne pouvaient oublier les insultes reçues, ni supporter le mépris dont les autres musulmans les accablaient à cause de leur apostasie. Pour se rendre plus excusables aux yeux de leur coreligionnaires, ils exagéraient les tortures, les souffrances, les injures dont les chrétiens les avaient rendus victimes pour les forcer d'abandonner leur religion : les récits poussaient à la haine.

Soliman-Pacha trouvait ainsi dans son entourage un stimulant à la vengeance et à la violence auxquelles il était déjà si enclin. Son caractère d'ailleurs ne pouvait se plier au mode d'administration imposé par la Porte, qui l'empêchait de s'enrichir à son gré en frappant le peuple d'impositions illégales et d'amendes arbitraires. Sa suite, en outre, croissait chaque jour : ses nombreux parents avaient besoin d'emplois et d'argent; pour leur en donner il multiplia les troupes dans les forteresses et les palankas (gros bourgs, chefs-lieux de nahïés) ; et quelquefois même il alla jusqu'à les doubler. Elles étaient

composées uniquement de Turcs de la Bosnie. Les mussélims et les autres officiers du pacha disséminés dans le pachalik étaient aussi Bosniaques, parents du pacha, ou des Turcs chassés de la Serbie lors de l'insurrection. Sous les plus spécieux prétextes, Soliman nommait chaque jour des commissaires (*téfticks*) qui visitaient les nâhiés et les forteresses, et se faisaient payer sur leur passage des taxes onéreuses à titre de cadeaux. Des inspecteurs (*serdars*) se répandaient aussi dans le pays avec l'apparente mission de veiller à l'ordre public, mais en réalité pour extorquer de l'argent de mille manières aux Serbes. Tout ce monde, troupes et officiers, commissaires et inspecteurs, vivaient aux dépens de ce pauvre pays, qu'ils parcouraient dans tous les sens.

Les paysans, forcés d'aller approvisionner les villes de leurs denrées, avaient à subir toutes sortes de fraudes et de mauvais traitements. Souvent même on les attirait dans les maisons, où ils étaient égorgés. On reprochait à chaque Serbe sa conduite individuelle durant l'insurrection. Un Turc s'arrogeait le droit de dépouiller un chrétien de ses habits lorsqu'ils étaient de quelque prix, sous le singulier prétexte qu'ils lui avaient été enlevés dans le sac de sa maison, ou qu'ils avaient appartenu à quelques-uns de ses parents.

Il vint de Constantinople à Soliman l'ordre de restaurer la forteresse de Belgrade ; il saisit avec avidité cette occasion pour tourmenter les chrétiens et en tirer profit. Il enjoignit aux Serbes qu'ils eussent à lui fournir les corvées nécessaires. La peste d'Orient sévissait alors à Belgrade. Quelques-uns, pour s'y soustraire et fuir les mauvais traitements que leur prévoyance leur faisait

redouter, préféraient acheter l'exemption des corvées à un haut prix. L'indigence força les autres à se soumettre personnellement à ces servitudes. Beaucoup d'entre eux y trouvèrent la mort.

La peste, les mauvais traitements, le manque d'aliments les décimaient chaque jour. C'est en vain que les knès et Milosch surtout firent des réclamations : on n'y fit nulle attention ; au contraire, de jour en jour les persécutions augmentaient. Ce n'étaient plus seulement les serdars, les téftichs, les mussélims qui, en toute occasion, pressuraient et tourmentaient les Serbes, chaque petit turc s'attribuait le droit d'en agir ainsi envers un chrétien. Tout ce qui était à leur convenance devenait leur proie. Trouvaient-ils un habillement meilleur que le leur, ils forçaient son possesseur à en faire l'échange. Le chrétien portait-il un pantalon de drap, ils le lui enlevaient, car d'après la manière de voir des Turcs, et surtout des Bosniaques, le raïa ne doit porter que de la bure ou de la toile à sac. On allait jusqu'à leur prendre les bas de laine et les ceintures des reins[1], parce que le ghiaour infidèle doit marcher nu-pieds ; les armes lui étant défendues, il n'a pas besoin de ceinture. Les Serbes qui travaillaient à la forteresse à Belgrade ne portaient plus sur eux que des haillons.

[1] Les femmes serbes sont renommées pour la fabrication des bas de laine de différentes couleurs et des ceintures dont les Orientaux s'entourent la taille. Ces ouvrages sont très-estimés du bas peuple en Turquie.



III

Après avoir goûté dix années d'indépendance, les Serbes ne purent s'accoutumer à ce brusque changement d'un gouvernement modéré à une dure oppression.

Durant quatre cents ans, le préjugé qui avait fait regarder les Turcs comme invincibles et invulnérables leur permit de donner libre carrière à toutes leurs passions; mais ce prestige était tombé. Dès 1788 les Serbes avaient appris que leurs balles portaient juste, et mieux même que celles des musulmans; que, dans leurs mains, les sabres ne s'émoussaient pas contre eux : ils espéraient bientôt en faire une nouvelle expérience.

Dans l'automne de 1814, une lutte s'engagea entre les Turcs de *Latif-Aga*, mussélim de Poseg, qui, pour fuir la peste, s'était retiré dans le couvent de Ternavo, et quelques Serbes, parmi lesquels il y avait un frère *d'Hadgi-Prodan*, voïvoda de Sénitza, et le gardien (*igoumen*) du couvent, nommé *Païtzié*. Latif-Aga était absent; les siens furent faits prisonniers par les Serbes, qui s'emparèrent de tout ce qui flattait leur rapacité, et gaspillèrent le reste. Ce fait insignifiant fut le signal de la seconde insurrection. Cette rixe s'étendit bientôt aux nahiés de Poseg, de Iagodina et à une partie de celle de Kragoevatz. Hadgi-Prodan, qui se trouvait pour affaires avec Latif-Aga à *Caranovatz*, apprenant ce qui était arrivé au couvent de Ternavo, se sauva, et se mit à réunir des troupes de Serbes pour propager le mouvement et le

rendre général. Un prêtre, nommé Simon, fut aussitôt envoyé près de Milosch, pour l'engager à soulever les nahiés de Roudnik et d'Ousitza, et à se mettre à la tête de cette insurrection, revêtu de la même autorité dont Cara-Georges avait joui dans la précédente.

Mais le temps et les circonstances étaient mal choisis; l'hiver approchait; on manquait de provisions, d'armes et d'argent, et la peste sévissait encore. Il était à craindre que les Serbes occupés aux travaux de la forteresse de Belgrade ne fussent gardés en otages, ou ne payassent de la vie la révolte de leurs compatriotes. Les émigrés ne pouvaient être d'aucun secours à la cause commune; la plupart d'entre eux n'étaient pas rentrés. Les lieux qui devaient servir de refuge, comme dans la première insurrection, aux femmes et aux enfants, n'avaient point encore été préparés; laisser leurs familles dans les villages, c'était les livrer à l'esclavage, et les abandonner à la brutalité de l'ennemi; les faire retirer dans des lieux cachés (*isbegs*), au fond des forêts, c'était les condamner à mourir de froid durant la saison rigoureuse. Enfin, ce qui venait ajouter aux embarras, le congrès de Vienne, auquel quelques patriotes avaient présenté une requête en faveur de la Serbie, leur conseillait le calme, en attendant ses bons offices. Une insurrection au moment où on leur recommandait la tranquillité aurait indisposé les alliés et mis le droit du côté des Turcs, qui représentaient les Serbes comme une nation turbulente.

Milosch, pesant toutes ces considérations, vit clairement que l'insurrection qui venait d'éclater ne pouvait avoir une bonne issue, et que le peuple s'exposerait, pour la soutenir, à des désastres incalculables et à une

ruine certaine. Il fit donc avertir Hadgi-Prodan et les autres insurgés de se désister de cette entreprise ; il conseilla aux plus compromis d'inviter le peuple soulevé à rentrer dans ses foyers et de se soustraire eux-mêmes par la fuite à une vengeance certaine, et promit de son côté d'employer tout son crédit auprès des Turcs pour disculper ceux qui avaient pris part à l'émeute, afin qu'ils n'eussent pas à en supporter les tristes conséquences.

Dans le but de se ménager auprès de Soliman-Pacha les moyens d'intercéder plus tard en faveur des insurgés, il envoya le prêtre Simon l'informer de sa part de ce qui venait d'arriver, et l'assurer de son concours pour la pacification du pays. En effet, Milosch, à la tête des Serbes de la nahïa de Roudnik, se réunit à *Achim-Beg*, mussélim de cette nahïa, ainsi que de celle Poseg, et ils marchèrent ensemble contre les insurgés. Les Serbes qui l'accompagnaient étaient la plupart armés de bâtons et d'instruments d'agriculture. Milosch leur avait conseillé ces armes, afin de montrer aux Turcs qu'ils n'avaient en leur possession rien qui pût servir à la guerre, et à leurs frères insurgés qu'ils ne voulaient point en venir aux extrémités avec eux. Partout où Milosch passait, il exposait au peuple les dangers que l'insurrection attirerait infailliblement sur chaque famille, et l'invitait au calme et à la soumission. Aux personnes influentes il expliquait les raisons qui s'opposaient, dans ces circonstances, à toute tentative, et les assurait que lorsque se présenterait le moment opportun, il serait le premier à se mettre à la tête du peuple. De cette manière le mouvement s'apaisait sans effusion de sang.

Hadgi-Prodan, qui se trouvait à Ternavo avec un pe-

tit nombre d'hommes, apprenant que Milosch, au lieu de prendre part au soulèvement, venait l'étouffer, abandonna ce couvent : il y laissa les Turcs de Latif-Aga qu'il avait faits prisonniers, et s'enfuit. Milosch devait sauver les apparences; il lança donc à la poursuite des fugitifs une escouade de Turcs mêlés de Serbes, avec ordre de les arrêter : il savait fort bien qu'elle ne pourrait les atteindre, ce qui arriva en effet. Mais par malheur, on découvrit la famille d'Hadgi-Prodan cachée dans un lieu où elle se croyait en sûreté : elle fut arrêtée, et Milosch fut forcé de la remettre entre les mains des Turcs, qui la réclamaient. Parmi les membres de cette famille infortunée, se trouvait la bru de Hadgi-Prodan, nièce de *Plakitch*, gendre de Cara-Georges, et ami intime de Milosch, qui voulut à tout prix la sauver de l'esclavage. Il dut donc acheter le silence des Turcs qui avaient contribué à son arrestation, surtout du chef qui les commandait. Il l'habilla en homme, et l'envoya, ainsi déguisée, dans sa propre famille, jusqu'à ce qu'une occasion favorable lui permit de la rendre à son mari.

Soliman-Pacha, informé de ces tentatives de révolte, ordonna à son *kiaya* (lieutenant du pacha) de marcher, à la tête de toutes les troupes turques disponibles, contre les rebelles. Le kiaya, beau-frère de Soliman et pacha à deux queues, était plus féroce encore, s'il était possible, et plus ennemi des chrétiens que son maître, dont il avait toute la confiance, et qu'il faisait agir à son gré. Donner à un tel homme la mission de pacifier le pays et d'étouffer la révolte à la tête d'une armée, c'était lui ordonner de porter partout la désolation, de massacrer et de réduire en esclavage tous ceux qui se trouveraient sur son

passage. Soliman écrivit, en outre, une lettre à son fils adoptif Milosch, pleine de flatteries, afin de l'engager à s'unir à son kiaya-pacha, et à coopérer ensemble à la compression de la révolte. Il lui donnait sa parole d'honneur qu'à l'exception d'Hadgi-Prodan et de ses frères, il amnistierait tous ceux qui, à sa voix, céderaient les armes, ou pour lesquels il intercéderait.

Milosch avait déjà pacifié en partie la révolte, lorsque le kiaya-pacha arriva à Tchatchak, où il le rejoignit. Là, ils apprennent que la nahïa de Kragoevatz et spécialement le district de *Grousa* s'étaient entièrement soulevés ; Milosch s'y porte avec Achim-Beg, et engage les insurgés à déposer les armes. Cinq des premiers instigateurs, parmi lesquels Voutchitch de Voutchkovitza, se rendent à lui. Le lendemain, Milosch, avec deux mille Serbes et une centaine de Turcs, attaque le camp de Knitch, dans lequel s'étaient retranchés environ deux cents hommes, dernier reste de l'émeute. Il avait ordonné à ceux des siens qui avaient des armes à feu, de tirer en l'air, afin d'épargner le sang de leurs frères, et fait dire, par-dessous main, aux assiégés qu'ils n'avaient rien à craindre, de tenir bon jusqu'au soir et de s'enfuir vers la nuit, mais sans bruit, pour qu'il fût censé ne point s'en être aperçu. Les choses se passèrent ainsi. Les insurgés, comprenant qu'il n'y avait plus d'espoir de succès puisque Milosch leur était contraire, se retirèrent chacun de leur côté. Ainsi finit cette tentative, connue en Serbie sous le nom d'*émeute d'Hadgi-Prodan*.

Les ennemis et les détracteurs de Milosch lui font un crime capital de la conduite qu'il tint dans ces malheureuses circonstances. Cyprien Robert, qui se porte leur

organe, l'accuse, sans entrer dans aucun détail, de s'être déclaré contraire aux siens uniquement pour faire la cour aux Turcs ; d'avoir même vendu le sang de ses compatriotes, dans le double but de s'enrichir et de se débarrasser de rivaux capables de lui disputer le pouvoir qu'il ambitionnait.

Nous venons d'exposer les motifs qui engagèrent Milosch à ne pas prendre part à l'insurrection. Sa courte durée et sa fatale issue prouvent assez qu'il ne s'était pas trompé. On me dira peut-être, que cet insuccès doit être attribué à la fois à l'abstention de Milosch et à sa coopération avec les ennemis. Ceux qui avanceraient ces accusations montreraient n'avoir jamais connu la position où se trouvait alors ce pays. La proximité de l'hiver suffisait pour faire avorter toute tentative de révolte, sans compter les autres obstacles. Les forêts immenses et les montagnes, dont cette contrée abonde, forment ses principaux moyens de défense et servent de retraite en cas de désastre. Or, sans y faire les préparatifs nécessaires, ces bois et ces montagnes ne sont pas tenables pendant l'hiver : c'est pourquoi la partie de la nation qui habite les bords du Danube et de la Sava, privée de refuges pour mettre en sûreté ses familles, n'aurait pu prendre part à l'insurrection. Avant de se jeter dans une pareille entreprise, il fallait en outre s'assurer, sur le territoire autrichien, d'agents fidèles pour l'approvisionnement des armes et des munitions de guerre. Parmi tant de patriotes serbes réfugiés le long du littoral du Danube en Hongrie, aucun ne chercha à venir au secours de cet essai d'insurrection, parce qu'elle leur paraissait n'avoir aucune chance de succès. Milosch, en cette occasion, sauva la Serbie. Sans sa

prudence, combien de sang eût été répandu, et combien n'aurait-on pas vu de femmes et d'enfants exposés aux marchés des esclaves, dans les bazars turcs!

La révolte était apaisée presque sans effusion de sang par l'intervention de Milosch. Le peuple, soumis et tranquille, portait au camp de Tchatchak les provisions et tout ce qui était nécessaire aux Turcs. Hadgi-Prodan, ainsi que ses frères, s'étaient réfugiés dans le banat de Témesvar. On pensait qu'il n'y aurait aucune réaction, et que, d'après la promesse de Soliman-Pacha à Milosch, on amnistierait ceux qui avaient fait leur soumission. Mais le kiaya-pacha, sous prétexte de les garder en otages jusqu'à l'entière pacification du pays, fit arrêter et jeter dans les fers à Tchatchak, à Kragoevatz et à Iagodina, tous ceux qui lui furent indiqués comme instigateurs ou fauteurs de la révolte, malgré les sollicitations de Milosch, qui invoquait en vain, avec chaleur, les promesses de pardon faites par Soliman-Pacha. Le kiaya ne se rendit pas à ses prières; il lui promit cependant qu'à part quelques amendes pécuniaires et peut-être aussi quelques peines corporelles, la vie des prisonniers serait épargnée. Sur ses instances pressantes et avec le sacrifice de sommes considérables, Milosch parvint à obtenir la délivrance de Voutchitch et des quatre autres, qui s'étaient livrés entre ses mains la veille de l'affaire de Knitch. Ainsi, ces cinq chefs furent soustraits au sort que les autres prisonniers durent subir. On verra par la suite quelle fut la reconnaissance de Voutchitch envers celui qui lui avait sauvé la vie. Avant de partir de Belgrade, le kiaya avait promis à ses soldats un grand butin en richesse et en esclaves. Aussi, quoique ses troupes n'eussent pas eu occasion de se battre,

il voulait, pour tenir parole, leur laisser saccager au moins le district de Grousa, le plus compromis. Milosch, par ses prières et ses menaces d'une nouvelle révolte, parvint à le dissuader de ce projet. Le kiaya-pacha revint à Belgrade, conduisant avec lui cent quinze notables, enchaînés les uns aux autres comme des forçats; ils furent jetés en prison et deux mois après exécutés, malgré toutes les promesses contraires et quoique le pays fût rentré dans le calme. Leurs têtes furent étalées sur les bastions de Belgrade, comme un monument de l'infâme parjure des Turcs. Le gardien du couvent de Ternavo, où la révolte avait pris naissance, fut empalé avec trente-six autres victimes. Comme si Soliman eût voulu braver et insulter l'Autriche ou plutôt les Serbes, ses sujets, qui forment la majeure partie de la population de la frontière de cet empire, et qui sympathisent naturellement pour leurs frères de la Turquie, il fit ranger ces malheureux, ainsi empalés, sur une longue ligne au-dessus du bastion qui regarde Semlin. Le général autrichien s'en montra irrité. Il fit comprendre à Soliman que sa férocité envers les chrétiens avait déjà été assez grande, qu'il devait au moins s'abstenir d'en faire parade aux yeux d'une puissance chrétienne; ajoutant que s'il ne faisait disparaître cet horrible spectacle du côté de la frontière autrichienne, il y aviserait lui-même. Le gouverneur de Belgrade n'attendit pas une seconde observation et choisit un autre lieu pour théâtre de sa barbarie.

Cet essai de révolte fournit aux Turcs un prétexte à de nouvelles persécutions. On recherchait avec plus d'acharnement et on tourmentait avec plus de rigueur les pauvres chrétiens qui avaient pris part au soulè-

vement ou qui s'étaient rendus coupables de quelque méfait dans la fougue de la victoire. Ceux qui avaient épousé des femmes turques, ou qui avaient eu des relations avec elles, étaient mis à mort et impitoyablement empalés. Les plus légers soupçons donnaient lieu à des accusations, et on ajoutait foi à des calomnies absurdes. Chaque jour la Serbie était épouvantée par de nouvelles exécutions; personne n'était sûr de son existence. Ajoutez à ces incertitudes et à ces cruautés les vexations que de nouveaux commissaires turcs, qui se répandaient dans tout le pays, commettaient dans la perquisition des armes. Ils prétendaient que les Serbes en avaient caché une grande quantité, et lorsqu'ils avaient bouleversé les maisons sans retrouver les objets de leurs recherches, ils tourmentaient ces malheureux pour les forcer à avouer les lieux où ils les supposaient enfouis.

Sous le prétexte de perquisition d'armes, maintes fois on appliquait à la question les femmes sous les yeux de leurs maris, les fils sous les yeux de leurs pères, afin que la vue du supplice ramollit leur courage et les forçât de confesser les lieux où ils avaient caché des habillements de prix ou de l'argent. Pendant cet hiver de 1814 à 1815, la férocité de Soliman surpassa celle des dahis, et les choses furent portées à un tel point que la condition des Serbes devint intolérable. Milosch lui-même, qui avait rendu des services si signalés au pacha, vivait dans une perpétuelle inquiétude, incertain de ce qui lui arriverait le lendemain : le pacha l'avait, il est vrai, nommé son fils adoptif, et s'était montré à son égard plein de bienveillance; mais il était persuadé que tôt ou tard, lorsqu'on n'aurait plus besoin de lui et que le danger aurait disparu,

ni ses services ni son influence ne le préserveraient du sort commun à toutes les notabilités de la Serbie. En conséquence il se tenait sur ses gardes; il entretenait toujours auprès de la Porte des agents qui l'informaient des desseins du ministère.

Ces précautions étaient inutiles : après le supplice de tant d'infortunés qui pouvaient paraître coupables, Soliman-Pacha, jetant enfin le masque et montrant ouvertement l'intention de se débarrasser de tous les Serbes de quelque influence sur le peuple, fit traîtreusement périr un nommé *Stanoé Glavach*, homme très-estimé dans le pays, qui avait puissamment coopéré à étouffer la révolte d'Hadgi-Prodan. Sa tête, portée au pacha, fut publiquement exposée à Belgrade, où se trouvait en ce moment Milosch.

Un agent turc, qu'il entretenait secrètement auprès du pacha, vint lui conseiller de penser à son salut parce qu'il croyait que son tour allait arriver. « La tête de Glavach, lui dit-il, n'est plus sur ses épaules, elle est exposée sur une pique au haut du bastion; le même sort est réservé à la tienne. » — « Depuis longtemps, répondit Milosch, ma tête est dans la muselière[1]; celle que je porte ne m'appartient pas : il y a bien des années que j'en ai fait le sacrifice. »

Cette terrible exécution n'apprit rien à Milosch; il connaissait parfaitement le danger auquel il était continuellement exposé.

[1] Les Turcs jettent la tête des suppliciés dans une muselière à cheval pour la porter à l'endroit où elle doit être exposée. De là le proverbe : *La tête d'un tel n'est pas loin de la muselière.*

C'était en vain qu'il réitérait ses demandes pour sortir de Belgrade et aller au sein de sa famille : on s'y était toujours opposé. Il ne savait comment aurait fini cette espèce de captivité : heureusement, l'avarice du pacha était plus insatiable que sa cruauté. Milosch lui avait acheté, cinquante mille piastres, soixante esclaves, hommes et femmes, tombés au pouvoir des Turcs dans la dernière émeute. L'argent lui faisant défaut, il avait donné une reconnaissance à terme rapproché. La prochaine échéance de ce billet servit de prétexte à Milosch pour insister qu'on lui accordât de sortir de la ville, afin de se procurer la somme nécessaire. Craignant que ce prétexte fût insuffisant, il pensa l'appuyer d'un argument plus concluant. Manquant d'argent, il envoya son secrétaire Démétrius emprunter auprès d'un ami, à Semlin, deux cents sequins, dont il donna cent cinquante au kiaya-pacha, et obtint ainsi la permission si ardemment souhaitée. On voulut garder son secrétaire Démétrius, sans doute pour avoir dans les mains un otage ; mais ses instances finirent par l'emporter, et ils purent partir ensemble.

IV

Après l'émeute d'Hadgi-Prodan, Milosch avait choisi pour retraite à sa famille un petit vallon écarté, sur le Roudnik, où il avait fait construire une habitation commode, entourée d'une palissade. Ce fut le lieu où il se rendit avec son fidèle secrétaire. Dans ce même endroit avaient déjà cherché un abri trois des chefs de la

dernière émeute, que Milosch avait arrachés des mains du kiaya-pacha. C'étaient *Simon Pastrématz*, connu plus tard de tout le monde sous le nom de *Amidgia* (oncle) ; *Blagoé* de *Knitch* et *Moutap*. La crainte des Turcs et la reconnaissance envers Milosch les avaient amenés auprès de cette famille, déterminés à la défendre contre tout événement et à toute extrémité. Dans ce but, ils s'étaient concertés avec d'autres individus placés dans les mêmes circonstances, et tout-prêts à prendre les armes contre les oppresseurs de la patrie, si Milosch se décidait enfin à se mettre à la tête d'une nouvelle insurrection.

Milosch, rentré dans sa famille, leur déclara qu'il ne leur restait d'autres moyens de salut que de tenter une insurrection générale ; que, dans tous les cas, il valait mieux mourir les armes à la main que de périr honteusement dans les tourments par la main du bourreau.

Aussitôt, Pastrématz, Moutap, Blagoé, avec tous leurs amis et adhérents, lui jurent obéissance et soumission, et se déclarent prêts à mourir avec lui.

Ils se mettent à l'œuvre et soufflent l'esprit de révolte dans le cœur de tous ceux qu'ils savent être mécontents, et préparent des armes et des munitions dans l'attente de la saison propice, puisque l'hiver n'était pas encore fini. Le premier soin que conseillait la prudence était de ne pas éveiller des soupçons parmi les Turcs ; Milosch et ses compagnons feignirent de vaquer à l'agriculture et aux soins des troupeaux. Ce n'était que la nuit que ce chef envoyait des émissaires dans les diverses nahiés, et qu'il recevait les affidés dans sa maison pour discuter les moyens de mener sagement leur entreprise à bonne fin.

Avant tout, c'était l'argent qui manquait ; Milosch envoya son frère Ephrem vendre un troupeau de bœufs en Hongrie. Il expédia son secrétaire Démétrius dans la nahïa de Roudnik pour y percevoir le haratch. Il avertit les émigrés serbes, retirés sur les frontières de la Hongrie, des projets que l'on ourdissait, afin qu'ils rentrassent au premier signal. Il invita les Serbes sujets de l'Autriche, qui souhaitaient réellement la délivrance de leurs frères transdanubiens, à tenir prêts les armes, les munitions et les secours de tout genre dont ils pourraient disposer, et à les faire parvenir secrètement en Serbie. Enfin, il envoya de nouvelles instructions au protopope (archiprêtre) Mathieu Nénadovitch, à Vienne, pour solliciter en faveur de sa patrie la bienveillance de la Sainte-Alliance. A l'exception de l'empereur Alexandre, le protopope Nénadovitch avait été accueilli gracieusement plusieurs fois par les souverains et les ministres, surtout par François d'Autriche, qui le recevait souvent avec plaisir en conférence particulière [1].

Il obtint en effet du congrès une note collective qui engageait la Porte à traiter les Serbes avec plus d'humanité, et à se désister d'un système de gouvernement qui aboutissait à les irriter plutôt qu'à les soumettre. Cette note porta son fruit par la suite, et amena entre le sul-

[1] Le célèbre patriote Démétrius Davidovitch, qui, né dans le Sirmium, adorait cependant la patrie de ses ancêtres, l'accompagnait et lui servait d'interprète. C'est lui qui fonda à Vienne la première typographie serbo-slave que l'on vit dans ce pays, et c'était là que s'imprimait aussi le premier journal qui y fut publié dans cette langue.

tan et les insurgés les transactions qui, plus tard, fixèrent les bases de l'état actuel de la Serbie.

Cependant, l'impatience des conjurés et d'une grande partie du peuple, qui soupçonnait ce qu'on méditait, était parvenue à son comble, et la tyrannie du pacha, devenue de jour en jour plus insupportable, fit éclater l'incendie avant le temps fixé. Le jeudi de la semaine de la Passion, Lomo attaqua et mit en fuite, à *Iassenitza*, des Turcs qui percevaient des contributions. Le samedi, Jean, frère de Milosch, avec Simon Pastrematz et Blagoé de Knitch, en tuèrent d'autres qui, pour le même motif, se trouvaient à Kogniouché, dans le district de Grousa. Enfin, Lomo ayant armé les hommes aptes à porter les armes dans le district de Iassenitza, marcha sur Roudnik contre le fameux Tocalitch, ennemi capital des chrétiens et de Milosch en particulier, et un des Turcs les plus féroces qui fussent rentrés en Serbie avec Soliman-Pacha. Il avait été mussélim de la nahia de Roudnik; mais sa rapacité, ses violences et ses mœurs féroces lui avaient attiré toute la haine de ses administrés; et Milosch, par ses instances et avec de l'or (arme à laquelle aucun Turc ne résiste), avait enfin obtenu qu'il lui fût substitué Achim-Beg. Malgré cela, Tocalitch s'était retiré à Roudnik, petit village situé presque au sommet de la montagne de ce nom, et avait fortifié son habitation dans un lieu presque inaccessible. Associé à quelques autres bandits comme lui, il remplissait de terreur les villages voisins. Il devait, en conséquence, être une des premières victimes de l'insurrection.

Lomo vint audacieusement l'assiéger dans sa forteresse, où il fut bientôt réduit par la faim à capituler. Tocalitch, en sortant de son repaire, tomba dans des embûches, et

fut coupé par morceaux avec tous les siens, excepté un seul, qui parvint à se sauver après avoir tué Lomo lui-même.

Pendant ces événements, Milosch se trouvait à Brousnitza avec Achim-Beg, mussélim, ainsi qu'on l'a dit, de la nahïa de Roudnik; ils étaient frères d'adoption (*pobratim*) et obligés par serment de s'avertir mutuellement des dangers qui les menaceraient. Milosch vint donc lui faire part de l'imminence de la révolution; mais, ayant appris qu'elle avait éclaté avant le terme, il pressa le mussélim de partir et l'accompagna lui-même jusqu'à la ville d'Ousitza, où il n'y avait pas encore de danger.

On le voit, Milosch, que ses ennemis voudraient faire passer pour un tyran sans principes, fut toujours fidèle à sa foi, même envers les ennemis. Cette qualité lui gagna des amis, et lui valut, ainsi qu'à son pays, de grands avantages.

Toutefois, Milosch désirait ajourner l'explosion de la révolution, parce qu'il craignait pour son frère, qui n'était pas encore de retour de la frontière, où il était allé vendre ses troupeaux. Cette appréhension était fondée. En effet, Ephrem fut arrêté à *Ostrousnitza*, à la première nouvelle de l'insurrection. Dépouillé de tout ce qu'il possédait, il fut jeté dans un cachot malsain. Milosch, dans ce malheureux accident, eut à déplorer les dangers auxquels un frère aimé s'était exposé pour lui et la perte d'une somme fort précieuse dans de telles circonstances; car il n'avait alors, comme on le sait, à sa disposition que six cents sequins pour conduire à bonne fin une œuvre aussi gigantesque.

Malgré son désir d'ajourner l'attaque, ces représailles

contre les Turcs forcèrent Milosch de lever avant le temps fixé l'étendard de l'insurrection. Le dimanche des Rameaux 1815, il se rendit de bonne heure à l'église de Takova, où l'on avait eu soin d'attirer un grand concours de peuple : là, on discuta avec les kmets sur l'état des choses et les résolutions à prendre. D'une voix unanime on conclut qu'il fallait se soulever en masse et déclarer une guerre acharnée aux tyrans de la nation. Chose remarquable, les kmets les plus anciens d'âge et de fonctions, qui jusqu'alors s'étaient toujours montrés contraires à toute révolte, furent les premiers à proposer et à déclarer que la résistance jusqu'à l'extrémité était le seul moyen de salut. D'un commun accord, le peuple, réuni à Takova, pria Milosch de se mettre à sa tête et de ne point l'abandonner. Il accepte, mais à la condition que tous lui obéiront dans les dispositions qu'il prendra pour la cause commune ; que chacun oubliera ses rancunes particulières, et qu'ils réuniront leurs efforts contre l'ennemi de la patrie. Ils jurèrent ensemble de confondre leurs volontés dans la sienne. Milosch revint chez lui à Tzernoutch, accompagné de gens courageux qui voulurent former autour de lui une espèce de garde, ainsi que d'une foule nombreuse de peuple. Il se retire quelques instants dans l'intérieur de sa maison, puis il en sort, sa bannière de voïvoda à la main, revêtu de son ancien uniforme et ceint de riches armes qu'il avait tenues cachées jusqu'alors. Se montrant à la foule, il remet la bannière entre les mains de Simon Pastrématz, et dit : *Me voici de nouveau votre voïvoda* (général) ! *la guerre est déclarée aux Turcs.* Ces quelques mots furent accueillis par de grandes acclamations et avec de vives démonstrations

de joie. La bannière[1] fut plantée devant la maison. A ses pieds vinrent aussitôt s'enrôler un grand nombre de gens de cœur, qui jurèrent de ne l'abandonner que lorsqu'ils auraient amélioré le sort de la patrie.

Pendant que les vallées du Roudnik retentissaient de cris de guerre et de joie; pendant qu'autour de cet étendard de la liberté, qui devait voir changer les destinées de la Serbie et assurer son avenir, on exécutait des danses guerrières et patriotiques, Milosch expédiait des courriers à tous ceux auxquels il avait fait part de ses projets. Il leur apprenait ce qui venait d'arriver, les engageait à armer le peuple et à pourchasser les Turcs qui se trouvaient dispersés dans les villages. De cette manière, il les compromettait envers les musulmans, et il forçait à prendre part à la révolution ceux mêmes qui ne s'y sentaient pas entraînés. Ces instigations n'étaient pas nécessaires. Le peuple, à la première nouvelle de ces événements, de tous côtés se levait spontanément. Les armes ensevelies sortaient de dessous terre; ceux qui en étaient abondamment pourvus en donnaient à ceux qui en manquaient. Tous, prêts à se battre jusqu'à la dernière extrémité, attendaient les ordres du chef que les premiers insurgés avaient mis à leur tête dans l'assemblée à Takova.

A la première nouvelle de l'insurrection, Soliman-Pacha fit partir contre les insurgés un bin-bachi avec quelques centaines de Turcs et autant de Serbes sous Akssentié,

[1] La bannière du voïvoda Milosch, qui servit de signal à la seconde insurrection, est devenue une chose sacrée pour les Serbes. C'est leur *labarum*, leur *palladium*. Elle est conservée religieusement : on lui rend une espèce de culte, et on la montre avec vénération aux étrangers qui visitent la Serbie.

ober-knès de la nahïa de Belgrade. Il avait l'espoir d'obtenir, par son entremise, les mêmes résultats qu'il avait obtenus par celle de Milosch, dans l'émeute d'Hadgi-Prodan.

Mais les Serbes, commandés par Milosch lui-même, vinrent à leur rencontre près de *Roudovtzi*, et, après quelques escarmouches, ils les forcèrent de s'enfermer dans une redoute voisine. Milosch chargea une partie des siens de les bloquer et de les observer, et lui-même partit avec les autres pour recruter de nouvelles troupes. Le jour de Pâques 1815, dans le couvent de *Moravitza*, situé entre les nahïés de Roudnik, de Belgrade et de Valiévo, on tint une nouvelle assemblée populaire à laquelle il assista, et qui servit à enflammer les cœurs et à étendre l'insurrection. De là Milosch vint à Tchatchak, où son frère Jean, avec Lazare Moutap, avaient battu et enfermé les Turcs dans une mosquée. Là, il apprit que le kiaya, sorti de Belgrade avec une nombreuse troupe, après avoir délivré et amené avec lui les hommes du bin-bachi enfermés à Roudovtzi, marchait à grandes journées sur Tchatchak. Trop faible pour l'arrêter, il sortit avec quelques-uns des siens, et se borna à observer sa marche après avoir recommandé à son frère et à Moutap de serrer de près et de chasser, s'il était possible, les Turcs enfermés dans la mosquée; autrement, de leur proposer une capitulation et de les laisser partir, et enfin de se retirer eux-mêmes avant l'arrivée du kiaya-pacha, pour ne pas se laisser prendre entre deux feux.

En effet, le kiaya-pacha arrivait avec dix ou douze mille hommes qui, à peine entrés dans la nahïa de Roudnik, mirent tout à feu et à sang. Cette attaque si inatten-

due démoralisa le peuple. Quelques knès, les plus âgés, perdirent courage, et invitèrent le peuple à déposer les armes. « Toute résistance, disaient-ils, est impossible; il vaut mieux se soumettre que de voir emmener esclaves nos femmes et nos enfants. » Pour surcroit de malheur, les compagnons de Milosch, témoins de ce premier choc des Turcs, l'abandonnèrent aussitôt pour aller mettre en sûreté leurs familles, avec l'intention cependant de revenir au combat. Milosch crut un moment la cause perdue : dans son désespoir, il pensait déjà à ravir par la mort sa famille au vainqueur, et à se précipiter ensuite sur les Turcs avec le peu de soldats fidèles qui lui restaient, décidé à mourir les armes à la main.

Mais une femme jeune et belle, à l'âme héroïque, sut ramener dans leurs cœurs l'énergie presque éteinte. *Lioubitza*, épouse de Milosch, les voyant revenir l'abattement peint sur le visage, leur demanda avec une amère ironie s'ils avaient déjà délivré la patrie des Turcs. Milosch lui fit part des déplorables événements. « Pourquoi donc, dit-elle, ne pas mourir sur le champ de « bataille! Allez aux ennemis; la fortune favorise le « courage : le peuple, rappelé à son énergie, suivra « votre exemple, et ceux qui vous ont abandonnés, leurs « familles une fois en sûreté, reviendront vous re- « joindre : notre cause est trop juste, la sainte Vierge ne « l'abandonnera pas. » Puis, se tournant vers son époux, elle le pria de ne s'occuper ni d'elle ni de sa famille. « J'ai « pourvu, dit-elle, à ce qu'aucun d'entre nous ne tombe « vivant dans les mains des Turcs. » En effet, elle avait fait promettre, sous de terribles serments, à Marco Stitaratz, laissé par Milosch à la garde de sa famille, de l'égor-

ger, elle, ses filles, sa belle-sœur et sa belle-mère, lorsqu'il les verrait sur le point de tomber entre les mains des Turcs. Stitaratz, dont nous aurons à parler plus tard, d'une foi éprouvée et d'une valeur indomptable, était homme à exécuter cette affreuse promesse.

Les paroles de Lioubitza rallumèrent le courage éteint dans leur cœur, et ses prévisions ne tardèrent pas à se réaliser. En effet, pendant que Milosch et ses compagnons se disposaient à s'engager seuls dans la lutte, ils furent rejoints par Pierre Dobriniatz, avec cinq cents hommes déterminés du district de Grousa, et par Militch Drintchitch, avec deux cents hommes de *Tchernagora*. Leurs espérances se relèvent; pleins de confiance dans la justice de leur cause, ils reprennent la route de Tchatchak.

Le kiaya-pacha, cette fois, comme dans l'émeute d'Hadgi-Prodan, avait choisi Tchatchak pour centre de ses opérations. Cette place située au cœur de la Serbie, sur la rive droite de la Morava, entre les nahiés de Poseg, de Iagodina, de Roudnik et de Kragoevatz, dans une plaine assez spacieuse, favorisait le déploiement de toutes ses forces, supérieures en nombre à celles des Serbes; dans cette position il pouvait écraser les insurgés s'ils osaient l'attaquer.

Mais Milosch ne commit pas cette imprudence. Se réunissant à Jean et à Moutap, qui à l'arrivée du kiaya-pacha s'étaient retranchés sur la rive gauche de la Morava, il établit son camp sur la colline Lioubitch, et s'y retrancha avec l'espoir de pouvoir ainsi empêcher le kiaya d'envoyer des détachements épouvanter et ravager le pays, et de présenter en même temps aux Serbes insurgés un point sûr de ralliement.

Les Turcs, en effet, sentirent toute l'importance de cette position, et le lendemain même de l'arrivée de Milosch ils vinrent l'attaquer; mais, quoique les travaux fussent à peine commencés, les Serbes les attendirent de pied ferme, et, après un combat acharné, les repoussèrent avec de grandes pertes, laissant mortellement blessé, sur le champ de bataille, le pacha de *Vragna*, qui, avec un corps considérable de troupes, était allé rejoindre le kiaya.

De tels assauts se renouvelaient presque tous les jours. Mais dans les intervalles des combats, les Serbes, mettant le temps à profit, achevèrent leurs fortifications; leurs succès attirèrent continuellement de nouveaux renforts, et ils furent toujours victorieux.

Sur ces entrefaites, Milosch fut averti qu'un gros corps de spahis, sorti de Belgrade, avait construit une redoute à *Palès*, sur la rive gauche de la Coloubara, à six lieues de Belgrade, afin d'empêcher les Serbes des nahiés de cette ville et de Valiévo de prendre part à l'insurrection. Apprenant en même temps que quelques centaines de Turcs allaient arriver de Valiévo pour grossir l'armée du kiaya, il expédia contre eux Militch Drintchitch, qui les rencontra et les défit à Drouchétitch; puis, laissant à Lioubitch son frère Jean, il vint avec ses momaks et un petit nombre de soldats à Palès.

Dès son arrivée il se prépara à donner l'assaut à la redoute des spahis, et fit dire à ceux qui y étaient enfermés de l'attendre à deux heures du matin. Mais, épouvantés des préparatifs et des menaces de Milosch, ceux-ci ne crurent pas prudent d'attendre l'attaque; ils s'enfuirent en désordre pendant la nuit, laissant

dans leur camp beaucoup de munitions et d'armes, parmi lesquelles se trouvait un canon, dont l'acquisition parut plus précieuse aux Serbes que le reste du butin. Néanmoins, l'avidité du pillage ne les empêcha pas de poursuivre les ennemis, qui tombèrent presque tous sous leurs coups; ceux qui échappèrent se noyèrent dans la Coloubara, ou furent égorgés par les paysans en passant par les villages. Trois cents étaient sortis de Belgrade, et il en rentra à peine une vingtaine.

Ce fait d'armes eut les plus grands résultats pour la cause des insurgés; il chassa les Turcs de tout le littoral de la Sava, depuis Belgrade jusqu'à Schabatz; il donna du courage aux Serbes de ces deux nahiés et de celle de Valiévo, qui se soulevèrent.

Maîtres de la frontière limitrophe de l'Autriche, ils purent s'approvisionner d'armes et de munitions dont ils manquaient, et, en donnant un débouché aux produits de leur pays, se procurer l'argent dont ils avaient besoin. Un grand nombre d'émigrés qui n'avaient pas voulu suivre Cara-Georges en Bessarabie et s'étaient arrêtés dans le Sirmium et le Banat, ne désespérant pas du sort de la patrie, purent rentrer en Serbie et rejoindre leurs frères.

Profitant de ces succès, Milosch laissa un corps d'observation devant Belgrade pour empêcher l'ennemi de faire des excursions dans les villages voisins, et vint à Valiévo, où les Turcs du pays s'étaient fortifiés sur les bords de la Coloubara, autour d'une ancienne mosquée.

Outre le canon pris à Palès, les Serbes en avaient trouvé un autre caché dans les bois depuis 1813. Ces deux armes formidables inspirèrent une nouvelle confiance aux insurgés. Pierre *Moller* et Paul *Zoukitch*, anciens voïvodas,

émigrés, rentrés en Serbie après le fait de Palès, avaient précédé Milosch à Valiévo; mais n'ayant avec eux que peu de monde, et n'osant se mesurer avec les Turcs, ils s'étaient retirés sur le mont *Clitchévatz*. Milosch, au contraire, à peine arrivé à Valiévo, ouvrit une tranchée sous le feu des ennemis et y établit les deux canons. La vue de cet appareil épouvanta les Turcs ; ils s'enfuirent la nuit même. Les Serbes, s'en étant aperçus, voulurent les poursuivre et les détruire; Milosch s'y opposa en disant : « Souhaitons-leur un bon voyage; je voudrais voir tous nos ennemis déguerpir de la même manière de la Serbie. » Cette modération fit que les Turcs, à l'avenir, préférèrent s'enfuir plutôt que de se battre ; ce qui rendit, d'un côté et de l'autre, cette guerre bien moins meurtrière que celle de Cara-Georges, pendant laquelle on ne fit point de quartier et l'humanité eut à déplorer un carnage inutile et abominable.

Le jour suivant il y eut sur le Clitchévatz un pourparler entre Milosch, Pierre Moller et Paul Zoukitch, dans lequel, après plusieurs discours sur l'état du pays, Moller se mit à interroger Milosch en ces termes étranges : « Frère [1], maintenant que la guerre est déclarée aux Turcs, qui de nous sera le chef suprême de la nation ? »

« Avant d'entrer dans ces discussions, répondit Milosch, il faut chasser les Turcs; autrement ce serait préparer la broche pendant que le lièvre court encore la campagne : lorsque nous serons libres, les chefs ne nous feront pas défaut; mais, si tu tiens tant à un maître, sois-le toi-même. »

[1] Les Serbes ne se donnent entre eux que le nom de frère, sans ajouter aucune qualification.

« Je ne veux pas l'être, frère, ajouta Moller; mais je ne veux pas non plus que toi ou un autre puissiez dire, comme Cara-Georges : Le maître (*gospodar*), c'est moi. Divisons le pouvoir en quatre parties égales entre nous deux, Paul Zoukitch et mon beau-frère le protopope Nénadovitch ; et, comme quatre frères indépendants les uns des autres, gouvernons chacun dans une parfaite liberté la partie qui nous échoira. »

Cette proposition, acceptée, aurait évidemment détruit tout espoir de succès; heureusement elle fut rejetée avec fermeté par Milosch. L'ex-voïvoda Tchoupitch survint à cet instant et interrompit la discussion.

Milosch se sépara de ses compagnons, qui dissimulèrent mal leur dépit et leur défiance envers lui. Une scission fut imminente entre ces chefs ; en ce moment, elle eût été sans doute fatale. La modération de Milosch parvint à les concilier autant que cela était possible.

Toutefois, Zoukitch et Moller travaillèrent incessamment à diminuer l'autorité de leur rival. Voyant que Pierre Tferdoïévatz, ancien knès, d'une grande popularité, employait son influence chaleureusement en faveur de Milosch, ils l'amenèrent, je ne sais sous quel prétexte, à une rixe dans laquelle le knès Zoukitch tua le knès Pierre. Le peuple s'ameuta contre le meurtrier et son complice, qu'il força à se barricader dans une maison. Une grande foule se porta chez Milosch en criant : « Justice, maître (gospodar) ! Nous avons, à ta voix, pris les armes contre les Turcs, et voilà que des haïdouks se font nos juges et tuent nos knès ; Zoukitch et Moller ont mis à mort le knès Pierre Tferdoïévatz ; est-ce par tes ordres? »

Une belle occasion s'offrait à Milosch de se débarrasser de ses deux rivaux qui lui suscitaient des querelles. Il y était fortement engagé par ses intérêts et les instances de ses amis qui prévoyaient que ces deux hommes, épargnés et arrachés à la fureur du peuple, qui voulait leur mort, ne lui garderaient à l'avenir aucune reconnaissance et ne cesseraient d'intriguer contre sa personne. Mais, réfléchissant que la sévérité ne servirait qu'à susciter la discorde entre le peuple et les partisans des coupables, il ne voulut pas mettre en danger la cause commune pour une vengeance personnelle : après un moment d'hésitation, il se résolut à pardonner le crime de Zoukitch, et dit au peuple que Tferdoïévatz avait été tué par ses ordres, parce qu'on avait découvert de secrètes intelligences entre lui et les Turcs. Il éprouva pourtant de la difficulté à persuader le peuple ameuté. Dès qu'il l'eut apaisé, il revint à Clitchévatz pour délivrer Zoukitch et Moller. Ainsi, la générosité et l'amour du bien public portèrent Milosch à calomnier un vieil ami en faveur de deux rivaux sur le point de devenir ses plus mortels ennemis.

Après avoir expulsé les Turcs de Valiévo et apaisé le tumulte de Clitchévatz, Milosch enjoignit à Moller d'observer les Turcs de Sokol et de Srébrénitza, et vint à Tchatchak, résolu de se mesurer avec le kiaya-pacha. Le kiaya, on se le rappelle, s'était enfermé dans Tchatchak, avec dix ou douze mille hommes, Bosniaques ou Albanais, qui sont généralement d'excellents soldats (pour des troupes irrégulières), et peut-être les meilleurs de la Turquie. Ils auraient pu, s'ils avaient agi avec vigueur, écraser le peu de monde que Milosch avait laissé au camp de Lioubitch ; mais, plus avides de butin que

de gloire, et plus disposés à tourmenter les chrétiens qu'à les soumettre, ils se contentèrent de quelques attaques insignifiantes contre la redoute serbe, et passèrent la plus grande partie de leur temps à faire des incursions sur Dragatchévo et Ovtchar, où ils se comportèrent avec leur cruauté ordinaire.

Ayant découvert les lieux de refuge de plusieurs familles chrétiennes, ils firent une grande quantité d'esclaves, dont plusieurs parvinrent à s'échapper. Ils furent redevables de leur salut au moine *Néophyte* du couvent de Nikolie, qui, secondé par trois ou quatre domestiques du monastère, se mit en défense dans une forte position, résista à ceux qui les poursuivaient, et, vers la nuit, les transporta au delà de la Morava. Mais une foule de femmes et d'enfants, qui s'étaient aussi dérobés aux Turcs par une autre route, se voyant poursuivis par les ennemis et prêts à tomber dans leurs mains sans espérance d'être secourus, se jetèrent dans le fleuve et s'y noyèrent, préférant, par un courage qui n'est pas rare chez les Serbes, la mort à l'esclavage. On voit encore aujourd'hui les tombeaux de ces malheureux sur les bords de la Morava.

Le lendemain de l'arrivée de Milosch, les Turcs ayant attaqué de nouveau les retranchements des Serbes, et se voyant repoussés avec de grosses pertes, résolurent de l'investir avec toutes leurs forces. Tandis qu'ils se préparaient à cet assaut, les Serbes, sur les instances de Zoukitch et de Nicolas Lougnavitza, élevèrent une seconde redoute presque aux pieds même du coteau. Ils y rassemblèrent les troupes les plus vigoureuses, laissant dans la redoute supérieure les deux canons, les munitions et peu de monde.

A peine ces dispositions étaient prises, que Milosch s'aperçut, aux mouvements extraordinaires de leur camp, que les Turcs méditaient quelque attaque plus sérieuse, et se tint prêt à les recevoir. Il comprit qu'il allait être attaqué sur plusieurs points à la fois; c'est pourquoi il laissa Raïtch, ancien porte-drapeau de Cara-Georges, à la garde de la redoute supérieure, et Pierre Dobriniatz à la garde de la redoute inférieure, et lança le peu de cavalerie qu'il avait à la rencontre des Turcs. Lui-même, avec l'élite des fantassins, se cacha dans le bois voisin, prêt à les prendre en flanc lorsqu'ils seraient aux prises avec les Serbes des deux redoutes.

Mais les Turcs donnèrent ce jour-là des preuves d'une valeur extraordinaire; car, après avoir dispersé la cavalerie qui était venue les attaquer, ils tinrent tête aux soldats conduits par Milosch, et les repoussèrent vers la redoute supérieure. Les Serbes s'y réfugièrent; mais, ne pouvant y pénétrer en masse, ils furent obligés d'arracher les palissades pour s'ouvrir une entrée plus facile. Les Turcs, qui les tenaient de près, y pénétrèrent avec eux. Les Serbes, poussés trop vigoureusement et forcés d'abandonner cet abri, en sortirent du côté opposé et se dispersèrent aussitôt dans la forêt voisine, laissant à l'ennemi les provisions qu'ils y avaient ramassées, et, ce qui était pour eux une perte irréparable, les deux seuls canons qu'ils possédaient.

Ce combat fut témoin d'un fait digne de l'histoire. Raïtch, commandant de la redoute, voyant que tout était perdu, préfère la mort à la fuite, s'approche des canons, les dirige contre les ennemis et y met le feu pour

la dernière fois, puis, se jetant sur eux, il les tient serrés dans ses bras; et on ne parvient à l'en détacher qu'en lui donnant la mort.

Milosch, avec une centaine d'hommes de cœur restés auprès de lui, s'était énergiquement défendu. Mais à la fin il fut forcé de se retirer, lui aussi, au milieu de la forêt.

Abandonné de tous les siens, seul avec l'archimandrite (abbé) Mélentié Paolovitch, son ami fidèle, ils s'enfoncèrent dans la forêt où ils trouvèrent un tambour abandonné dans la déroute. L'archimandrite s'en empare, bat le rappel de son mieux et parvient ainsi à rallier quelques fuyards cachés dans le voisinage. Descendant ensemble vers la redoute inférieure, ils trouvèrent que les Serbes, après l'avoir défendue toute la journée contre les attaques des Turcs, saisis d'une terreur panique, prenaient la fuite au moment où les assaillants, désespérant de s'en rendre maîtres, commençaient à se retirer. La présence de Milosch les arrêta, et leur bonne contenance mit fin à cette meurtrière journée.

Les Turcs pillèrent le camp des Serbes, et la nuit ils repassèrent la Morava, traînant après eux les deux canons en triomphe. Milosch, alors, avec le peu de soldats qui étaient auprès de lui (environ deux cents hommes), revint occuper la redoute de Lioubitch, d'où il envoya partout rallier des troupes pour renouveler la lutte.

En attendant, il fit planter un grand nombre de poteaux autour de la redoute, sur lesquels il fit placer des bonnets et des capotes, pour induire les Turcs en erreur sur le petit nombre de ses soldats et détourner de nouvelles attaques. Mais les Turcs n'y songeaient pas dans ce moment; la victoire qu'ils avaient remportée leur

coûtait beaucoup de monde; le kiaya-pacha lui-même fut trouvé parmi les morts. Ils voyaient en outre de nouveaux renforts arriver continuellement au camp de Milosch. Sans chefs pour les guider, diminués de nombre, en face d'un ennemi qui allait toujours croissant, loin d'oser attaquer, ils pensaient plutôt à battre en retraite sur le territoire de la Bosnie.

Les gens de Milosch, ayant eu connaissance de la mort du kiaya, avaient repris courage. Une femme chrétienne, tombée esclave dans les mains des Turcs, étant parvenue à se sauver précisément la veille du jour où ils pensaient à se retirer, raconta au chef serbe que dans le camp ennemi elle avait remarqué une grande agitation. Milosch en conclut qu'on se préparait ou à l'attaque ou à la retraite, et se tint prêt pour ces deux éventualités. Au commencement du jour suivant, les sentinelles s'aperçurent que les Turcs avaient pris la fuite. Milosch se mit à leur poursuite. Les Turcs traînaient avec eux tout le butin qu'ils avaient fait, les esclaves, les munitions, les bagages, et se retiraient vers la Bosnie, au sud de Tchatchak. A peu de distance, il furent rencontrés par quelques troupes serbes de Dragatchévo, au milieu desquelles ils furent forcés de s'ouvrir un passage les armes à la main, abandonnant une grande quantité d'esclaves. Ralentis dans leur marche par le butin dont ils étaient chargés, Milosch les atteignit au village de Rtar, aux pieds du mont Iélitza qu'ils devaient gravir pour se mettre en sûreté.

Là ils comprirent tout le danger qui les menaçait, et par surcroît de malheur, privés de chefs pour les diriger, la discorde se mit dans leurs rangs lorsqu'il s'agit de pren-

dre un parti. Les uns pensaient qu'il fallait rebrousser sur Belgrade et choisir un lieu favorable au combat ; les autres, qu'il était plus sage de continuer leur retraite. L'avis des derniers prévalut. Mais Milosch, qui s'était embusqué et les attendait, tomba soudain sur ces troupes indécises, qui, démoralisées par les revers qu'elles avaient déjà éprouvés et par l'incertitude de leurs résolutions, ne lui opposèrent aucune résistance, et, dominées par une terreur panique, s'enfuirent abandonnant canons, armes, munitions, esclaves et troupeaux ; butin immense pour les soldats serbes, qui firent dans cette journée un grand carnage.

Ce n'était plus alors ces orgueilleux musulmans qui regardent avec mépris les ghiaours; la terreur les rendait stupides. Un jeune domestique de Milosch, nommé Arsène Andréovitch (mort sénateur et colonel en 1842, en combattant pour le prince Michel), s'élança armé d'un seul couteau dans la foule des fuyards et leur arracha une jeune femme turque qu'il emmena avec lui. Peu d'entre eux échappèrent, et encore en périt-il en passant la frontière, égorgés par les haïdouks monténégrins et de Herségovine, qui les poursuivirent depuis le Starivla jusqu'à Sénitza. D'autres enfin cherchèrent un refuge dans les bois; quand la faim les en faisait sortir, ils étaient tués dans les villages par les femmes elles-mêmes. La trentième partie de cette armée, naguère brillante, put à peine se sauver dans la Bosnie.

Aucun ne put revenir jusqu'à Belgrade pour y apporter la nouvelle de ce désastre. Ainsi cette armée, après avoir été victorieuse à Lioubitch, était exterminée, et, avec elle, Soliman-Pacha perdait tout espoir de réduire les chrétiens par la force.

Milosch, le même jour, ordonna qu'on lui livrât, sous peine de mort, les esclaves turcs faits dans le combat. Il les réunit dans un seul lieu sous la garde de sentinelles, afin de les faire respecter par les Serbes. Il donna des soins aux blessés, et traita tous ces prisonniers, ainsi que les femmes, avec beaucoup d'égards. Le lendemain matin, il plaça sur des chariots ces blessés, les femmes et les enfants, suivis par tous les prisonniers valides qui venaient à pied, et les fit conduire jusqu'à Ousitza, où il les remit entre les mains du commandant turc en leur donnant la liberté.

Cette noble action produisit ses fruits. La générosité de Milosch fut portée aux nues par les prisonniers rendus à la liberté : elle avait surtout touché les femmes, qui prenaient de là l'occasion de reprocher aux mulsumans leurs cruautés envers les chrétiens et le dur esclavage dans lequel ils tenaient asservies leurs femmes et leurs filles. Kourschid-Pacha, alors gouverneur de la Bosnie, entendit ce concert de louanges à Sénitza, où il était venu s'informer des affaires qui venaient d'avoir lieu. Soliman-Pacha lui-même en fut ému et voulut imiter cet exemple, autant qu'il en était capable. Ephrem et les autres Serbes captifs furent les premiers à se ressentir de ce changement; leur dure prison fut adoucie : les combats qui eurent lieu par la suite furent moins sanglants, on conserva désormais la vie aux prisonniers, qui auparavant étaient massacrés.

Cette belle conduite produisit son effet à Constantinople. Le divan commença à ajouter foi à Milosch, lorsqu'il affirmait que les Serbes avaient pris les armes pour se soustraire, non à l'autorité du sultan, mais au joug de ses lieutenants, qui méprisaient ses ordres souverains. Elle

donna aussi un démenti solennel aux relations mensongères des diplomates ottomans, qui faisaient passer, auprès des légations européennes de Constantinople, les Serbes pour des gens turbulents, cruels, pleins de mépris envers les Turcs, impatients de toute loi et de toute discipline, et qui ne pouvaient être contenus que par la crainte des supplices[1].

Cette modération du vainqueur donnait donc à ses féroces ennemis des leçons de civilisation et plaidait en faveur de la nation serbe.

Cependant les hostilités continuaient. Six ou sept cents Turcs fortifiés dans Kragoevatz résistaient toujours aux efforts de Jean Obrénovitch, de Jean Dobriniatz, de l'archimandrite Mélentié, que Milosch avait envoyés contre eux. Lorsqu'ils apprirent la mort du kiaya-pacha, désespérant de pouvoir se défendre, ils abandonnèrent leurs retranchements et essayèrent de faire leur retraite sur Iagodina. Mais les Serbes qui les attendaient au passage du Tcherni-Vr (coteau-noir) en firent un grand carnage, et dispersèrent ceux qu'ils ne purent tuer.

Milosch, après ce dernier succès, envoya son frère Jean vers Ousitza, pour observer les Turcs qui s'y étaient enfermés et s'opposer à leurs excursions. Il renforça le détachement qui pressait Caranovatz; et, accompagné du reste des troupes, il s'achemina vers Posarévatz, où quinze cents délhis, armés d'un canon, occupaient six redoutes.

[1] C'est à peu près sous ces couleurs que les diplomates turcs représentaient les Serbes, lorsque les légations de l'Europe à Constantinople leur demandaient quel genre de guerre la Porte faisait à la Serbie.

Les délhis étaient alors les meilleurs cavaliers de l'empire; aventuriers sans patrie et sans famille, leur bien, c'étaient le cheval, les armes, la guerre. Sans examiner la justice d'une cause, ils se mettaient au service de celui qui leur offrait une plus forte solde ou des promesses d'un butin plus copieux. On les voyait accourir dans tous les lieux de l'empire ottoman d'où venaient des bruits de guerre. En temps de paix, ils parcouraient également le pays; malheur aux villages par où ils passaient! ils se faisaient chèrement payer la faveur de s'y arrêter. Spoliateurs célèbres, après avoir mangé à discrétion dans les maisons auxquelles ils s'imposaient, ils exigeaient encore le *diss-parassi* (usure des dents), sous prétexte qu'ils avaient usé leurs dents en consommant les vivres qu'on leur avait présentés. Si des moutons ou des agneaux avaient été tués pour leur nourriture, ils obligeaient le chef de la maison à leur en donner la peau ou à leur en donner la valeur. Ils consommaient et enlevaient tout ce qui était à leur convenance et se faisaient payer même ce qu'ils ne pouvaient emporter. Les maisons des chrétiens étaient plus spécialement favorisées de leur visite. Lorsqu'ils ne trouvaient pas à faire la guerre pour le compte d'autrui, ils la faisaient pour le leur : comme autrefois les fameuses compagnies de Saint-Georges, en Italie, ils étaient aussi féroces et sanguinaires, que courageux et terribles sur le champ de bataille.

V

Milosch, après cette affaire, se décida d'aller à Posarévatz pour en chasser les délhis, qui tenaient en respect les nahiés de Sémendria et de Posarévatz, et les empêchaient de prendre part à la cause commune. En passant par Batotchina, il prit et détruisit une redoute gardée par quatre cents Turcs, qu'il envoya désarmés hors la frontière, et vint à Posarévatz donner l'assaut aux redoutes occupées par les quinze cents délhis qui, à son approche, étaient sortis à sa rencontre.

Les Serbes se battaient à contre-cœur contre une milice si formidable; aussi, dès le commencement du combat leur courage chancela. Ils furent assaillis avec une impétuosité irrésistible : forcés de plier, dans leur fuite ils eurent à souffrir de grandes pertes. Tout allait être perdu, lorsque Milosch, le sabre à la main, barra le passage des fugitifs, criant d'une voix terrible : « Lâches! où fuyez-« vous? Voulez-vous vous sauver sous les jupes de « vos femmes? Il faut vaincre ou mourir. Revenez au « combat; ou le premier qui recule est tué de ma main. » Et il lança son cheval au fort de la mêlée pour attaquer le chef des délhis, en criant: « A moi, délhi-bachi! » Ces paroles, son aspect menaçant et plus encore cet exemple, donnèrent du cœur aux siens; ils suivirent avec ardeur leur capitaine au combat, et contraignirent les ennemis à se jeter dans leurs redoutes, autour desquelles ils se retranchèrent eux-mêmes.

Le lendemain, Milosch, après avoir laissé aux siens

quelques heures de repos, se prépara à donner l'assaut aux redoutes. Il avait, dans ce but, fait venir de nouvelles troupes à Posarévatz. Mais avant de s'élancer à l'attaque, il appela auprès de lui les chefs de ses troupes, et leur représenta qu'il fallait vaincre, et vaincre de suite. « Plus « vous attendrez, plus vous aurez, dit-il, à redouter un « long siége, parce que les délhis, favorisés par leur po- « sition dans la plaine, peuvent facilement être secourus « par ceux de Belgrade et de Sémendria, et parce que « leurs redoutes sont approvisionnées de vivres et de « munitions. Qui sait combien de temps ils pourront « prolonger la défense? Pendant que nous nous arrêtons « ici, sur les frontières de la Bosnie et de la Roumélie on « prépare contre notre pays deux fortes armées. Il faut « donc se débarrasser de ces délhis pour marcher, aussi- « tôt après, où de plus grands dangers nous appellent et « menacent la patrie. Mais si quelqu'un de vous craint « pour sa vie et refuse de se mettre à la tête des siens « pour affronter intrépidement les dangers et la mort, « dont nous sommes tous menacés, qu'il se nomme; je « lui permets de se retirer, afin que sa pusillanimité et « son mauvais exemple ne sèment pas le découragement « au fort de la mêlée. »

A peine avait-il prononcé ces paroles, tous jurèrent de vaincre ou de mourir. Milosch alors les congédia pour se préparer au combat. Tout étant prêt, il parcourut les rangs, et, de sa voix de stentor, leur adressa ces paroles énergiques : « Frères, il faut se battre en braves; celui « qui oserait reculer, ou prendre la fuite, n'évitera pas « pour cela la mort, il périra de ma main. »

Se mettant ensuite à la tête de ses momaks, ils se je-

tèrent tous ensemble avec impétuosité sur les retranchements des délhis. Les Turcs soutinrent l'assaut en hommes qui savent se battre ; mais les Serbes pénétrèrent enfin dans une des principales redoutes. Les délhis s'y défendirent avec acharnement. Ils combattirent corps à corps avec les assaillants, ils disputèrent le terrain pied à pied jusqu'à ce que, opprimés par le nombre et le courage des Serbes, ils durent enfin céder et abandonner chevaux, armes et bagages pour se sauver dans les autres redoutes.

A l'assaut de cette redoute, Milosch perdit son beau-frère Iovan Voukomanovitch, frère de Lioubitza, jeune homme de vingt ans d'une valeur héroïque et de grandes espérances.

Dans ces journées, on vit toujours Milosch à la tête des siens au plus fort de la mêlée. Il montra un tel mépris de la mort, que ses amis vinrent plusieurs fois le supplier, les larmes aux yeux, de ne pas exposer, avec sa vie, le sort de la patrie.

Le lendemain, exaltés par la victoire et le butin, les Serbes demandèrent à donner ausssitôt l'assaut à une autre redoute. Milosch voulut que ce jour fût donné au repos, et le jour suivant, vers le soir, il mena les siens à l'ennemi, qu'ils chassèrent bientôt d'un deuxième et d'un troisième retranchement.

Il ne restait donc plus aux délhis que trois fortifications. La première était importante, la seconde entourait la mosquée, et la troisième l'église chrétienne. Celle de la mosquée céda au premier assaut. Les Turcs opposèrent une plus grande résistance dans celle de l'église, dans laquelle ils s'enfermèrent, après avoir

perdu leurs ouvrages extérieurs, et, des meurtrières qu'ils y avaient pratiquées, ils nourrirent un feu très-vif. Quelques Serbes, qui avaient creusé un fossé autour de l'église pour se mettre à l'abri du feu des ennemis et les serrer de plus près, y restèrent la nuit et le jour suivant sans manger, parce que le feu de la grande redoute empêchait de les approvisionner [1]. Les Turcs tentèrent de les déloger, mais ils furent repoussés avec perte. La même chose arriva aux Serbes qui voulurent les expulser de leur position; jusqu'à ce que, après plusieurs attaques et plusieurs défenses successives, les Turcs abandonnèrent l'église et se renfermèrent dans la redoute la plus importante et la seule qui fût encore en leur pouvoir.

Mais là, voyant que toute résistance devenait inutile, ils demandèrent à capituler. Milosch leur expédia son secrétaire Démétrius, qui leur proposa la vie sauve s'ils déposaient les armes et se retiraient immédiatement de la Serbie. Mais les délhis voulaient sortir avec les honneurs de la guerre. Pressé par le temps, Milosch ne prolongea pas ces débats et leur accorda de conserver leurs armes, pourvu qu'ils abandonnassent le canon et leurs munitions, de guerre, dont il avait lui-même un urgent besoin. A ces conditions ils quittèrent la Serbie, accompagnés par Démétrius jusqu'à Kupru.

Milosch, après avoir pris toutes les dispositions nécessaires pour établir l'ordre dans la nahïa de Posarévatz, vint à Caranovatz, où les Turcs, assiégés et dépourvus de tout,

[1] Sur la promesse d'une forte récompense, un Serbe, méprisant le danger, parvint à leur porter une barrique d'eau-de-vie.

allaient se rendre à discrétion, mais à Milosch en personne. Le chef serbe, soit qu'il fût flatté de cette marque de confiance, soit qu'il voulût être agréable à *Adem-Pacha* de Novi-Bazar, son ami, à qui ces troupes appartenaient, les laissa partir avec tous les honneurs de la guerre. Il leur confia quelques présents pour Adem-Pacha. Il les chargea en même temps de lui exposer les motifs qui l'avaient forcé à prendre les armes et de le prier, de sa part, de ne pas molester les Serbes.

Adem-Pacha, qui se disposait déjà à entrer en Serbie pour secourir les siens, supris de la générosité de Milosch, envoya le remercier et l'assurer qu'il ne prendrait plus part à la guerre contre lui. Il terminait sa lettre par ces deux vers, qui depuis devinrent populaires dans les chants des Serbes : « Élance-toi, ô ban ! (chef) au-dessus « des rameaux du peuplier. Achève de faucher tes prés, « mais garde-toi bien que la pluie ne vienne détériorer « ta récolte. »

VI

Cependant, deux puissantes armées menaçaient la Serbie : l'une, au midi, recrutée dans la Roumélie et l'Albanie, attendant pour commencer ses opérations que le *rouméli-valessi* (vice-roi) *Maraschli-Ali-Pacha* vint se mettre à sa tête ; l'autre, au couchant, sous Kourschid-Pacha, jadis grand-visir, alors gouverneur général de Bosnie, le même qui avait reconquis la Serbie en 1813. Ce fut là, le plus puissant motif qui invita Milosch à en finir avec les délhis de Posarévatz et avec les

Turcs de Caranovatz, parce qu'il avait besoin de recueillir toutes ses forces pour faire face à ces invasions. Maître de ses mouvements et à la tête de grandes forces victorieuses et animées des plus grandes espérances, il résolut de marcher d'abord contre Kourschid.

Ce pacha avait divisé son armée en deux corps. Il se mit à la tête du premier qui resta sur la rive gauche de la Drina, en face de Badovindtzi; le second, sous la conduite d'*Ali-Pacha de Niksitch*, passant la Drina, se retrancha à Doublia, dans la plaine de la Matcheva, d'où il pouvait surveiller les populations de l'ouest de la Serbie et se joindre, au besoin, à Kourschid, pour opérer ensemble sur Schabatz. Mais Pierre Moller avait établi à Sléptchévitch un camp serbe pour contenir cette partie de l'armée turque; Milosch opéra sa jonction avec lui, et le soir même, Moller, se laissant emporter par son caractère présomptueux, voulut assaillir le camp ennemi. C'est en vain que Milosch l'invita à différer l'attaque jusqu'au matin, lui faisant observer que les troupes étaient fatiguées par la marche et une pluie abondante qui rendait inutiles les armes à feu. Rien du reste n'était prêt pour l'assaut d'un camp fortifié. Moller, pour décliner l'autorité de Milosch, qu'il avait la prétention d'égaler et même de surpasser en talents militaires, s'opiniâtra dans son projet, et, comme pour taxer de lâcheté le général et ses troupes, il se porta seul à l'attaque. L'assaut eut l'issue qu'on avait prévue; les Serbes furent repoussés avec des pertes graves. Moller, honteux de paraître devant Milosch après la défaite, resta la nuit avec ses troupes hors du camp, à la pluie. Le lendemain, Milosch, après avoir fait les préparatifs nécessaires, lança ses

troupes reposées à l'assaut du camp turc; avant de leur laisser engager l'action, il leur adressa ces paroles mémorables : « Serbes, jusqu'à présent nous ne nous « sommes battus que la nuit et plutôt pour mettre en « fuite les ennemis que pour les écraser; aujourd'hui « le soleil éclairera notre combat, et pas un ne doit nous « échapper. Au nom de Dieu et de la sainte Croix, à « l'assaut ! »

On ne sera pas tenté d'accuser de cruauté Milosch, que nous avons vu jusqu'ici si humain et si généreux, si l'on pense que ceux qu'il attaquait étaient Bosniaques, c'est-à-dire les ennemis les plus acharnés du nom serbe, et sur lesquels ses soldats avaient à venger les trahisons, les cruautés, les parjures et la tyrannie de Soliman-Pacha et de ses courtisans. En effet, poussés par ces sentiments, les Serbes investirent la redoute avec tant d'impétuosité, qu'en un clin d'œil ils en comblèrent les fossés, et avant même que les Turcs se montrassent à la défense ils en avaient abattu les palissades. L'ennemi, étourdi de tant d'audace, ne songea pas à opposer la moindre résistance, mais il s'enfuit précipitamment par la porte opposée à celle par laquelle les agresseurs étaient entrés. Les Serbes, le poursuivant avec la fureur de la haine, l'atteignirent et en firent un horrible carnage. Peu s'en fallut qu'Ali-Pacha lui-même ne périt dans la fuite, au moment où, ayant eu son cheval tué sous lui, il se cachait dans des buissons, après avoir jeté son turban pour n'être pas reconnu. Il y fut découvert par un soldat qui, en le poursuivant, avait ramassé son turban, et l'avait placé sur sa tête. Peut-être Ali, malgré ses promesses de récompenses, n'eût point

échappé à une mort obscure, si Milosch ne fût survenu, et ne l'eût déclaré son prisonnier ; et c'est avec beaucoup de peine qu'il parvint à le sauver. Cette importante capture fit éprouver une grande joie au général victorieux. Il acheta au soldat serbe le turban, qu'il rendit au pacha en s'efforçant de le consoler de sa défaite par ses paroles, par tous les égards dus à son rang et à son infortune. Il espérait ainsi que ces traitements le feraient bien venir auprès de Kourschid-Pacha, avec lequel il prévoyait devoir tôt ou tard en venir à une négociation.

Cette victoire remplit les Serbes d'un grand courage ; car elle ne leur avait coûté qu'une cinquantaine d'hommes, quoiqu'elle eût été très-meurtrière pour l'ennemi. Malheureusement dans leur triomphe ils avaient à déplorer la mort de deux chefs estimés et très-courageux : Militch-Drintchitch et Simon Nénadovitch, jeune homme de belles espérances et de grande valeur.

Milosch garda près de lui, quelques jours, Ali-Pacha, et l'entretint des motifs qui avaient poussé ses compatriotes aux armes. Il lui dit que jamais ils n'avaient eu l'intention de faire remonter leurs griefs jusqu'au sultan ; qu'ils s'en prenaient des maux soufferts aux agents qui, contrairement aux ordres du Grand-Seigneur, les avaient traités si cruellement. Ali lui répondit : « Si le sultan connaissait vos intentions et votre valeur, il vous accorderait tous les priviléges que vous lui demanderiez. Quant à toi, si tu veux conserver le pouvoir auquel tes services te donnent droit, garde-toi bien de recourir à aucune puissance de l'Europe ; abandonne-toi à la clémence et à la magnanimité du Grand-Seigneur : il te fera visir et maître de cette portion de son empire. »

Milosch sentit toute la portée de ces paroles qu'Ali-Pacha avait peut-être laissé échapper inconsidérément.

Napoléon était tombé. La France, envahie une seconde fois, n'était plus un sujet d'inquiétude pour les cabinets de l'Europe. La Russie était devenue plus puissante que jamais. L'art. 8 du traité de Bucharest, concernant la Serbie, qui n'avait pas reçu d'exécution, pouvait fournir à la Russie un prétexte plausible de tourner contre les Turcs ses armées victorieuses, et de recommencer une guerre qui eût été fatale à l'empire ottoman. La note collective des puissances alliées émanée du congrès de Vienne prouvait que la question serbe n'avait point passé inaperçue. C'est pourquoi le sultan avait enjoint aux visirs de Roumélie et de Bosnie d'en finir au plus vite avec les révoltés serbes; et, dans le cas où ils ne pourraient en venir à bout par la force, de faire les concessions nécessaires pour les ramener à l'obéissance. C'était, en effet, ce que signifiaient les paroles d'Ali-Pacha. Milosch, ainsi qu'on vient de le voir, en avait parfaitement saisi le sens, et sut, au besoin, en faire son profit.

Il ne s'ouvrit à son illustre prisonnier qu'avec prudence. Il ne lui fit voir que ce qu'il voulait bien qu'il connût; et, après l'avoir fait parler sur tout ce qu'il désirait savoir, il lui offrit un superbe étalon arabe, un vêtement richement orné, avec cinq cents piastres, et le renvoya libre à Kourschid-Pacha, ainsi que les autres prisonniers faits à Doublia.

De son côté, le rouméli-valessi Maraschli-Ali-Pacha ayant regagné son camp sur la frontière du midi, Milosch laissa Moller en observation sur la Drina, visita les posi-

tions occupées par les Serbes autour de Belgrade, et vint à Iagodina, où campaient les chrétiens, sur le torrent Bellina, ainsi que sur le mont Lipar, d'où ils fatiguaient l'armée du pacha de Roumélie par des escarmouches.

A peine arrivé là, il lui parvint des lettres de Kourschid-Pacha qui l'invitait à se rendre dans son camp pour y traiter d'un accommodement à l'amiable. Ce message était le résultat de la conduite de Milosch à l'égard d'Ali-Pacha de Niksitch. Celui-ci, induit eu erreur par tout ce qu'on lui avait laissé voir dans le camp chrétien, en avait de beaucoup exagéré les forces dans son rapport à Kourschid. Il avait insisté pour que l'on en vint le plus tôt possible à un accommodement, lui disant qu'il était difficile de réduire l'ennemi, et que, pour y parvenir, il faudrait plus de temps que n'en laissaient les instructions de la Porte.

Milosch reçut en même temps des propositions de paix de la part de Maraschli-Ali, qui ne dissimulait pas avoir plein pouvoir de terminer la question avec les Serbes, soit par les armes, soit par les traités.

Milosch désirait aussi la paix, mais il voulait s'entendre avec celui des deux pachas qui ferait les meilleures conditions. Il résolut donc de traiter d'abord avec Kourschid, comme celui qui avait une plus parfaite connaissance de la position et des intentions des Serbes. C'était ce même pacha qui, en 1813, avait soumis la Serbie et ordonné à Soliman-Pacha de l'administrer avec douceur, et d'après le traité de Bucharest : cette bienveillance faisait espérer qu'il reconnaitrait la justice des griefs des Serbes envers Soliman, et saurait apprécier les motifs qui leur avaient mis les armes à la main. D'ail-

leurs, Ali-Pacha, qui avait promis à Milosch de s'intéresser en sa faveur, se trouvait auprès de Kourschid.

Le chef de la Serbie laissa donc à Iagodina Vouitza Voulitchévich, avec ordre de surveiller l'armée turque et d'entrer en négociation avec Maraschli, lui recommandant cependant de traîner les choses en longueur jusqu'à son retour. Il prit ensuite avec lui les knès Abraham Loukitch, Pierre Otatchévitch, et Nicolas Siméonovitch, et se dirigea au camp turc situé sur la Drina. A Leschnitza il trouva, envoyé à sa rencontre par Kourschid, Ali-Aga ser-tchesmé (général des délhis), le même qui en 1813 avait reçu la soumission de Milosch. Ali-Aga l'assura qu'il n'avait rien à craindre de Kourschid, qu'il s'engageait en toute circonstance à le protéger avec ses soldats, et à le reconduire lui-même sain et sauf hors du camp turc, s'il ne tombait pas d'accord avec le pacha. Milosch n'hésita pas à se fier à sa parole[1].

Dès qu'il fut en sa présence, Kourschid [2] l'invita à lui faire connaître les motifs qui avaient soulevé ses compatriotes. Milosch dépeignit en termes énergiques l'affreuse

[1] Il faut avouer que, malgré les excès auxquels se portaient les délhis, et d'autres aventuriers turcs, on les voyait rarement enfreindre leur parole envers ceux qui se confiaient à leur foi : ils auraient préféré se faire couper par morceaux, plutôt que de livrer un homme qui se serait mis sous leur protection.

[2] Milosch, qui plus tard a pris de l'embonpoint, à cette époque était frêle. A sa vue, Kourschid, qui était d'une taille élevée et robuste, lui demanda : « Est-ce bien toi, Milosch? » Sur sa réponse affirmative, il s'écria étonné : « Quoi ! Mislosch à Tchatchak ! Milosch à Posarévatz ! Milosch à Doublia ! Milosch partout ! Je le croyais un géant ! »

désolation dans laquelle la tyrannie de Soliman-Pacha avait plongé son pays. « Ce sont là, dit-il, les seules causes de la guerre, puisque nous n'avons pu faire parvenir jusqu'au sultan nos justes plaintes toujours méprisées par le gouverneur. » Kourschid feignit d'ajouter confiance à ses paroles; mais lorsque l'on en vint à parler de la paix, il exigea avant toute chose que les Serbes lui livrassent toutes leurs armes, qu'il enverrait au sultan en signe de soumission. A cette condition, Kourschid leur accordait pleine amnistie, et ils s'habilleraient comme ils l'entendraient, nonobstant les lois somptuaires imposées aux raïas; il ajouta que l'on donnerait à Soliman-Pacha un successeur, sous lequel ils pourraient jouir des bienfaits de la paix comme tous les autres raïas soumis au glorieux empire ottoman.

Proposer de pareilles conditions à un peuple alors victorieux et dont la force morale s'était accrue par les derniers succès, c'était une dérision et une insulte. Supposer que Milosch les aurait acceptées, c'était le prendre pour un traître ou un niais. Aussi, Milosch soupçonna-t-il que Kourschid ne l'avait attiré dans son camp que pour l'y retenir prisonnier, et priver, par cette trahison, la Serbie de l'homme qui en était l'âme, qui dirigeait ses mouvements, et qui y jouissait de la plus grande autorité. Il ne pensa plus qu'à se tirer de ce mauvais pas, où il s'était engagé avec trop de confiance et de témérité; il disimula donc l'indignation avec laquelle il aurait reçu en toute autre circonstance les propositions du pacha. Il feignit au contraire de les accepter, et ne demanda qu'à revenir au milieu des siens pour leur persuader de déposer les armes et de se soumettre à tout ce qu'il exi-

geait. Kourschid devina ses intentions, et lui répondit que Démétrius, son secrétaire, et les knès de sa suite, s'acquitteraient de cette tâche, et que pendant ce temps ils discuteraient les points en litige, et mettraient enfin un terme à ce différend. Milosch insista : il dit que lui seul avait auprès du peuple serbe assez d'autorité pour faire accepter ces conditions. Les autres knès confirmèrent les assertions de leur chef, et, dévoués à la patrie jusqu'à l'héroïsme, ils s'offrirent eux-mêmes comme gage de la promesse que leur général faisait de revenir. Ali-Pacha favorisa son départ par ses bons offices. Ce qui produisit plus d'effet, ce furent les protestations du ser-tchesmé Ali-Aga, qui se déclara prêt à tout, plutôt que de souffrir qu'on violât la parole qu'il avait donnée au général serbe. Ses remontrances décidèrent enfin Kourschid à céder; après avoir fait de nouveau promettre à Milosch de revenir, il le laissa partir le quatrième jour après son arrivée au camp, avec son secrétaire Démétrius, qu'il s'efforça en vain de retenir, car Milosch insista, disant qu'il ne pouvait s'en passer.

Le ser-tchesmé le conduisit jusqu'à Leschnitza. Avant de le quitter, il lui conseilla de ne plus se fier, à l'avenir, aux promesses qu'on lui ferait : il alla jusqu'à lui dire de ne plus ajouter foi à sa propre parole, lors même que lui, Ali-Aga, la lui aurait renouvelée.

Milosch comprit en ce moment tout le danger auquel il s'était exposé, et la difficulté que le ser-tchesmé avait eue à vaincre pour le délivrer.

D'inquiétantes nouvelles sur l'incertitude de le revoir jamais s'étaient répandues dans le camp. Son retour les dissipa et causa une joie universelle. Il recommanda

de nouveau aux chefs de surveiller attentivement les mouvements des Turcs, et partit immédiatement pour Iagodina.

En son absence, et pendant qu'on traitait de la paix avec Milosch, quelques escadrons turcs s'étant avancés dans la Ressava y avaient surpris une petite fortification où il ne se trouvait aucun chef en ce moment. Les chrétiens, assaillis inopinément, prirent la fuite en désordre, et plus de soixante-dix d'entre eux périrent. Encouragés par ce succès, les Turcs attaquèrent un autre petit retranchement, situé au pied du Iouro, que les Serbes avaient abandonné pour aller protéger, sur ce mont, les lieux où s'étaient réfugiées leurs familles, que les Turcs cherchaient à surprendre pour les réduire en esclavage ; mais, repoussés et battus, ils repassèrent la Morava et se retirèrent en désordre dans leur camp. Après ces insignifiantes escarmouches, Turcs et chrétiens, d'un commun accord, cessèrent les hostilités sur la frontière du sud.

Sur ces entrefaites, Vouitza, l'archiprêtre Nénadovitch, et quelques autres chefs, suivant les instructions de Milosch, avaient demandé à Maraschli un sauf-conduit pour Constantinople, afin de traiter directement avec la Porte des conditions de la paix. Cette proposition déplut à Maraschli, sans doute parce qu'il craignit que les Serbes ne voulussent gagner du temps jusqu'à la fin de la belle saison, avec l'espoir que l'armée turque se serait alors désorganisée comme d'habitude, ou parce qu'il avait à cœur de terminer lui-même le différend avec la Serbie.

Il nourrissait en secret de la jalousie et de la haine envers Kourschid-Pacha, qui jouissait parmi les Turcs d'une

grande réputation militaire et politique. Il espérait qu'en mettant un terme aux affaires de la Serbie, où pour la première fois on lui avait confié un gouvernement et une expédition militaire, il prouverait à la Porte qu'il n'était pas inférieur à son rival. En conséquence, il demandait aux Serbes de le laisser pénétrer avec son armée jusqu'à Belgrade, pendant que leur députation irait à Constantinople, promettant de recommander chaudement leur cause au divan, avec l'espoir de la conduire à bonne fin. Il leur laissait encore entendre, par ses agents, que s'ils faisaient leur soumission, ils pourraient avoir des chevaux, porter des habits à leur convenance ainsi que toute espèce d'armes, et qu'on aurait égard à toutes leurs demandes raisonnables. En ce moment, Milosch arriva à Iagodina. Maraschli lui envoya aussitôt un chrétien, qui était à son service en qualité de kourtchi-bachi (chef fourreur), et qui avait toute sa confiance, le prier de venir dans son camp, pour traiter de la paix.

VII

Une triste expérience venait d'apprendre à Milosch quelle confiance il devait avoir en la foi turque ; il se souvenait aussi des avis simples et sincères du sertchesmé ; il comprit que c'était une imprudence de se mettre une autre fois à la merci de Maraschli, surnommé par les Turcs Dubaradgi (le tendeur de piéges). Mais, lorsqu'il eut réfléchi à la position critique de son pays, aux

difficultés et aux dangers que pouvaient lui créer deux puissantes armées qui menaçaient de l'envahir, et à la presque impossibilité de continuer longtemps la lutte contre toutes les forces de l'empire, il résolut d'exposer encore une fois sa propre vie pour le salut commun [1]. Il se rendit donc au camp de Maraschli, accompagné de l'archimandrite Mélentié, de son secrétaire Démétrius, du kourtchi-bachi et d'un prêtre de Nicha, son interprète. Les Turcs se pressèrent sur son passage, étonnés de tant de hardiesse, et persuadés qu'il paierait de la vie sa trop grande confiance.

Le visir l'accueillit avec une grande courtoisie et lui fit présenter la pipe et le café, marque d'égard et de distinction que les Turcs ne donnent que très-rarement à un raïa. Entrés immédiatement dans le sujet de leur entrevue, Milosch lui exposa, comme il l'avait déjà fait à Kourschid, les torts de Soliman-Pacha, imputant à ses cruautés et à ses vexations l'insurrection des Serbes; il lui dit que ses compatriotes n'avaient jamais rêvé de se soustraire à l'empire du sultan, leur très-juste et très-clément seigneur. Maraschli se montra satisfait de ces paroles. On en vint ensuite à discuter les conditions de la soumission et de la paix définitive. Après plusieurs propositions échangées de part et d'autre, on s'accorda sur les quatre points suivants : 1° Milosch permettrait à sept ou huit

[1] Lorsque Maraschli-Pacha envoya le kourtchi-bachi à Milosch; il lui fit remettre son chapelet (*tesbi*), avec lequel les musulmans offrent leurs prières à Dieu, comme gage de sa loyauté. C'est une formalité par laquelle les Turcs donnent un gage sacré de leur parole.

mille Turcs de Maraschli de venir camper, sous les ordres de son kiaya, sur le Vratchar en face de Belgrade, et leur fournirait des vivres et les chariots nécessaires au transport des bagages; 2° Une députation, munie des recommandations de Maraschli, partirait de suite pour Constantinople, afin d'arrêter directement avec le divan le sort de la Serbie. En attendant son retour, Maraschli resterait sur les frontières avec le reste de ses troupes; 3° Les Serbes conserveraient leurs positions actuelles; 4° Maraschli enverrait l'ordre à l'armée turque de la Drina de cesser toute hostilité.

Ces conditions arrêtées, le kiaya partit aussitôt, avec le nombre d'hommes convenu, pour Belgrade. Le knès Miloé Théodorévitch, et le moine Néophyte, partirent pour Constantinople comme députés. Il fut expédié à Kourschid un bouïourdi (ordre marqué du sceau du vice-roi), pour faire cesser les hostilités sur la Drina. Kourschid, loin de s'y soumettre, et pour montrer son indépendance envers le rouméli-valessi, passa la Drina et vint attaquer les chrétiens dans la Matcheva, près de Zassavitza. Il y fut pourtant reçu avec vigueur et repoussé avec de grandes pertes.

Kourschid, irrité de ce que Milosch avait manqué à sa promesse de revenir auprès de lui et de ce que son rival Maraschli avait arrangé les affaires de la Serbie, fit diligence pour que ses lettres précédassent les députés serbes à Constantinople. Il peignait au divan sous les couleurs les plus noires les révoltés; il les représentait séditieux, avides de butin et de sang turc; il affirmait qu'ils avaient pris les armes pour arracher leur pays à l'empire; que Soliman-Pacha, pour les contenir, avait dû les opprimer;

que Maraschli s'était laissé tromper par de fausses protestations de soumission dont on verrait plus tard les funestes conséquences. Enfin, ils les accusait, c'était le comble de l'impudence, d'avoir déjà rompu l'armistice convenu après le combat de la Zassavitza, comme si les Serbes eussent été les assaillants.

Maraschli, au contraire, écrivait que les Serbes étaient des sujets fidèles, qui n'avaient jamais eu l'intention de se révolter contre le sultan; qu'ils s'étaient soulevés uniquement pour secouer le joug insupportable de Soliman-Pacha, avec lequel toutes les tentatives pacifiques avaient échoué. Il rejetait la faute sur Kourschid, qui, étant grand-visir, avait préposé au gouvernement de la Serbie Soliman-Pacha, que sa seule qualité de Bosniaque aurait dû exclure de toute participation aux affaires de ce pays. Il concluait que la Serbie serait toujours tranquille sous l'administration douce et paternelle d'un pacha qui saurait faire d'opportunes concessions, sans amoindrir en rien la souveraineté du sultan.

Maraschli lui-même ne croyait peut-être pas à ce qu'il avançait; mais il gâtait les affaires de Kourschid, c'était tout ce qu'il voulait. Telle était la sincérité des rapports que la Porte recevait de ses représentants sur la situation des provinces éloignées de l'empire. Mais la Porte, défavorablement prévenue par les rapports de Kourschid, arrivés avant les autres, aurait fait probablement mauvais accueil aux députés serbes et aux dépêches de Maraschli, si, en ce moment, la légation russe ne lui eût demandé des explications sur la guerre qu'elle entretenait en Serbie, et l'inexécution des clauses du traité de Bucharest concernant ce pays. La Turquie, on le sait, redoutait une

guerre avec la Russie, ou de lui fournir un prétexte d'intervention dans ses propres affaires; c'est pourquoi elle s'empressa d'envoyer aux Serbes un firman portant amnistie complète ; elle renouvela à Maraschli ses premières instructions, et l'engagea à traiter les Serbes comme un père traite ses enfants, « parce que, ajoutait le firman, les Serbes étaient un dépôt sacré que Dieu avait confié à la clémence et à la magnanimité du sultan ; » cependant, elle lui recommandait de leur accorder le moins possible, sans violer l'article 8 du traité de Bucharest; de ne pousser la condescendance envers eux que jusqu'aux limites de ce traité, et de se porter aussitôt à Belgrade avec ses troupes pour mettre un terme à cette question.

Un mois s'était à peine écoulé, que les députés serbes étaient de retour au camp turc de Kupru. A leur arrivée, Milosch congédia une partie de ses troupes, et laissa l'autre à la garde de la frontière, afin qu'aucun Turc ne vînt troubler de nouveau le pays. Pour lui, il prit congé de Maraschli avec ses momaks, promettant de venir à Belgrade dès qu'il aurait apaisé le peuple, licencié les troupes qui occupaient encore différentes positions dans l'intérieur de la Serbie, et donné ses ordres pour que l'armée turque ne manquât pas du nécessaire.

Avant de se séparer, Maraschli conseilla à Milosch d'envoyer de nouveau auprès du divan, afin de l'assurer de sa soumission et lui porter la nouvelle du départ de l'armée turque pour Belgrade. Milosch, pour remplir cette mission, fit choix du knès Akssentié, qui devait rester à Constantinople comme agent de la Serbie, et de l'archimandrite Mélentié Nikchitch, dont nous n'aurons que trop à nous entretenir.

Maraschli arrivé à Belgrade fut logé dans l'édifice où du temps de Cara-Georges siégeait le sénat. Soliman-Pacha était toujours dans la citadelle, plein d'inquiétudes, car il craignait que sa tête ne servît de gage à la pacification du pays. Il espérait cependant que les promesses de soumission faites par Milosch ne seraient qu'un piége tendu à Maraschli, et que les Serbes ne resteraient pas longtemps tranquilles.

En effet, Milosch, occupé dans l'intérieur du pays, tardait à arriver à Belgrade où tout le monde l'attendait avec une grande impatience. Maraschli surtout s'inquiétait de ce retard. Il commençait à soupçonner sa bonne foi et à craindre qu'au lieu de s'employer à calmer les esprits, il ne recrutât des soldats pour venir le surprendre et l'assiéger dans Belgrade. Les mirimirans (pachas à deux queues), les aïans, les bin-bachis et les autres officiers de son armée murmuraient, et leurs discours augmentaient ses soupçons et ses craintes. Ils finirent par lui persuader que Milosch l'avait trompé. A cette pensée, il pleurait comme un enfant, honteux de s'être laissé prendre aux piéges d'un *ghiaour*, lui qui passait pour le plus rusé des pachas, et de devenir le jouet de son ennemi Kourschid-Pacha, qui, dans ses lettres à la Porte, prévoyait la trahison des Serbes. L'archiprêtre Nénadovitch et Vouitza, qui l'avaient accompagné depuis Kupru et étaient restés avec lui presque comme otage à Belgrade, faisaient d'inutiles efforts pour le tranquilliser. Ils furent obligés d'envoyer lettre sur lettre à Milosch, pour hâter son retour. Pressé par tant d'instances et quoique sa présence fût encore nécessaire ailleurs, Milosch se rendit enfin à Belgrade. On ne saurait décrire la joie du

pacha, lorsqu'il le revit; elle n'était pas sans motif. Si Milosch avait failli à sa parole, l'armée turque se serait trouvée dans la plus critique situation. Il eût été facile aux Serbes d'assiéger Maraschli dans Belgrade; et s'ils l'eussent fait, il suffisait d'attendre l'hiver, de refuser les vivres à son armée pour la forcer à se débander; alors ils l'eussent aisément détruite en détail. Mais Milosch était incapable d'une lâcheté; c'eût été, en outre, très-impolitique d'engager de nouveau une lutte inégale et de donner raison aux détracteurs de la Serbie.

Le soir même de l'arrivée de Milosch, le vice-roi l'invita à une audience publique. La cour par où il devait passer était remplie de Turcs accourus pour le voir. Dans les salles d'audience l'attendaient en grand nombre, les bégler-begs, les aïans, les bin-bachis et d'autres officiers. A son entrée, il se fit un profond silence; chacun prêtait une grande attention : après les saluts d'usage, le vice-roi l'invita à s'asseoir lui et les siens, et leur fit présenter les pipes et le café.

Un curieux incident vint un moment rompre la gravité toute musulmane de cette assemblée. Milosch était vêtu d'une riche pelisse à l'usage des Orientaux. Ioussouf, beg de Sérès, qui était à ses côtés, lui dit : « Cette pelisse m'appartient. » Milosch répondit qu'elle avait été prise, avec d'autres bagages, dans un combat où les Turcs avaient été maltraités; qu'il en ignorait le propriétaire, et que, s'il l'eût connu, il la lui aurait remise, ou que, du moins, il n'en aurait pas fait parade à ses yeux. Maraschli voulut savoir quel était le sujet de cette conversation animée entre Milosch et Ioussouf. Dès qu'il l'eut appris, il en rit avec abandon, et toute l'assemblée l'imita,

Puis se tournant vers Ioussouf : « Elle lui restera, dit-il, comme un souvenir de ta part, illustre beg, mon fils. » Ioussouf, à ces paroles, éprouva un grand dépit. Il feignit de rire comme tout le monde ; mais au fond de l'âme, il renferma contre Milosch, cause involontaire de sa mésaventure, une haine secrète qui se manifesta plus tard[1].

Le silence rétabli, avec cette imposante dignité que le Turc sait toujours prendre au besoin : « Êtes-vous, dit Maraschli à Milosch et aux autres chefs serbes, êtes-vous sujets fidèles de l'invincible, puissant et très-clément Padicha (roi des des rois) ? — Nous le sommes, répondit Milosch, » et ces paroles furent répétées jusqu'à trois fois : telle était la formule prescrite.

Maraschli dit ensuite avoir plein pouvoir du sultan pour traiter et terminer toute la question serbe, et qu'il s'y prêterait avec la meilleure volonté. Il ajouta ensuite qu'aussitôt cette affaire terminée, et le pays rentré dans l'ordre, la Porte enverrait un homme qui le gouvernerait

[1] Ioussouf, en 1821, était pacha de Patras, où il soutint contre les Grecs un long siége qui lui fit beaucoup d'honneur. On l'a accusé d'avoir livré, en 1828, Varna aux Russes, qui auraient acheté sa trahison par une forte somme d'argent ; nous avons des motifs de croire que cette accusation est injuste. La perte de cette place, une des clefs de la Turquie, doit être plutôt attribuée à la peur qu'il avait de perdre ses trésors et la vie, qu'à sa corruption. Sous l'influence de la Russie, il fut nommé plus tard gouverneur de Belgrade. En 1839, il dépensa contre Milosch toutes les intrigues de son esprit pour le déposséder du pouvoir. C'est ainsi que les choses les plus minimes en apparence peuvent exercer une grande influence sur les destinées d'une nation.

selon les conditions convenues. Alors, Milosch le pria de se garder de l'erreur où était tombé Kourschid, qui, après avoir pacifié, en 1813, la Serbie, lui fit les plus belles promesses, et finit par lui laisser Soliman-Pacha, cause de la nouvelle guerre. Il parla avec tant de vivacité des griefs des Serbes contre Soliman, que les témoins en furent émus et s'étonnèrent qu'il osât, en présence des autres Turcs, accuser si librement et couvrir de mépris un haut dignitaire de l'empire. Milosch s'exprimait en langue serbe : un prêtre chrétien, interprète du visir, hésitait à traduire littéralement ses invectives contre Soliman; mais le vice-roi lui défendit, avec menace, d'altérer les paroles du chef serbe. « Je suis bien aise, ajouta-t-il, d'entendre dévoiler publiquement la mauvaise administration de ce pacha. » Il voyait qu'une partie du blâme adressé à Soliman retombait sur Kourschid, qui l'avait appelé à cette haute dignité.

Il assura ensuite Milosch qu'il ferait connaître à la Porte les désirs des Serbes. Il lui dit qu'il espérait devenir lui-même gouverneur de ce pays, et que, dans ce cas, la bonne harmonie ne serait plus altérée. Il tint parole, et la Porte se rendit à ses vœux en l'appelant au gouvernement de la Serbie, sans lui retirer celui de la Roumélie. Durant l'administration de Maraschli, le commerce fleurit à Belgrade, parce que, aimant le luxe et généreux jusqu'à la prodigalité, il y dépensait ses énormes revenus, et y attirait une multitude de riches employés, qui venaient de la Roumélie pour leurs propres affaires ou pour lui faire la cour.

Le lendemain de cette audience solennelle, Maraschli licencia une grande partie de ses troupes, ne retenant

que celles qui étaient strictement destinées à son service particulier.

Peu de temps après, il ordonna à Soliman-Pacha de sortir de la citadelle, et de donner la liberté aux Serbes qu'il y tenait prisonniers. Milosch avait toujours insisté sur ce point. On lui avait accordé, dès le commencement des négociations, la délivrance de son frère Ephrem et de quelques autres personnages notables arrêtés lors de l'émeute d'Hadgi-Prodan et pendant la dernière insurrection. Il en restait encore un grand nombre : Soliman refusait de les rendre, sous prétexte qu'il les avait achetés de ses soldats, et que, d'après le Code turc, ils étaient ses esclaves. Soliman devait sortir de Belgrade avec quelques soldats ; Milosch voyant l'inutilité de ses demandes, l'attendit sur le Vratchar, où il devait passer, et lui fit dire que s'il ne mettait point en liberté les prisonniers serbes, il les délivrerait lui-même par les armes, quelles que dussent en être les conséquences. Cette fermeté vainquit l'obstination de Soliman, et il ne fut pas nécessaire d'en venir aux mains.

Milosch et Maraschli convinrent des conditions suivantes, qui furent ratifiées par un firman émané de la Sublime-Porte :

1° Dans toutes les forteresses du sandgiacat et les chefs-lieux des nahiés, résiderait un mussélim du pacha et un knès serbe, qui jugeraient, de concert, tout litige entre un Turc et un Serbe, ou entre deux chrétiens ;

2° Le pacha et les knès détermineraient la quotité de l'impôt, qui serait ensuite divisé par la scoupstina entre les nahiés, et perçu uniquement par des employés serbes ;

3° On établirait à Belgrade un tribunal suprême composé uniquement de Serbes, qui aurait à connaître, comme une cour d'appel, des causes les plus importantes. Ce tribunal supérieur, appelé *chancellerie*, devait avoir la haute administration des affaires publiques. Les condamnés à la peine de mort seraient livrés au pacha, qui pourrait les faire supplicier ou les grâcier;

4° Chaque village aurait son kmet, dont l'office serait de distribuer, avec l'assistance des notables du village, les contributions, dans des proportions équitables pour chaque famille.

Ainsi, le pouvoir était réparti entre les Turcs et les indigènes, et le pacha n'était plus que le chef suprême de tous les Serbes et de tous les Musulmans habitant la Serbie. Milosch était, de fait, sinon de droit, le véritable chef de ses compatriotes, et jouissait de l'autorité suprême dans l'administration des affaires intérieures.

Le pachalik de Belgrade reprit les limites qu'il avait avant 804. L'ile de Poretch, située entre les deux cataractes du Danube, d'une grande importance pour le commerce du sel, en avait été séparée par Passvant-Oglou; Milosch insista pour sa réunion à la Serbie, et un firman ratifia ses vœux.

Ici finit la carrière militaire de Milosch. Nous l'avons vu s'élever hardiment au-dessus de l'obscurité de sa naissance où il avait vécu dans sa première jeunesse, se mettre à la tête des mouvements populaires de son pays, le délivrer, les armes à la main, de ses oppresseurs, par des victoires dues autant à ses talents militaires qu'à sa présence d'esprit, et lui assurer, par son habileté dans les négociations, sinon une indépendance absolue, du

moins les meilleures conditions qu'il pouvait alors espérer. Dans les livres suivants, nous verrons le guerrier transformé en homme d'État, cicatriser les blessures de sa patrie et jeter les bases de sa prospérité. Cette seconde partie de sa vie ne fut pas exempte d'erreurs, mais le bien y prévalut toujours. Il mérite d'autant plus de louanges que, homme sans culture, il a placé son pays sur la voie de la civilisation. Il l'y aurait engagé plus avant si les menées de ses rivaux n'étaient venues détruire, à leur début, les plus belles espérances.

LIVRE TROISIÈME

I

Quelles que fussent les apparences de bonne harmonie, Turcs et Serbes étaient loin de s'être franchement unis; et leurs chefs, en concluant le traité dont nous avons parlé, n'avaient cherché qu'à gagner du temps. Leur politique, il est facile de le comprendre, était diamétralement opposée. Maraschli, confiant en son génie fécond en ruses, qui lui avait mérité le surnom de *Dubaradgi*, voulait, comme dit un proverbe turc, « attraper le lièvre en voiture. » En d'autres termes, il espérait endormir la vigilance des Serbes avec ses apparences de bienveillance, et, le calme des esprits rétablis, reprendre, avec le temps et la patience, sans tirer l'épée, une à une, les concessions qu'il avait été obligé de faire, et réduire de

nouveau cette province sous la domination complète de la Porte, comme avant 1804.

Au contraire, Milosch ne s'était contenté des concessions de la Porte que parce qu'il était impossible, pour le moment, d'obtenir de plus grandes libertés par les négociations, et périlleux de les revendiquer par les armes. Il visait aussi à gagner du temps. Se servir habilement des concessions obtenues pour en obtenir de nouvelles, sans cesse faire valoir les droits de sa nation, et consolider son indépendance et sa prospérité, telle était sa mission; il n'y faillit pas.

Avec des vues si opposées, il était impossible que Milosch et Maraschli ne s'engageassent pas dans une lutte sinon armée, au moins d'intrigues, où l'un tenterait d'asservir la Serbie à son ancien esclavage, et l'autre de la délivrer du joug actuel.

Cependant les premiers mois, qui suivirent la conclusion de la paix, se passèrent dans une tranquillité apparente. Milosch et les hommes les plus distingués de la Serbie étaient traités avec bienveillance et respect. Dans tout le pays, les Turcs paraissaient avoir déposé leur naturel oppresseur qui les avait fait détester. Ils ne rançonnaient et ne molestaient plus d'aucune manière les Serbes, qui, en conséquence, rentraient dans leurs foyers et reprenaient leurs travaux. L'ordre régnait partout; il n'était troublé que par des troupes de bandits qui dévalisaient à la fois les turcs et les chrétiens. Pourtant durant la paix, on pouvait facilement en venir à bout, car ils n'avaient pas, comme les anciens haïdouks, les sympathies de la nation.

L'horizon ne tarda pas à se rembrunir. Le premier soin de Maraschli devait être de désarmer les chrétiens pour

arriver à son but. Ce fut aussi sa première tentative. Il dit à Milosch avoir reçu de Constantinople un firman qui lui enjoignait le désarmement des Serbes, et le pria d'aviser aux moyens de l'exécuter. Néanmoins il comprit de suite que le terrain était dur et qu'il perdrait son temps; car le chef des Serbes lui répondit résolument que c'était chose impossible; que ses compatriotes affronteraient plutôt les dangers d'une nouvelle guerre, que de s'abandonner désarmés à la discrétion des Turcs; que la promesse faite par Maraschli lui-même, au camp de Kupru, de ne jamais les molester sur ce point, les avait amenés, plus que tout autre argument, à cesser les hostilités; que Soliman avait vainement tenté ce désarmement, même par l'effroi des supplices; enfin, qu'il était injuste de défendre aux Serbes de posséder des armes, lorsque tous les autres raias de l'empire avaient le droit d'en porter; que les leur enlever, c'était tout leur ravir, n'ayant pour tout bien que leur cheval et leurs armes; qu'il le priait de ne plus revenir sur ce sujet dont il ne pouvait entendre parler qu'avec douleur, et de persuader à la Porte d'abandonner ce projet, dont l'exécution entraînerait les plus grands malheurs.

Cette réponse vigoureuse n'intimida pas peu Maraschli, qui ajourna ses desseins.

Il y revint de temps en temps, surtout en 1821, lorsque les Grecs soulevés réclamèrent aussi leur liberté. En cette année, le désarmement de tous les raias chrétiens fut ordonné dans tout l'empire turc. Maraschli voulut courber à tout prix les Serbes sous cette loi; mais Milosch s'y opposa constamment avec une fermeté courageuse; et peu s'en fallut, dans cette occasion, que l'ob-

stination de Maraschli ne poussât les Serbes à faire cause commune avec les Grecs; et Dieu seul sait quelles en auraient été les conséquences. Enfin, le pacha, voyant combien le chef serbe était chatouilleux sur ce point, crut plus prudent de ne plus tenter sa patience.

Le coup étant manqué, il appela à son secours la fameuse maxime de Machiavel, si familière aux Turcs : « Diviser pour régner. » Il s'étudia à envenimer les haines que l'on voit surgir des ambitions rivales qui se disputent l'autorité suprême dans tout pays où il n'y a pas de pouvoir héréditaire. Ce fait devait se produire surtout en Serbie : Milosch y était le chef de la nation, parce que c'était l'homme qui inspirait le plus de confiance au peuple et qui s'était le plus employé à délivrer son pays; mais il n'avait aucun droit légal à cette suprématie, dont le fait seul l'avait investi. C'est pourquoi un grand nombre de rivaux lui enviaient ce poste et désiraient le supplanter.

Un vaste champ était donc ouvert aux intrigues de Maraschli; il pouvait semer la discorde parmi les hommes de la Serbie les plus influents, les affaiblir les uns par les autres, et s'en débarrasser.

On se rappelle qu'au commencement de la seconde insurrection, Pierre Moller et Zoukitch proposèrent à Milosch la division de la Serbie en quatre districts indépendants, où chacun d'eux, avec le protopope Nénadovitch, jouirait du pouvoir suprême, et que cette proposition avait été repoussée avec indignation par Milosch.

La guerre finie, Zoukitch, qui avait été nommé oberknès de Kragoevatz, arrêté à la suite de ses intrigues, était mort de rage sur la route tandis qu'on le conduisait à

Belgrade; Nénadovitch, de retour de Vienne, devenu knès de la nahïa de Valiévo, se contentait de ce poste de second ordre, il bornait là son ambition. Mais Pierre Moller [1] voulait à tout prix être le premier, et sans Milosch il le serait devenu. Personne ne jouissait, en effet, après lui, d'une plus grande autorité, spécialement dans les provinces situées au-delà de la Coloubara. Du reste, homme de guerre, et, chose rare à cette époque en ce pays, sachant lire et écrire, il s'était distingué dans les guerres de l'indépendance, et il ne manquait pas d'habileté dans le maniement des affaires, surtout dans les négociations avec les Turcs, dont il connaissait à fond la langue.

Après la pacification du pays, il était venu à Belgrade, afin de s'entendre avec Milosch sur la position respective que chacun d'eux occuperait. Celui-ci lui avait proposé la présidence de la chancellerie, qu'il accepta aussitôt, soit parce qu'il espérait dans cette fonction partager le pouvoir suprême avec Milosch, soit parce qu'il y était chaudement engagé par Maraschli, qui désirait l'avoir sous la main pour lui inspirer les passions favorables à ses desseins.

Moller et Milosch n'en seraient pas venus sitôt à une rupture ouverte, si un troisième concurrent n'eût paru sur la scène. C'était l'archimandrite Mélentié Nikchitch. Envoyé, comme on s'en souvient, à Constantinople avec le knès Akssentié, il en était revenu investi de l'archevêché d'Ousitza et de Schabatz. Il était donc le premier

[1] Pierre Moller, avant de se donner aux armes, avait été peintre, ou plutôt badigeonneur. De là le surnom de *Moller*.

évêque que, depuis un siècle, la nation serbe pût se flatter d'avoir produit. Cette qualité relevait de beaucoup auprès de ses compatriotes l'autorité que lui donnait déjà la dignité épiscopale, ainsi que les pouvoirs temporels dont la Porte l'accompagne toujours. Du reste, il ne possédait aucune des qualités de son état : avare, dissolu, plein d'orgueil, avide du commandement, tout chemin lui convenait, pourvu qu'il arrivât à son but, qui était de fonder en Serbie un gouvernement théocratique dont il ambitionnait d'être le chef suprême, comme l'évêque des Monténégrins.

Il vit dans Milosch et dans Moller un obstacle difficile à surmonter. Pour se débarrasser de ses rivaux, il eut recours à la tactique de Maraschli; il chercha à les brouiller et à les faire travailler à leur perte mutuelle. Ayant appris que Moller avait assuré au pacha que Milosch pouvait facilement désarmer les Serbes et que Maraschli avait promis à Moller de se défaire de Milosch à la première occasion et de l'investir lui-même du commandement suprême, à condition qu'il accorderait le désarmement refusé, Mélentié fit connaître à Milosch les intrigues de Moller, quoiqu'il eût fait lui-même le premier ces mêmes propositions à Maraschli, par l'entremise d'un certain Jean Miocovitch, sa créature, et secrétaire de la chancellerie, et qu'il en eût reçu les mêmes promesses pour son propre compte ; il eut soin d'apprendre ensuite à Moller que sa conduite était connue de Milosch, qui en était indigné. Il espérait que ces deux âmes, aussi irritables qu'indomptables, se jureraient une haine mortelle qui, tôt ou tard, entraînerait la perte de l'un et couvrirait l'autre de déshonneur.

L'avenir justifia ces tristes prévisions. Milosch reprocha amèrement plusieurs fois à Moller ses infâmes intrigues, surtout dans l'assemblée des knès et des notables en 1816, où il l'accusa d'être de connivence avec les Turcs, et de méditer, de concert avec Maraschli, de désarmer les Serbes et de soumettre la patrie à l'ennemi, pourvu qu'il pût le supplanter et arriver au premier poste ; il ajouta qu'il lui était impossible, en présence de tant d'intrigues réunies, d'imprimer une bonne direction aux affaires de la nation, et conclut ainsi : « Frères, jusqu'ici « j'ai été votre chef ; mais à présent, voici Moller ; « pour moi, je me retire. » A peine avait-il prononcé ces mots, que les knès se jetèrent sur Moller, l'accablèrent d'injures, l'appelèrent ambitieux et traître, et le garrottèrent avant que le petit nombre de ses partisans eût songé à le défendre. Ils le remirent au pouvoir du pacha en réclamant sa mort avec instance. Maraschli s'y refusa d'abord ; mais les knès et surtout l'archevêque Mélentié s'écrièrent qu'eux ou Moller devaient périr. Le pacha, voyant que, lors même qu'il l'eût sauvé, il ne pouvait plus en tirer aucun parti, ses intrigues étant découvertes, le fit étrangler la nuit dans sa prison et jeter son cadavre sur les glacis de la citadelle.

Mélentié redoutait Moller parce qu'il le croyait plus que tout autre dans les bonnes grâces du pacha, et qu'il redoutait son instruction plus avancée que la sienne. (Ce prélat pouvait à peine lire le bréviaire.) Moller ayant disparu, il crut avoir facilement raison de Milosch. Il se trompa, car il succomba lui-même dans la lutte.

La mort de ce prélat est une des accusations que les ennemis de Milosch se plurent à rappeler sans cesse. Ce-

pendant, si l'on examine les faits attentivement, si l'on en pèse les circonstances et les causes, on s'apercevra que ce chef y a pris une moindre part, ou qu'il est certainement moins coupable qu'on ne le croit communément. Je raconterai cet événement tel que je le tiens de témoins dignes de foi, qui ne furent pas étrangers à cette malheureuse affaire. Pour le juger sainement, il est indispensable de donner d'abord sur le personnage en question quelques notices biographiques.

Mélentié Nikchitch était d'une humble naissance, comme tous les autres Serbes, doué, cependant, d'un esprit vif et souple, mais emporté par des passions ardentes. Au temps de la première insurrection, il était archimandrite du monastère de Stoudénitza, fondé par les anciens rois serbes, où l'on vénérait le corps du saint roi Miloutin dans une église qui passe pour le plus beau monument de ce pays. Dans cette dignité, dont l'avait investi l'autorité turque, qui a soin de ne donner de pareilles positions qu'aux plus rampants et aux plus adroits, Mélentié menait une vie dissolue et scandaleuse. Il attentait à l'honneur de toute femme qui avait eu le malheur de lui plaire.

Après l'insurrection, il eut l'adresse de s'insinuer dans les bonnes grâces de Cara-Georges. Par des adulations et la plus vile condescendance à tous ses caprices, il arriva à dominer l'esprit de ce chef et à captiver sa confiance. En 1813, Cara-Georges, abandonnant sa patrie, lui confia, comme à son ami le plus intime, quatre mille sequins, que la prudence lui faisait un devoir de ne point emporter avec lui ; il espérait que l'archimandrite les garderait comme un dépôt sacré dont il pourrait toujours disposer au besoin. Mais, infidèle à la probité comme à

tous ses autres devoirs, lorsqu'on vint les lui réclamer il répondit avec effronterie n'en avoir jamais entendu parler.

Il employa d'abord une partie de cet or à acheter l'*égouménat* (charge de gardien) du couvent de Fegnek, situé sur les frontières militaires de l'Autriche à une lieue de Belgrade, où il s'abandonna tellement au libertinage, qu'on parle encore aujourd'hui de ses équipées scandaleuses. Il revint, lors de la seconde insurrection, en Serbie, d'où il fut envoyé à Coustantinople, comme député, avec le knès Akssentié. Là, plus soucieux de ses intérêts que de ceux de son pays, il sut si bien manœuvrer qu'il réussit à acheter, avec le reste des sequins de Cara-Georges, l'archevêché d'Ousitza et de Schabatz; dignité d'une haute importance, parce que le divan, auquel peu importe l'intérêt spirituel des chrétiens, accorde aux évêques une juridiction illimitée et jusqu'au droit de vie et de mort sur le clergé secondaire. Ce pouvoir illimité a fait donner aux évêques, en Orient, le nom de despote (*vladica*)[1]. La plupart sont vraiment des despotes; ils commettent des énormités incroyables, n'ayant rien à redouter des autorités turques, auxquelles l'ambition leur fait sacrifier tous les intérêts des chrétiens.

Dès que l'archevêque Mélentié eut pris possession de son diocèse, il montra comment il userait de son pouvoir; il fit pendre un pauvre prêtre sans autre forme de procès. L'abus de son autorité, ses débauches, son avarice ne connurent plus de bornes. C'est avec de pareils mérites

[1] Il y a heureusement dans le clergé grec beaucoup d'exceptions honorables.

qu'il prétendait arriver au premier pouvoir. Il était seul, parmi les Serbes, qui eût été revêtu d'une autorité légale, par un firman émané du Grand-Seigneur.

Nous avons déjà vu comment son ambition fut la principale cause de la mort de Moller. Débarrassé de cè rival, il restait encore Milosch, le seul qui lui portât ombrage ; mais il croyait pouvoir s'en défaire facilement. Dans ce but, il avait déjà entamé des négociations avec Marasohll, dans lesquelles le pacha promettait au prélat le pouvoir suprême, et le prélat au pacha la tête de Milosch, ainsi que le désarmement des Serbes; promesses fallacieuses qu'il n'avait ni l'intention de tenir, ni la possibilité de réaliser.

Milosch eut connaissance de ces conventions. Ayant appris, quelque temps après la mort tragique de Moller, que Mélentié se rendait dans la province de Schabatz, et soupçonnant qu'il allait y ourdir quelque noire intrigue, il le suivit avec quelques knès, comme lui mécontents du prélat.

Il s'aboucha, dans cette ville, avec les notables et plusieurs dignitaires de l'Église, parmi lesquels deux archimandrites de grande réputation. Ils pesèrent scrupuleusement la conduite et surtout les intentions de l'archevêque. Ils reconnurent unanimement que cet homme était très-dangereux à la patrie, et qu'il fallait s'en défaire à tout prix. On en vint ensuite à discuter les moyens les plus convenables de mettre à exécution ce sacrifice impérieusement exigé par le salut commun; mais ils ne trouvèrent aucune voie légale. Le juger digne du dernier supplice et l'envoyer à Maraschli pour qu'il le fît exécuter, c'était une vaine tentative; le pacha lui était

trop attaché, car il comptait sur sa coopération pour venir à bout de ses desseins sur la Serbie; en outre, Maraschli ne pouvait condamner un évêque investi en vertu d'un firman impérial; il eût fallu recourir à la Porte, qui certainement n'aurait par ratifié cette condamnation. Le condamner et le faire mourir eux-mêmes, c'était contrevenir à un des articles du traité, qui donnait aux Serbes le droit de prononcer la sentence et réservait au pacha celui de la faire exécuter. La violation de cet article eût peut-être renouvelé la guerre avec les Turcs et entraîné la ruine du pays. Il leur restait le poignard d'un assassin, et ils y recoururent.

Ils confièrent cette mission à Marco Stitaratz. C'est le même Stitaratz que Milosch, au commencement de la seconde insurrection, avait commis à la garde de sa famille, et qui avait juré à Lioubitza de l'égorger avec tous les siens, plutôt que de les laisser tomber vivants dans les mains des Turcs. C'était un homme d'un naturel féroce, mais d'une fidélité éprouvée; il était tellement dévoué à Milosch, que, surpris en flagrant délit, il se serait laissé couper par morceaux plutôt que de révéler le nom de celui qui l'avait chargé de l'assassinat de Mélentié. Il reçut l'ordre d'attendre l'archevêque dans la forêt où il devait passer et de le tuer, après avoir mis en fuite ceux qui l'accompagnaient sans leur faire aucun mal, mais de ne pas manquer de s'emparer seulement du cheval qui portait le bagage, afin de faire croire que cet assassinat était l'œuvre des bandits.

Malheureusement, Stitaratz abusait quelquefois de la boisson : il avait contracté cette habitude dans l'intervalle qui sépare la première de la seconde insurrection,

en compagnie des haïdouks qui donnaient la chasse aux Turcs. Il s'était habitué à leur vie aventureuse, partagée entre les privations et l'abondance.

Au moment où il devait aller se mettre en embuscade, il fut retenu, par sa triste habitude, dans un cabaret voisin, où il but trop copieusement et fut vaincu par le sommeil. Le prélat était déjà loin lorsque ses compagnons vinrent l'éveiller. Le coup était manqué. L'eau-de-vie ayant excité sa férocité naturelle, sans songer aux conséquences il se lance à la poursuite de l'archevêque jusque dans Schabatz; il marche droit à sa maison et pénètre jusque dans sa chambre à coucher. Au lieu du prélat, il n'y trouva que deux acolytes qui avaient l'habitude de passer la nuit avec lui ; soupçonnant quelque turpitude, il les tua. Le prélat s'était enfui, presque nu, par une ouverture de la muraille où l'on construisait un poêle ; le sicaire l'y poursuit, l'atteint et le massacre à coups de sabre.

Telle fut la triste fin de Mélentié, archevêque d'Ousitza et de Schabatz. Les ennemis de Milosch tirèrent de cette mort des preuves de sa tyrannie ; mais cette cruelle action était imposée par d'impérieuses raisons d'État, ainsi que par le salut de Milosch et de la Serbie, dont l'existence était menacée par ce prélat traître et ambitieux. En effet, la constitution de ce pays ne reposait pas encore sur des bases solides, et n'était garantie par aucune puissance de l'Europe ; son rempart étant l'attitude des Serbes et la parole peu sûre des Turcs, toujours disposés à y faillir lorsqu'ils y trouvent leurs intérêts. Si Mélentié était parvenu à se débarrasser de Milosch, on l'aurait vu s'emparer de sa position et donner carrière à ses rêves de gouvernement théocratique. Les Turcs au-

raient trouvé un prétexte de reprendre les armes, et la victoire leur eût été facile contre les Serbes, privés du seul chef qui méritât leur confiance et fût capable de diriger les opérations militaires. La mort de Mélentié est donc une dure nécessité. Reste le moyen illégal qui fut employé.

Il est certain que, s'il est difficile de justifier les moyens qui accomplirent cette fatale action, on peut au moins les excuser. Les knès-juges s'étaient fait justice en dehors des lois; mais les Serbes n'étaient pas encore parvenus à effacer de leur cœur les impressions que leur avaient laissées les exemples auxquels ils avaient été habitués dès leur enfance. On sait que les Turcs se débarrassent facilement des gens qui les gênent : les peuples demi-barbares sont prompts à accomplir une action même cruelle, lorsqu'ils la croient juste. On ne peut donc pas exiger des Serbes un respect envers les formes légales, aussi grand que celui que l'on exigerait des peuples civilisés. Enfin, si cette action est criminelle, elle n'est pas plus imputable à Milosch seul, qu'aux knès et aux archimandrites qui, d'un commun accord, arrêtèrent la mort de Mélentié et les moyens d'exécuter leur décret. Notre jugement sur cette malheureuse affaire est si conforme à la vérité, que, la nouvelle de cette mort s'étant répandue, personne ne songea à en faire un chef d'accusation contre Milosch, quoique tout le monde connût de quelle main le coup était parti. Les Serbes y applaudirent comme à une chose juste imposée par le bien du pays. Tous étaient persuadés que Mélentié, par ses crimes, méritait la mort. Quant à Maraschli, il feignit toujours de croire que cette catastrophe était l'œuvre des bandits. Le

synode grec de Constantinople, lui-même, ne fit entendre aucune plainte. On parut laisser dormir cette affaire jusqu'au moment où Milosch arriva au souverain pouvoir ; alors ses ennemis s'étudièrent à présenter cet événement sous un autre aspect, et en jetèrent tout l'odieux sur Milosch pour le dénigrer aux yeux de l'Europe. Mais on ne parviendra pas à controuver les faits que je viens de raconter, et qui portent avec eux, aux yeux de tout homme impartial, leur justification.

La mort de Mélentié laissait Milosch sans rival à la tête de la nation ; mais pour que son pouvoir jouît des prérogatives légales, il fallait que la Porte le reconnût par un firman, et que la nation serbe le sanctionnât par un vote universel. Il n'exerçait le pouvoir suprême que par le consentement tacite du pacha, du peuple, et des chefs.

La paix, naguère conclue avec Maraschli, ne reposait pas sur des bases plus solides. La mort de Milosch, ou un changement quelconque de pacha, pouvalent troubler toute chose, et replonger la Serbie dans les horreurs de l'ancienne tyrannie ou d'une nouvelle insurrection. Il était donc nécessaire de donner de la stabilité à l'état actuel du pays.

Cela était d'autant plus indispensable que, n'étant pas retenus par une autorité légitimement reconnue, qui pût leur opposer une résistance vigoureuse, les Turcs s'abandonnaient déjà aux anciens excès et violaient chaque jour quelques articles du traité. Déjà à Valiévo, l'autorité musulmane avait fait décapiter un Serbe sans en référer à l'autorité chrétienne. Un Grec, au service d'un osmanli, à Belgrade, ne pouvant obtenir ni son congé ni son salaire, s'enfuit emportant une paire de pistolets de son

maître pour avoir au moins une idemnité de ses services. Poursuivi et arrêté à Grotska, à quatre lieues de Belgrade, il fut pendu à une boutique, où il eût péri, si Abraham Pétroniévitch, donnant une preuve de courage peut-être pour la première fois de sa vie, n'eût coupé la corde et sauvé ce malheureux d'une mort certaine en soulevant les chrétiens de ce bourg. On entendait dire fréquemment, que dans des villages, les chrétiens étaient arbitrairement taxés, ou battus, par les spahïs. Tout annonçait que les Turcs allaient reprendre leurs anciennes habitudes.

Cet état de choses ne pouvait durer. Milosch délibéra d'envoyer à Constantinople une nouvelle députation demander que les priviléges concédés aux Serbes fussent renouvelés d'une manière plus explicite, avec les modifications exigées par l'état actuel du pays.

Pour cette mission furent choisis Jean, frère de Milosch et Vouitza Voulitchévitch, knès de la nahïa de Sémendria. Ils partirent au commencement de l'été de 1816.

On les reçut avec des marques particulières de considération, et pour leur en donner une preuve, on accorda la liberté à soixante-dix prisonniers serbes, qui languissaient dans les bagnes de l'arsenal. Mais, lorsqu'ils en vinrent à parler de leur mission, on éludait leurs demandes par l'éternel *baccaloum :* « nous verrons, nous ferons. » On traîna ainsi les choses en longueur pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que les deux députés, fatigués de l'inutilité de leurs instances, réclamèrent énergiquement une réponse définitive. La Porte, craignant que pour l'obtenir ils ne recourussent à la légation russe, à laquelle on disait, chaque jour, que les affaires de la Serbie tou-

chaient à leur solution, et croyant d'ailleurs que, en politique, gagner du temps c'est triompher, leur montra des dépêches adressées à Maraschli, en leur donnant l'assurance qu'elles contenaient des concessions dont ils seraient contents; elle les engagea ensuite à retourner dans leur pays par le courrier qui portait ces dépêches, leur mission étant accomplie.

Les deux envoyés se fièrent à ces paroles; ils ne purent supposer qu'on mentit avec tant d'impudence dans le but de les faire partir de Constantinople, et s'empressèrent de quitter un séjour fort triste pour eux, où les janissaires, alors tout-puissants, ne leur ménageaient pas les insultes. Mais à leur retour à Belgrade, s'étant présentés à Maraschli pour prendre connaissance des dépêches qu'ils avaient portées, quelle ne fut pas leur surprise lorsque le pacha leur répondit qu'elles ne contenaient rien relativement à leur mission à Constantinople et aux concessions qu'ils prétendaient en avoir rapportées!

Ce manége, certainement, était indigne d'une puissance aussi grande que la Porte prétend l'être. Mais ce n'était pas la première fois qu'elle en usait ainsi, et ce ne sera pas la dernière; car les Turcs furent toujours sans conscience et sans loyauté envers les chrétiens, surtout lorsque ceux-ci n'étaient pas à craindre : retirer effrontément la parole donnée; affirmer qu'on leur avait fait des concessions dont il n'avait jamais été question; récuser les documents écrits les plus authentiques, tel fut toujours l'art de leur diplomatie, à laquelle devaient bien se résigner tous ceux qui, comme les Serbes alors, ne pouvaient se faire rendre justice par la force.

Les Serbes n'abandonnèrent pas leurs projets; ils es-

pérèrent que l'on accorderait à la persévérance ce que l'on refusait à la justice. Ils étaient dans l'erreur. La Porte abondait en paroles bienveillantes et en promesses ; l'effet jamais ne les suivait.

Cette obstination, les supercheries du divan, les cruautés que les Turcs redoublaient en Serbie, suscitèrent une fermentation qui menaçait de se produire au grand jour. Des chefs serbes, moins patients que Milosch, excitèrent le peuple à la révolte ; ils poussèrent la calomnie jusqu'à accuser Milosch de connivence avec les Turcs, et la haine jusqu'à le rendre responsable de l'état précaire du pays. Les plus actifs à l'insubordination étaient Simon Marcovitch et le capitaine Draghitch. Malheureusement, leurs tentatives furent connues de Maraschli, qui, s'en exagérant l'importance, exigea qu'on remît entre ses mains ces deux chefs. Il fut obéi. Il les convainquit de leur crime et ils furent décapités dans la citadelle de Belgrade au printemps de 1817. Le même sort échut à Zivan Tchognak de Matchéva pour les mêmes motifs.

L'année 1816 se passa entre les efforts inutiles des Serbes pour améliorer le sort de leur pays, et les tentatives des Turcs pour y rétablir leur ancienne tyrannie ; entre les velléités de révolte et les supplices de ceux qui la prêchaient. On commençait 1817, lorsqu'un accident vint mettre à une douloureuse épreuve le patriotisme de Milosch et fournir à ses ennemis un aliment à de nouvelles calomnies. Je veux parler de la mort déplorable de Cara-Georges, qu'aucun de ceux qui ont écrit sur la Serbie ne rapporte avec impartialité.

Arrivé en Serbie peu après cet événement, je me suis efforcé de pénétrer les causes qui l'ont produit et

les circonstances qui l'ont accompagné. Je les rapporterai dans l'ordre où elles se sont accomplies, laissant au lecteur impartial le soin de les juger.

Cara-Georges, comme on se le rappelle, après avoir abandonné, en 1813, la cause de son pays, avait passé en Autriche; par la protection de la Russie, étant sorti du fort où le gouvernement autrichien le retenait comme prisonnier d'État, il s'était retiré en Bessarabie.

Lorsqu'en 1815, les Serbes reprirent les armes, Milosch, qui se trouvait à la tête de l'insurrection, peut-être trop défiant envers lui-même et dégoûté par les embarras que lui suscitaient les prétentions des autres chefs, avait manifesté à ses amis le désir de voir rentrer l'ancien vosd, dont les talents militaires pouvaient être utiles à la patrie; il allait jusqu'à dire qu'il serait heureux de servir sous ses ordres. Ces paroles furent rapportées par Vouitza, à Cara-Georges, qui ne voulut pas, ou peut-être ne put pss, quitter son lieu de refuge, pour se rendre aux vœux de Milosch et de la nation.

Milosch, en conséquence, persuadé que la Serbie était incapable, sans secours étrangers, de lutter contre les forces réunies de l'empire ottoman, qui l'auraient tôt ou tard écrasée, avait dû en venir à des accommodements avec Maraschli, et, aussitôt la paix conclue, porter son attention vers les maux accumulés sur le pays par un si long esclavage suivi d'une guerre de dix ans. Il s'était donc appliqué constamment au rétablissement de l'ordre indispensable au progrès des nations, et à faire respecter les droits conquis, ainsi qu'à les étendre autant que les circonstances le permettaient. En 1817, au moment où

les choses commençaient à se ressentir de cette sage administration, Cara-Georges, muni d'un passeport russe, sous prétexte d'aller aux thermes de Méhadia, passa inopinément le Danube avec un Grec nommé Léonardi. Il parut à Adzagna, près de Sémendria, où il fut reçu par l'ex-voïvoda Vouitza, son ancien ami, lequel l'avait naguère invité à venir, sans réfléchir que les circonstances, qui en 1815 faisaient désirer sa présence, avaient bien changé.

Le retour de Cara-Georges pouvait amener de tristes complications, car il revoyait sa patrie avec l'intention bien arrêtée de la soulever. Il y était poussé par les Grecs qui, en cas de succès, se proposaient d'insurger les autres populations chrétiennes de la Turquie et de chasser les musulmans de l'Europe. C'était un beau rêve, mais irréalisable. La Porte entretenait en Serbie et dans la Roumélie une puissante armée capable d'étouffer dans le sang la première insurrection chrétienne. Les puissances de l'Europe, surtout la Russie, à peine sorties des terribles guerres contre l'Empire français, ne paraissaient pas approuver les projets de l'Hétérie. Elles n'auraient jamais consenti à la chute de l'empire ottoman, au profit de ses raïas insurgés.

Les projets de Cara-Georges, ni son retour, ne pouvaient longtemps rester cachés à Maraschli. Des agents d'une puissance voisine l'en avaient instruit, avant même que Milosch en eût connaissance. Persuadé que Milosch était de connivence avec Cara-Georges, il lui parla avec mécontentement des dangers auxquels cet événement exposerait la Serbie.

Cette nouvelle causa à Milosch une vive inquiétude. Il réfléchissait que s'il abandonnait Cara-Georges à la ven-

geance turque, il s'exposait à se faire accuser d'ingratitude et d'ambition, ainsi qu'aux calomnies qui ne lui ont pas fait défaut. D'un autre côté, le laisser se mettre à la tête d'une nouvelle insurrection, pour le sauver des Turcs, c'était encourir des maux beaucoup plus à craindre. En effet, il fallait alors que la Serbie, si épuisée d'hommes et d'argent, engageât une nouvelle guerre qui l'eût rejetée hors de la voie des améliorations civiles où elle était fraîchement entrée, si toutefois elle ne l'eût placée de nouveau sous le joug des Ottomans. De toute manière, cette guerre fermait l'avenir que Milosch poursuivait sans cesse, quoiqu'il eût échoué dans ses tentatives précédentes.

Milosch n'avait pas moins à craindre pour lui-même. L'arrivée de Cara-Georges pouvait lui coûter la vie, car le vosd, comme on se le rappelle, n'était pas homme scrupuleux jusqu'à ne pas se débarrasser d'un rival. D'ailleurs, lors même que sa vie n'eût point été en danger, il aurait été dépossédé de l'autorité à laquelle ses travaux et ses grandes actions l'avaient appelé. Enfin, céder le gouvernement à Cara-Georges qui, à part ses talents militaires, ne possédait aucune des qualités nécessaires à l'administration d'un État, était-ce vouloir le bien de son pays? Cara-Georges n'avait-il pas abandonné sa patrie au moment du danger? Ne s'était-il pas refusé à y rentrer lorsque sa présence lui était utile? Maintenant, ne revenait-il pas avec l'intention de la lancer dans une lutte où elle aurait pu périr? Pensait-il seulement à la faire avancer sur le chemin des améliorations par l'ordre et la paix?

Ces pensées tenaient l'esprit de Milosch dans une grande inquiétude; mais il était loin de vouloir attenter aux jours de Cara-Georges. Dès qu'il fut sorti du palais du

pacha, il l'envoya prier, par des instances réitérées, de retourner sans délai sur la terre étrangère, et de ne point exposer à des dangers infaillibles sa vie et le salut du pays. Toutes ces démarches furent inutiles. Cara-Georges feignit de ne rien croire et de ne rien redouter; il s'obstina à rester en Serbie pour donner cours à ses projets.

De son côté, Maraschli préparait les armes. Mille délbis étaient sur le point de partir le 16 juin pour Adzagna. Cara-Georges ne manquerait pas de faire appel à ses partisans pour les repousser. Une première rencontre pouvait être suivie de bien d'autres, et amener une guerre générale.

Milosch manda Vouitza; il lui reprocha son imprudence, et l'envoya de nouveau à Cara-Georges, avec ordre de le conduire hors du territoire serbe, dût-il être réduit à le faire transporter enchaîné au-delà du Danube. Après avoir donné cet ordre, il se disposa à partir lui-même pour Sémendria, accompagné de ses momaks et de plusieurs knès, pour empêcher que la vue de la cavalerie turque ne troublât la tranquillité du pays. Déjà il montait à cheval, lorsqu'il vit arriver deux pandours de Vouitza, portant la tête de l'infortuné Cara-Georges, et une lettre dans laquelle Vouitza lui apprenait que, n'ayant pu le déterminer à s'éloigner de la Serbie, et craignant que la violence à son égard n'excitât des troubles, dont il remarquait déjà des symptômes à Adzagna, et ne soulevât partout ses partisans pour le défendre, il avait banni tout scrupule, et s'était décidé à le frapper d'un coup de hache durant son sommeil dans sa propre maison. Il ajoutait qu'il avait été poussé à cette action par la prévision des maux que la présence de ce chef aurait attirés sur la pa-

trie, et la responsabilité qui pesait sur lui qui en avait favorisé le retour.

La vue de la tête de Cara-Georges affligea profondément Milosch, et Lioubitza, sa femme, qui professait un culte enthousiaste envers les hommes dévoués à la patrie, la pressa dans ses mains, et la couvrit de baisers et de larmes.

Pour empêcher le départ de la cavalerie turque, on envoya la tête de Cara-Georges à Maraschli, qui en fit reconnaître l'identité par Alaï-Beg et par d'autres Turcs, qui l'avaient personnellement connu. Puis il en fit empailler la peau et l'envoya par un de ses officiers à Constantinople, où elle fut exposée à la porte du sérail, avec cette inscription : « Tête du fameux chef bandit serbe nommé Cara-Georges. »

Milosch fit inhumer avec une grande solennité les restes de Cara-Georges, auxquels il avait joint le crâne qu'il s'était fait restituer, dans l'église de Topola, sa patrie. Sur sa tombe il plaça une épitaphe qui rappelle sa gloire et sa fin déplorable. Il était loin de penser qu'on lui ferait un jour un crime de cette mort.

J'ai rapporté avec la plus scrupuleuse exactitude ce fait, qui eut beaucoup de témoins, dont quelques-uns vivent encore, et sont aux affaires sous le gouvernement du fils de Cara-Georges. Je n'ai pas à redouter qu'aucun d'eux puisse consciencieusement me démentir. Sans doute Cara-Georges ne méritait pas un si triste sort. S'il avait de grands défauts, il était doué de grandes qualités; s'il avait abandonné sa patrie dans des circonstances critiques, il en avait bien mérité autrefois par ses services. Sa mort déplorable fut un juste châtiment de Dieu, qui le punit de son sacrilége parricide; en tout cas, elle fut la suite natu-

relle de son entêtement à vouloir se mettre à la tête d'une entreprise dont il n'avait ni calculé les dangers, ni prévu les conséquences. Lors même que Milosch n'aurait pas fait tous ses efforts pour le soustraire à sa destinée, il eût été excusable d'avoir placé sa propre conservation qui, en ces circonstances, devenait plus que jamais nécessaire, et sa patrie, au-dessus de la vie d'un homme dont elle avait reçu, à la vérité, de grands services, mais qui, en ce moment, la menaçait de sa ruine. Milosch n'omit rien de ce qu'un bon Serbe devait faire en faveur du premier libérateur de son pays. Mais celui-ci voulut se perdre par sa malheureuse obstination : à lui seul la faute.

A sa mort, Cara-Georges touchait à sa soixantième année. Il était de haute stature, bien fait de sa personne et robuste, quoiqu'un peu maigre ; son teint brun lui fit donner, par les Turcs et ses compatriotes, le nom de Cara ou Tcherni. Sa physionomie portait le type de sa nation. Cependant, il avait un nez très-allongé qui le faisait distinguer de loin. Sa voix était faible comme celle d'une femme ; dans la colère elle devenait stridente. Il parlait peu et exprimait ses idées avec difficulté. Cependant, lorsqu'il était animé par un peu de vin, il parlait outre mesure et s'emportait contre ceux qui le contredisaient. Il était mis simplement, portant toujours l'habit du raïa serbe, et pendu à ses côtés le terrible pistolet, instrument de ses vengeances. Il ne combattait qu'à pied, armé d'une carabine albanaise avec laquelle il était sûr de tuer son homme. En temps de paix, il aimait les travaux des champs ; il se plaisait à faucher les prés, à battre le blé et à défricher des terrains. A ces différents ravaux il employait aussi ses momaks et tous les soldats

qui se trouvaient près de lui. Mais alors la chaleur et la fatigue l'engageaient à boire plus qu'il n'en avait besoin; aussi, vers le soir, il lui prenait la fantaisie de danser, et il gambadait, en effet, avec tous ceux qui avaient partagé ses travaux, interrompant ces danses par de fréquentes libations jusqu'à ce qu'il fût complétement ivre; et alors il arrivait rarement qu'il ne fît usage du terrible pistolet.

Il était aussi passionné pour les femmes que pour le vin. Il en courtisait plusieurs à la fois; la plupart d'entre elles étaient mariées. Parmi ses maîtresses, la plus célèbre fut *Marie de Brousnitza*, qui le suivait en habits d'homme sur les champs de bataille, et portait son étendard sous le nom de *Marian*.

Il avait quelquefois des caprices pleins de brutalité et inconcevables. Ayant été invité un jour par un de ses amis aux noces d'une de ses filles, il s'y rendit, mais en conduisant une foule d'employés et de momaks, qui mangèrent jusqu'à réduire cet infortuné à la dernière misère: et il le quitta en le raillant. A Belgrade, il fit couper par morceaux une femme qui s'était mise à la croisée pour voir passer un cortége de noces où il se trouvait, parce qu'elle avait refusé d'en faire partie. A Zabar, il fit étouffer dans l'eau des femmes toutes nues, pour voir si parmi elles il se trouvait des sorcières. On pourrait citer mille autres extravagances.

Il n'est pas vrai cependant qu'il ait, comme le raconte le général Alix dans son Histoire de l'Empire Ottoman, fait enterrer vivant un prêtre qui avait réclamé pour des funérailles un prix au delà du tarif. Il se contenta de l'obliger à restituer le surplus, et à recommencer, durant quarante jours, les cérémonies funèbres sur la tombe du dé-

funt, le menaçant, en cas de récidive, de le faire enterrer lui-même à meilleur marché.

Un autre défaut de Cara-Georges, c'était sa faiblesse de caractère qui le livrait à ses favoris, auxquels il laissait commettre toute sorte d'atrocités. Il ne sut jamais se soustraire, par exemple, à l'ascendant de Mladen, quoiqu'il le sût coupable de malversations et de concussions; ce furent ses conseils qui amenèrent la catastrophe de 1813. Il ne sut pas plus refréner la brutalité impétueuse de Plakitch, son gendre chéri, qui, malgré un caractère généreux et brave, se laissait emporter à des actions terribles, lorsque la colère le dominait.

Les défauts de Cara-Georges, cependant, ne doivent point trop diminuer l'estime que peuvent faire concevoir ses qualités. Son âme était bonne et généreuse, s'il n'était pas aveuglé par la colère ou le vin. Il administrait aussi la justice avec une rigoureuse impartialité, lorsqu'il ne s'agissait pas de ses favoris; sans égard pour son propre sang, il condamna à mort son frère Milinko, parce que, malgré plusieurs admonestations à ce sujet, il venait encore d'attenter à la pudeur d'une jeune fille. C'est sur le champ de bataille surtout que brillaient ses qualités. Né avec les instincts d'un général, il était doué de cette promptitude de jugement et de résolution, de ce coup-d'œil sûr, de cet imperturbable sang-froid qui caractérisent les grands capitaines. Quoiqu'il n'eût appris l'art de la guerre que dans les corps-francs autrichiens qu'il avait désertés, à peine caporal, parce qu'on l'avait oublié dans la distribution de certaines médailles, si l'on excepte les premières rencontres dans lesquelles les siens n'étaient point encore aguerris, il sortit, cependant, victorieux



de tous les combats qu'il dirigea lui-même contre des ennemis bien supérieurs en nombre. Ses plans de campagne feraient honneur à un grand capitaine.

Mais il n'était que général; son inaptitude pour les choses politiques égalait son habileté aux choses de la guerre. Pour nous en convaincre, il suffit de dire qu'il refusa pour son pays des conditions qu'il n'avait pas lieu d'attendre, et pour lui le grade et titre de prince que la Porte lui fit proposer, en 1807 et en 1811, sous la garantie de la France et de l'Autriche. En cette occasion, égaré par des conseillers à gage de l'étranger, Cara-Georges préféra le vain titre d'allié de la Russie à ses intérêts et à ceux de sa patrie.

Du reste, les Serbes ne pouvaient choisir un meilleur chef pour diriger la première insurrection ; s'il n'avait souvent souillé la gloire de ses victoires par d'inutiles carnages et par ses parjures envers les ennemis, et si la faiblesse de son caractère ne lui eût pas fait perdre le fruit de ses succès, il aurait acquis certainement une grande réputation dans toute l'Europe et la reconnaissance éternelle de sa patrie, qu'il éveilla de sa léthargie, allumant le premier de tous une étincelle qui fera éclater un jour un vaste incendie.

L'autorité de Milosch se raffermissait de jour en jour; mais pour qu'elle pût donner les résultats qu'on avait lieu d'en attendre, il fallait, avant tout, qu'elle fût sanctionnée par quelque démonstration solennelle. Comme on avait en vain jusqu'ici cherché à amener la Porte à la produire, les knès, les premiers prélats de l'Église et les kmets les plus notables du pays tinrent, le 6 novembre 1817, une grande assemblée dans laquelle Milosch Théodorovitch

Obrénovitch fut déclaré knias (prince des Serbes), avec le droit d'hérédité dans sa famille ; et tous lui jurèrent solennellement une fidèle obéissance. On dressa un acte de cette proclamation, qui fut signée, au nom du clergé, par l'archevêque de Belgrade, Agatangel (mort patriarche œcuménique de Constantinople), par le nouvel évêque de Schabatz, Gérassim, par les archimandrites, Mélentié Paolovitch de Vratchévssitza, Samuel de Kalenik, et Nicéphore de Ravanitza, et, au nom du peuple, par tous les knès et les kmets présents.

De cette manière, Milosch se trouva investi légalement du pouvoir suprême; sans rompre tout-à-fait avec la Porte, lui et le peuple gardant envers les Turcs cette attitude qui commande le respect, il pouvait saisir de lui-même les droits vainement réclamés, sans lesquels il est impossible de gouverner sagement une nation.

Aussi, son premier soin après cette investiture solennelle fut d'établir la stabilité et l'ordre dont son pays avait tant besoin. Une bonne et prompte justice le purgea des brigands qui l'infestaient. La vie et les propriétés des bons citoyens furent à l'abri de toute attaque, comme chez les nations les plus civilisées de l'Europe.

Il travailla ensuite à détruire plusieurs abus séculaires indignes de gens qui aspiraient au progrès. Un des plus odieux et des plus immoraux, c'était le rapt des jeunes filles. Il en résultait pour les prétendants des rixes sanglantes et pour les parents des chagrins mortels. Cet attentat était fréquent. Une jeune personne avait-elle le malheur de plaire à quelqu'un qui prévit un refus de la part de la famille, le prétendant, accompagné de quelques amis, l'enlevait violemment et, après l'avoir violée,

la forçait à l'épouser. On trouvait des prêtres qui prêtaient pour une mince rétribution leur ministère sacré à ces violences, et célébrait le mariage malgré les protestations de la victime, qui souvent refusait son consentement.

Milosch décréta la peine de mort contre l'auteur et les complices du rapt dans le cas où la nouvelle mariée persistait à protester coutre cette union forcée et lorsque le viol avait eu lieu. Le prêtre qui avait prêté son ministère était suspendu de ses fonctions et subissait une peine corporelle. Malgré ces rigueurs, cet abus, ou plutôt ce crime, fut un des plus difficiles à déraciner, quoique la loi eût eu plusieurs fois à sévir.

Étrange manière d'interpréter les réformes! Cyprien Robert voit dans cette répression un excès de despotisme, et l'impute à Milosch comme un attentat à la liberté. Milosch, dit-il, enleva aux jeunes gens pauvres un puissant moyen d'égaliser les fortunes, en les empêchant de contracter de riches unions. M. Cyprien Robert, qui prétend si bien connaître les mœurs serbes, ne sait-il pas que dans ce pays les jeunes personnes ne reçoivent pas de dot, même lorsqu'elles se marient avec le consentement des parents? De ce grief, on peut arguer de la légitimité de tous les autres.

Milosch réorganisa l'administration sur des principes plus larges que ceux qui avaient été convenus avec Maraschli; il se réserva le droit de vie et de mort qui jusqu'alors avait été le privilége du pacha; il augmenta les attributions du tribunal suprême, qui prit le nom de *véliki-narodni-soud* (grand tribunal national), et devint presqu'un conseil d'État auquel on déférait toutes

les causes civiles et criminelles d'une grande importance, et que le knias consultait au besoin sur les matières concernant la police intérieure et les affaires étrangères. Il conserva l'ancienne division de la Serbie par provinces et par districts; il établit dans les chefs-lieux des provinces un ober-knès et un tribunal provincial, dans les districts un knès, et à chaque village un kmet. Il régla leurs attributions de manière à faire distribuer équitablement les impôts, administrer sagement la justice, pourvoir à la tranquillité et à la sûreté publique, et à mettre un frein à la licence des Turcs.

Cette réorganisation étant accomplie, les mussélims n'eurent plus à s'immiscer dans les affaires serbes, dans les procès, même entre chrétiens et musulmans. Les premiers, cités au tribunal turc, faisaient défaut, de sorte que les autres étaient obligés de se présenter devant les tribunaux chrétiens. La Serbie s'émancipait ainsi de jour en jour, et, malgré les protestations de Maraschli, Milosch continua ses réformes avec persévérance. Les Turcs furent forcés de mettre une fin à leurs déprédations jusque-là presque toujours impunies. Les soldats qui parcouraient le pays, les agents mêmes du pacha avaient l'habitude de vivre aux dépens des villes et des villages qu'ils rencontraient sur leur passage; mais dès ce moment, ils furent forcés de payer argent comptant leurs consommations et tout ce qui leur était nécessaire. Les spahis, qui auparavant extorquaient tout ce qui était à leur convenance, durent se contenter de ce qui leur revenait, souvent même de ce que l'on voulait bien leur donner. On ne voyait plus des bandes de Turcs parcourir le pays et vivre d'extorsions et de rapines. Les habitants des cam-

pagnes les pourchassaient les armes à la main, et les menaient captifs aux autorités turques, ordinairement après leur avoir ôté l'envie de recommencer leurs maraudages, par quelques coups de bâton. Les chrétiens entraient armés à cheval dans les villes, et les Turcs n'osaient rien dire. Enfin, dans toute l'étendue du sandgiacat, dont Milosch était le véritable souverain, les Serbes pouvaient faire respecter leurs droits.

Néanmoins, Milosch n'avait pas abandonné le projet de faire sanctionner l'indépendance dont la Serbie jouissait de fait. Cette formalité était nécessaire pour enlever aux Turcs tout prétexte de s'immiscer de nouveau dans les affaires des Serbes, lorsqu'ils croiraient pouvoir se le permettre. Dans ce but, au printemps de l'année 1820, il envoya à Constantinople le knès Paul Sréténovitch et son secrétaire-interprète Georges Kélech, pour obtenir que la Porte envoyât un commissaire avec les pouvoirs de terminer ce long différend.

Vers ce temps, les journaux de l'Europe attribuaient à la Russie l'intention d'établir une commission turco-russe pour fixer le sens du traité de Bucharest, et en exiger l'exécution de la part des deux parties contractantes. La Porte, craignant que la Russie ne lui reprochât la non-exécution de l'art. 8 de ce traité, s'empressa de consentir aux demandes des Serbes, et fit aussitôt partir pour Belgrade un commissaire muni d'un firman spécial, dans l'espoir qu'il réussirait à n'accorder que le moins possible des concessions exigibles d'après l'article précité.

Maraschli, auquel il paraissait que les Serbes jouissaient déjà de plus de liberté qu'il ne leur en était dû, vit de

mauvais œil qu'ils en réclamassent de nouvelles. Aussi, leur reprocha-t-il leur ingratitude et leurs exigences lorsque Milosch vint lui demander des lettres de recommandation pour ses députés. Il refusa de se mêler de ces affaires. Il les assura que toutes leurs tentatives seraient infructueuses ; que la Porte ne se montrerait plus à l'avenir si généreuse, puisque leurs prétentions augmentaient en raison de ses concessions.

La mauvaise humeur de Maraschli ne s'exhala pas toute en paroles. Il fit insinuer adroitement aux spahis que le chef serbe se proposait de les dépouiller de leurs fiefs militaires ainsi que de tous les biens qu'ils possédaient dans le pays, et d'expulser tous les Turcs hors du pachalik de Belgrade, et les entraina ainsi dans une conjuration dont il était l'âme contre les jours de Milosch.

A la suite de ces insinuations, les Turcs de Belgrade, et surtout les spahis, convinrent de l'assassiner au moment où il entrerait dans la ville. Plusieurs Turcs de considération, peu favorables au knias, m'ont affirmé que le pacha lui-même avait ourdi ce complot, qu'il avait ensuite adroitement suggéré aux Turcs les plus fanatiques de la ville. On m'a encore affirmé que ce furent des Turcs mêmes qui, guidés par la prudence, éventèrent cette fatale conspiration, dans l'appréhension des terribles conséquences dont elle serait suivie.

Sur ces entrefaites, arriva en Serbie le commissaire impérial, qui était un *hodgia-kian* (secrétaire d'État). Il fut reçu partout sur son passage, par ordre de Milosch, avec des marques particulières de respect. Le knias lui-même vint à sa rencontre à Batotchina, et l'accompagna jus-

qu'à Assan-Pacha-Palanka, où il prit congé, laissant auprès de lui plusieurs knès pour l'accompagner durant son voyage. De retour à Kragoevatz, il lui écrivit qu'il irait le voir, sous peu de temps, à Belgrade.

En effet, aussitôt arrivé à Kragoevatz, il réunit les knès et les hommes les plus remarquables de la Serbie pour les conduire à Belgrade assister à la lecture du firman dont le hodgia-kian était porteur; mais, heureusement, il fut averti de la conjuration qui se tramait à Belgrade, dans laquelle on avait résolu de l'égorger dès qu'il aurait franchi les portes de cette ville. Milosch ne pouvait douter de la vérité de cet avis; aussi s'entoura-t-il d'un plus grand nombre de partisans, et se rendit avec eux à Ostrousnitza, à trois lieues de Belgrade, où il s'arrêta pour délibérer sur la conduite à tenir en cette circonstance périlleuse.

Lorsque le pacha connut la nombreuse suite dont Milosch se faisait accompagner, il le fit prier de ne pas introduire tant de monde dans la ville, où l'on ne saurait comment les pourvoir de vivres et de logements. Milosch lui répondit de ne pas prendre de souci à ce sujet, et lui fit dire que, de toute manière, il était décidé à entrer dans la ville avec sa suite, ou à ne pas y entrer s'il fallait l'abandonner, parce que ceux qui l'accompagnaient ne lui permettraient pas d'en agir autrement.

En effet, la nouvelle s'étant répandue parmi le peuple que l'on conspirait à Belgrade contre la vie du knias, le peuple l'avait engagé, les larmes aux yeux, de ne pas s'exposer à un si grand danger, en lui déclarant que, s'il ne se ren-

dait pas à ses prières, il emploierait la force pour l'empêcher de partir.

Maraschli alors comprit que ses sinistres projets avaient été dévoilés. Dans l'appréhension qu'une foule si nombreuse de Serbes, dont on portait le nombre à dix mille, quoiqu'il n'y en eût en réalité qu'un millier, ne s'emparât de la ville, si elle y pénétrait, ou ne s'emportât à quelque horrible vengeance, il s'opposa résolument à sou entrée. Il fut convenu alors qu'au lieu de Milosch, Jean, son frère, serait introduit dans la citadelle avec deux cents knès ou kmets pour assister à la lecture du firman impérial. L'attitude menaçante des Turcs et le froid accueil qu'ils y reçurent leur firent craindre pour leur propre vie. Ils acquirent la conviction que Milosch eût trouvé la mort dans Belgrade, s'il y fût entré avec trop de confiance.

Les articles du firman se résumaient comme il suit :

1° Le commissaire impérial, d'accord avec les knès, fixerait la somme qui devait se payer comme tribut à la Porte.

2° On n'enverrait plus de mussélims dans l'intérieur du pays, excepté dans les forteresses limitrophes à l'Autriche.

3° Milosch porterait le titre de bass-knès (chef knès) des Serbes, qui, du reste, comme leurs ancêtres, continueraient à être raïas du sultan, et à fournir les vivres et tout le nécessaire aux troupes en garnison dans les forteresses ou de passage dans le pays. Il était expressément enjoint à l'hodgia-kian de ne remettre ce firman aux Serbes qu'autant qu'ils déclareraient, par écrit, être par-

faitement satisfaits de ces concessions, et renoncer à toute autre prétention à l'avenir.

Comme il n'était pas dans les attributions des Serbes, venus dans la forteresse pour prendre connaissance du firman, d'en accepter ou d'en refuser les conditions, après leur départ, le hodgia-kian, pour obtenir une réponse définitive au firman, fut obligé de venir lui-même à Topt-chi-Déré, où se trouvait Milosch, et de lui en expliquer le contenu.

Dès que Milosch eut entendu ces étranges conditions, il comprit la pensée qui les avait dictées, et répondit aussitôt qu'il acceptait avec reconnaissance les concessions du Grand-Seigneur, mais qu'il ne pouvait s'imposer de ne plus en réclamer d'autres à l'avenir, parce qu'il lui paraissait étrange et cruel que l'on empêchât un peuple de présenter ses vœux à Dieu et au monarque. A ces paroles, le hodgia-kian engagea Milosch à lui dire quelles étaient donc les exigences des Serbes, puisque le firman n'était pas de nature à les satisfaire. « Ils supplient, répondit ce prince avec aplomb, qu'on leur accorde les droits stipulés par le traité de Bucharest.

Les paroles de Milosch frappèrent l'hodgia-kian comme un coup de foudre. Il croyait que les Serbes auraient accepté comme une faveur inespérée le firman impérial; il vit, au contraire, que, loin de les satisfaire, il augmentait leurs prétentions. En effet, la Serbie ne s'en rapportait plus à la générosité du sultan; elle s'appuyait sur un traité conclu entre la Porte et une grande puissance capable de le faire respecter. Ces paroles, « traité de Bucharest, » prononcées par le chef serbe, confondirent l'hodgia-kian; il ne prononça pas un mot de réponse. Il monta

à cheval et partit pour Belgrade sans prendre même congé de Milosch. De là il repartit peu de jours après, plein de dépit d'avoir échoué dans sa mission et du peu de profit pécuniaire qu'il en avait retiré[1]. Affectant de craindre pour ses jours s'il traversait la Serbie, il descendit le Danube par la Hongrie, passa par Bucharest, sans doute avec l'intention de mettre à contribution la libéralité du prince Callimaki, et se rendit à Constantinople.

Milosch revint à Kragoevatz après le départ du hodgiakian; et les spahis de Belgrade, qui n'avaient pu accomplir contre lui leurs projets sanguinaires, pour montrer de quelles dispositions ils étaient animés, se portèrent devant la maison qu'il y possédait, et, pour faire comprendre leurs projets sanguinaires, ils déchargèrent leurs pistolets contre les portes et les fenêtres en prononçant les imprécations les plus terribles et les plus infâmes. Ces insultes, que la rage et la terreur de son nom inspiraient contre lui, donnèrent à ce prince un prétexte de ne plus se présenter à Maraschli, légitimement soupçonné de nourrir des desseins pervers contre sa personne. Le pacha eut

[1] Les *hodgia-kians* (secrétaires d'État), les *kapidgi-bachis* (chambellans), les *sal-ahors* (écuyers), étaient des emplois honoraires, qui donnaient aux titulaires la prérogative d'être envoyés comme commissaires dans les provinces de l'empire. Le firman dont ils étaient porteurs précisait la somme qu'ils devaient recevoir pour indemnité ou cadeau, de ceux auxquels il était adressé. Ceux-ci ordinairement l'augmentaient en raison de l'étendue de la faveur qui leur était accordée. Outre cela, les autorités des pays par où ils passaient leur offraient aussi des cadeaux plus ou moins considérables, suivant le crédit dont ils paraissaient jouir auprès des membres du divan.

beau réitérer ses invitations et menacer de le destituer s'il ne se rendait auprès de lui, Milosch se rit de ses menaces et ne rentra plus à Belgrade avant 1830, époque à laquelle on y lut le fameux hatti-chériff qui consacrait l'émancipation de la Serbie, et reconnaissait Milosch et ses descendants comme prince héréditaire, ratifiant ainsi le choix de la nation.

Le hodgia-kian, arrivé à Constantinople, dépeignit les Serbes ainsi qu'ils y avaient été souvent représentés, comme des gens turbulents, ennemis des musulmans, et Milosch comme un chef de bandits prêt à se révolter à la première occasion contre la souveraineté du sultan. Ces calomnies et la hardiesse de Milosch à réclamer hautement l'exécution des clauses du traité de Bucharest y excitèrent une telle indignation, que plusieurs personnes affirment que la Porte expédia secrètement un firman à Maraschli, avec l'ordre de faire mourir le nouveau knias de Serbie, ou légalement ou par la violence. Je n'ai jamais pu m'assurer de ce fait malgré toutes mes recherches.

Abd-ul-Rhaïm, successeur de Maraschli, qui m'a honoré de sa confiance, interrogé par moi sur ce point, m'a assuré que dans les documents laissés par ce pacha on n'a jamais trouvé rien de semblable.

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que le traité de Bucharest, invoqué à la fois par la Russie et par Milosch, épouvanta la Porte. Elle engagea les Serbes à faire partir pour Constantinople une nouvelle députation plus nombreuse que les précédentes, et composée des personnes les plus capables de la nation, afin de terminer définitivement le différend.

A la suite de cette invitation, les knès et les kmets ré-

unis la même année à la scoupstina de Saint-Démétrius (le 26 novembre), choisirent comme députés *Vouitza Volitchévitch*, ober-knès de Sémendria ; *Démétrius Georgévitch*, ex-secrétaire du prince Milosch, alors ober-knès de Iagodina ; le knès Elias Marcovitch, de Schabatz; *Samuel Iacovliévitch*, archimandrite du monastère de Kalénik; *Miloé Voucachinovitch*, archiprêtre de Iagodina; *Sava Liotitch*, négociant de Sémendria, auxquels on joignit *Abraham Pétroniévitch* comme secrétaire, et *Christophe Dukitch* comme intendant de leur maison. On leur confia pleins pouvoirs de terminer tout différend avec la Porte sur les bases suivantes :

1° Toutes les villes et tous les villages en insurrection contre la Porte à l'époque du traité de Bucharest, étant compris dans ce traité, doivent faire partie de la principauté de Serbie, quoiqu'ils ne soient pas incorporés actuellement dans le pachalik de Belgrade ;

2° Les impositions de tout genre payables par la Serbie à la Porte seront réduites à une seule somme fixément déterminée ;

3° Le sultan investirait Milosch de la principauté de Serbie, avec le pouvoir de la transmettre à ses descendants et de nommer les autorités nécessaires à l'administration publique;

4° On concéderait entière liberté de pratiquer dans toute la Serbie le culte chrétien selon le rite grec, avec la faculté d'ériger des églises et des monastères, d'ouvrir des écoles et d'établir des typographies;

5° Il serait défendu aux Turcs de séjourner en Serbie hors du giron des forteresses, qui resteraient toujours en leur pouvoir.

Avec ces instructions, les députés partirent aussitôt pour Constantinople, où ils furent reçus avec des marques particulières de bienveillance. On entama de suite les négociations, avec la volonté, cette fois, d'en venir bientôt à une solution.

Mais au commencement de l'année suivante (1821) éclata la révolution grecque qui, absorbant toute l'activité et l'attention de la Porte, fit suspendre tous ses autres travaux. La vie même des députés serbes courut alors plusieurs fois des dangers.

On sait que la Porte ajoutait foi à toutes les rumeurs qui avaient cours sur les intentions de l'Hétérie grecque; aussi crut-elle toucher à sa fin. Dans son épouvante, elle lança un firman dont on donna lecture dans toutes les mosquées. Elle y disait que les Grecs révoltés ne voulaient rien de moins qu'exterminer toute la population turque, incendier la flotte et détruire tous les quartiers de Constantinople habités par les Turcs. Elle exhortait tous les musulmans à prendre les armes afin de défendre la patrie, et, au besoin, à se tenir prêts au moindre signal. La lecture de cette imprudente proclamation réveilla le fanatisme des Turcs contre les chrétiens. Les enfants eux-mêmes prirent les armes, et dans chaque rue de la capitale la foule furieuse faisait main-basse sur les chrétiens qui se trouvaient sur son passage. Les représentants des puissances étrangères et leurs sujets n'étaient pas à l'abri de ces fanatiques. La Porte, qui excita cet incendie, n'avait plus les moyens de l'arrêter. Elle confessait son impuissance et engageait les chrétiens à se montrer le moins possible en public. Le Fanar, c'est-à-dire la partie de Constantinople habitée par les princes grecs, fut spé-

cialement le point de mire de la multitude. C'était là qu'habitaient les députés serbes. Leur hôtel fut assallli avec fureur, et leur mort eût été inévitable si le gouvernement n'y eût envoyé en toute hâte une troupe de janissaires pour les défendre. Cette milice eut de la peine à les délivrer. Elle les conduisit au patriarcat grec. Leur habitation fut saccagée dès qu'ils l'eurent abandonnée, et tout ce que l'on n'avait pu emporter fut détruit.

Le patriarcat lui-même ne tarda pas à être attaqué par la plèbe, que les supplices infligés chaque jour aux chrétiens n'avaient pu calmer. Cette fois encore, les Serbes furent sauvés par les janissaires préposés à leur garde, et conduits pour plus de sûreté dans l'enceinte du sérail. On leur assigna une habitation commode, et ils furent toujours traités avec une généreuse hospitalité, jusqu'à la convention d'Akerman, en 1826. La Porte se comportait ainsi à leur égard parce qu'elle craignait qu'en les abandonnant à la fureur du peuple, la Serbie, saisissant le prétexte du massacre de ses députés, ne se crût en droit de faire cause commune avec les Grecs.

C'est au milieu de ces désordres que commença la fortune du fameux Stojan Simitch. La part très-importante qu'il eut dans les destinées de Milosch et de la Serbie, nous oblige de reprendre sa vie de plus haut. Stojan et Alexis Simitch étaient fils d'un ex-enseigne dans les corps-francs serbes, au service de l'Autriche; orphelins en bas-âge et sans fortune, ils durent penser eux-mêmes à se procurer des moyens d'existence. Alexis, après avoir servi quelques années comme garçon dans l'auberge dite de Kragliévitch-Marco, à Semlin, passa en Serbie, où Milosch le fit copiste de la chancellerie en souvenir de son

père qu'il avait connu. Stojan, après avoir servi dans le corps-franc serbe à la solde de l'Autriche, alla en 1815 en Valachie. Il eut de la peine à y gagner son pain, et pour vivre il fut employé comme fouleur dans une manufacture de tabac, jusqu'à ce que Michel Germani, courrier russe et agent secret des Serbes, le reçût à son service comme pandour[1]. Il vint en Serbie lorsqu'il apprit que son frère avait trouvé un emploi. Sur les recommandations de son maître il obtint de commencer l'apprentissage de courrier (tatar) sous Iovantché-Spachitch, alors tatar-aga (chef courrier) au service de Milosch. Envoyé à Constantinople, les députés serbes le gardèrent avec eux, en lui donnant l'emploi de commissionnaire. Lorsque la populace turque alla assaillir leur hôtel au Fanar, il fit preuve de grand courage. Il chassa à coups de bâton quelques Turcs qui avaient déjà pénétré dans l'intérieur, et tint bon jusqu'à l'arrivée des janissaires.

Après que les députés serbes furent logés au sérail, comme homme de peu d'importance, il ne fut pas compris dans leur suite, et resta libre dans la ville, où il trouva moyen de relier de secrètes relations avec les députés enfermés. Quelques jours après, il repartit pour la Serbie, chargé de communications verbales pour Milosch. Il sut bientôt captiver la faveur de ce prince, qui d'abord lui donna l'emploi de courrier, et lui confia ensuite plusieurs missions délicates dont il s'acquitta avec beaucoup de mérite.

[1] Les pandours sont des domestiques armés, dont les boïards valaques ont le droit de se faire suivre.

II

Pendant que ces choses se passaient à Constantinople, Maraschli poursuivait ses sourdes intrigues contre Milosch, qui désormais lui était devenu odieux ; il n'avait pas encore abandonné son projet favori de lui susciter des compétiteurs et des ennemis, afin de perpétuer la discorde parmi les chefs serbes. Par l'entremise des spahis, ses agents secrets, il faisait espérer de perpétuer dans leurs familles les fonctions dont ils se trouvaient investis. Il leur fit comprendre qu'au lieu d'être les subordonnés de Milosch, ils feraient mieux de s'en débarrasser, de commander chacun dans sa nahïa et de ne dépendre que de la Porte et de son pacha de Belgrade ; que s'ils adhéraient à ses propositions, le gouverneur, dans ce cas, leur ferait obtenir du sultan l'investiture de leur dignité d'ober-knès, par le moyen d'un *bérat* (diplôme impérial) qui rendrait cette dignité héréditaire dans leurs familles.

Il est évident que Maraschli tendait à détruire tout centre d'unité dans la Serbie, et, en conséquence, toute la force de ce pays. Il comptait pouvoir, d'après les dépositions des knès eux-mêmes, représenter à la Porte Milosch comme le seul auteur des prétentions exagérées des Serbes, qui, sans son ambition, se contenteraient des conditions que le Grand-Seigneur venait de leur offrir. De plus, la révolte de quelques knès contre l'autorité de Milosch aurait légitimé dans cette question une inter-

vention armée, et amènerait peut-être sa mort ou sa destitution, qui était le but de tous ses désirs.

Cependant, parmi les knès circonvenus par Maraschli, il s'en trouva deux seulement assez ambitieux et impolitiques pour préférer au bien de la patrie leur fortune particulière que le pacha leur proposait, et à laquelle ils avaient la bonhomie de croire.

Ce furent *Marc Abdullah* et *Etienne Dobriniatz*, oberknès des nahiés de Posarévatz et de Poretch, les deux hommes les plus puissants et les plus riches après Milosch. Maraschli, donc, les excitait à lever l'étendard de la révolte, en les assurant qu'ils seraient secondés par d'autres knès, qui se lèveraient au premier signal. Mais Étienne Dobriniatz et Abdullah comprenaient toutes les difficultés et les dangers de cette entreprise, d'autant plus qu'ils n'avaient pas encore sondé les intentions des autres knès, et n'étaient pas sûrs de leurs momaks, dont ils craignaient la trahison. Surtout, ils étaient tenus en respect par la présence des deux frères du célèbre Haïdouk-Velko, Miloutin, knès de Omolia, et Milko, jeune homme d'un rare courage, ainsi que de Jokso Milosovliévitch, très dévoués au prince, et qui, assurément, se seraient opposés à toute entreprise contre ses intérêts. Toutefois, s'appuyant sur sa jeunesse et son inexpérience, ils crurent pouvoir facilement attirer, par des promesses, Milko dans leur parti, et espérèrent que cette conquête leur amènerait les deux autres.

A la chute du jour, le 24 mars 1821, Marc Abdullah se rendit chez Milko, accompagné de quelques hommes armés, lui découvrit toute la conjuration, et le pressa d'y entrer. Pour l'attirer plus facilement, il lui offrit une

grande somme d'argent et un emploi lucratif et honorifique. Milko fut pris d'indignation à ces propositions, et il ne put la dissimuler. Il les repoussa avec une franchise de soldat, et reprocha à Abdullah son ingratitude envers Milosch, qui l'avait comblé de faveurs. Aussitôt après, il vint faire part au knès Jokso de la conjuration qu'Abdullah lui avait fait connaître, et tous deux partirent immédiatement pour Kragoevatz, pour en informer le prince lui-même.

A sa réponse, Abdullah avait soupçonné les desseins de Milko. C'est pourquoi il porta ses momaks sur la route de Kragoevatz, avec ordre de tuer Milko et Jokso, s'ils y passaient, sous prétexte que Milosch avait donné l'ordre de les faire périr parce qu'ils avaient tué et dévalisé quelques Turcs.

Trompés par ces paroles, que la fougue de Milko rendait probables, ils exécutèrent fidèlement l'ordre de leur maître. Dès qu'ils virent passer les deux voyageurs, ils déchargèrent sur eux leurs arquebuses. Heureusement les momaks ne tirèrent pas juste, et ni l'un ni l'autre ne fut blessé. Se voyant attaqués, ils se jetèrent sur les assaillants les mirent en fuite, et ils purent reprendre la route de Kragoevatz, où ils arrivèrent bientôt sans courir d'autres dangers. Milosch, apprenant cette conspiration, manda le soir même aux knès des environs de se diriger, avec quelques centaines d'hommes armés, vers la Morava, où ils recevraient des ordres ultérieurs.

Le lendemain, 26 mars, un tatar (courrier de Maraschli) annonçait au prince que dans la nahïa de Posarévatz le peuple s'était soulevé contre lui, qu'il n'en prit cependant aucun souci, que des troupes turques par-

tiraient immédiatement de Belgrade pour apaiser l'émeute et rétablir l'ordre dans cette contrée.

Il ne fallait pas une grande pénétration d'esprit pour comprendre le but où Maraschli voulait en venir avec une offre si étrange. Milosch connaissait d'ailleurs trop les Turcs pour se laisser prendre au piége. Il manda par le même courrier, à Maraschli, qu'il était informé avant lui de la conspiration de Posarévatz, et qu'il y aurait pourvu lui-même; qu'il n'eût point à sortir de la forteresse avec des troupes, ni à se mêler dans les affaires intérieures de la Serbie, s'il ne voulait la mettre en combustion et y rallumer la guerre.

Pendant que les milices serbes s'acheminaient vers la Morava, Milosch les fit précéder par une bande nombreuse de momaks sous le commandement de son frère Ephrem, avec ordre d'engager par des moyens polis les troupes turques sur la route de Posarévatz à rebrousser, et, en cas de refus, de les repousser par les armes. Ils rencontrèrent, en effet, un *baïrak* (troupe de deux cents hommes) expédié par Maraschli. Lorsqu'ils connurent les ordres du prince serbe, ils ne firent aucune résistance et s'en retournèrent à Belgrade.

Cependant, dès que les soldats de Milosch furent arrivés à Posarévatz, le peuple, apprenant le motif de leur visite, s'indigna contre les deux knès rebelles, qui, abandonnés de tout le monde, cherchèrent leur salut dans la fuite. Étienne Dobriniatz, après mille difficultés, finit par sortir de la Serbie, et se réfugia près du pacha de Lescovatz. Abdullah, après avoir erré dans les forêts, chassé des lieux où il cherchait un abri, pressé par la faim, se rendit au frère de Milosch.

Dès qu'on se fut emparé d'Abdullah, on demanda l'extradition de son complice au pacha de Leseovatz, qui le renvoya aux Serbes, après en avoir obtenu la promesse qu'il aurait la vie sauve. Interrogés, les deux conspirateurs dévoilèrent les menées de Maraschli et les promesses dont il s'était servi pour les corrompre et les pousser à la révolte. Leur sincérité et leur repentir touchèrent Milosch, qui leur fit don de la vie après les avoir privés de leur dignité et fait promettre que désormais ils s'abstiendraient de s'ingérer dans les affaires publiques, et surtout de conspirer avec les Turcs.

Ils furent fidèles à leur parole durant deux années; mais Abdullah finit par renouer des relations avec les spahis, et entra dans de nouvelles machinations contre Milosch. Ses menées découvertes, on envoya pour l'arrêter; l'infortuné opposa de la résistance, et fut tué pendant la lutte dans sa propre maison. Alors, Dobriniatz, dans l'appréhension de subir le sort de son ancien complice, s'enfuit dans le banat de Témesvar, et ne rentra plus dans son pays.

Ainsi échoua cette dernière tentative de Maraschli contre le prince Milosch. Le dépit qu'il nourrissait contre ce chef depuis plus d'un an avait altéré sa santé. La conscience de son impuissance à lui nuire, ainsi que les accusations de Kourschid-Pacha son rival, devenu tout-puissant auprès de son maître, parce qu'il avait vaincu le célèbre Ali-Tépélenli de Janina, aggravèrent tellement son mal, qu'elles le conduisirent à la tombe.

Ce que nous venons de raconter peut donner une idée du caractère et de l'administration de ce visir. Il fit du bien à la Serbie; mais ce ne fut ni par générosité de ca-

ractère, ni avec de bonnes intentions. Il pacifia ce pays à force de concessions, d'abord parce qu'il voulait l'emporter sur son rival Kourschid-Pacha, ensuite parce que, fastueux et prodigue, il avait besoin d'argent, et que le prince savait lui en fournir à propos. Milosch se servait de l'entremise du kurtchi-bachi, qui avait une grande influence sur le pacha, et dont la vanité et l'avarice ne résistaient jamais à l'argent. Il était entremetteur intéressé entre le pacha et ceux qui voulaient obtenir quelques faveurs.

C'est de cette manière que Milosch avait obtenu le fermage des fiefs militaires, des bacs, et le transport (*skélé*) des produits du pays qui appartenaient au domaine impérial. On avait persuadé au pacha que ces concessions diverses étaient de peu d'importance; cependant elles produisirent par la suite les plus heureux résultats pour la Serbie, parce qu'elles lui servirent de précédent pour acquérir l'administration des fiefs militaires (*spahïliks*) et de la douane de Belgrade.

Au fond, Maraschli accordait facilement tout ce qu'on lui demandait. Plein de confiance dans son esprit si fécond en ruses, il pensait reprendre plus tard ce qu'il avait si aisément donné : telle avait été sa politique en Asie. Il l'aurait continuée en Serbie, s'il n'y avait rencontré que des hommes pareils à Moller, Mélentié, Abdullah, etc. Mais Milosch était d'une autre trempe, il ne lâchait jamais une concession acquise; il savait, au contraire, s'en servir pour en obtenir de nouvelles : c'était une pierre d'attente pour l'avenir. Maraschli dut reconnaître combien ses expédients étaient faibles, toutes les fois qu'il eut à traiter avec un tel homme.

Quoique Maraschli fût un très-mauvais administrateur

et sans foi, pour un Turc il était assez bon. Lors même qu'il fût parvenu à retirer une à une toutes les concessions faites aux Serbes, on n'aurait pas eu à se plaindre tant qu'il aurait vécu, comme des autres pachas. Maraschli les aurait gouvernés comme jadis Hadgi-Mustapha, car il était d'un caractère doux et bien différent de Soliman : il n'aimait pas le sang ; il n'avait pas non plus la passion de thésauriser ; il ne désirait que ce qui était nécessaire pour satisfaire ses goûts de dépense et de luxe. Il est vrai que les riches revenus des deux pachaliks de Roumélie et de Serbie, dont il était investi, suffisaient à peine à ses libéralités et à sa vie luxueuse ; mais au moins l'argent qu'il dépensait par ses prodigalités restait dans le pays, et commença la fortune de plusieurs familles. Il se plaisait à voir les Serbes danser et se réjouir dans les prairies qui s'étendaient hors de Belgrade. On lisait sur sa figure une joie sincère lorsque quelque courtisan lui faisait entendre que c'était à ses bontés que les Serbes devaient leur bonheur. A ces qualités il joiguait la vanité si commune à sa nation. Pour un Turc, en somme, c'était un bon homme. Il se croyait débonnairement d'une race supérieure aux pauvres raïas qui étaient sous sa dépendance, et l'égal, au moins, des plus puissants monarques chrétiens.

L'anecdote suivante fera connaître jusqu'où il portait l'opinion qu'il avait conçue de sa propre grandeur. En 1817, si je ne me trompe, l'empereur d'Autriche, François Ier, dans un voyage aux frontières de la Hongrie, vint à Semlin, et invita Maraschli-Ali-Pacha à une fête qu'on lui avait préparée, et qui devait avoir lieu sur les bords du Danube et de la Sava, parce que, d'après les lois sani-

taires, le pacha et sa suite ne pouvaient entrer dans la ville. Parmi les tentes dressées en l'honneur de l'empereur et de sa suite, il en était une plus grande et plus somptueuse destinée à l'audience impériale. L'impératrice était assise sur le trône ; l'empereur se tenait debout à ses côtés. Le pacha, introduit, crut bonnement que l'empereur et roi restait debout par déférence envers sa personne, et que pour s'asseoir il attendait sa permission. Pour ne pas le laisser plus longtemps dans cette position gênante, il lui fit signe de la main de se mettre à son aise, en lui disant, par l'entremise de l'interprète impérial, de ne pas faire de cérémonie et de s'asseoir librement près de sa dame (*hanum*), et il regardait en même temps si on avait placé un siége pour lui. L'empereur sourit à cette étrange politesse, et répondit qu'il préférait rester debout. « Puisqu'il en est ainsi, dit Maraschli, j'y resterai moi aussi. »

Ce fait suffit pour faire connaître combien le fanatisme musulman lui exagérait la considération de sa propre personne, quoiqu'il eût demandé à Constantinople de quelle manière il devait se présenter à l'empereur, et qu'on lui eût répondu qu'il devait garder le même cérémonial que pour le sultan lui-même. Le Grand Seigneur avait envoyé au pacha de Belgrade de riches cadeaux pour être présentés en son nom, selon l'usage turc, à l'empereur et à l'impératrice. Maraschli crut que la bienséance exigeait qu'il en offrît aussi lui-même aux augustes voyageurs, aux princes et aux personnages de haut rang qui les accompagnaient. Les présents qu'il offrit en chevaux arabes, châles de Perse, joyaux et perles, étaient plus riches que ceux du sultan.

L'empereur François fit en échange de riches dons au pacha et aux personnages les plus distingués de sa suite ; enfin, il lui présenta une bague superbe, en lui disant de la donner à la personne qu'il jugerait la plus digne de recevoir cet honneur. A ces paroles, le pacha se tourna vers Milosch, qui était présent, et la lui mit au doigt, assurant l'empereur qu'il la méritait. L'empereur et l'impératrice se montrèrent très-satisfaits de cette délicate attention du pacha, qui s'était aperçu pendant l'audience de l'intérêt de ces augustes personnages envers le chef des Serbes, sur lequel ils avaient souvent jeté les yeux.

Maraschli était bien fait, d'une physionomie pleine de douceur et d'un coloris très-délicat ; sa barbe était longue et très-blanche, ses yeux noirs et vifs, son humeur joviale ; il aimait les plaisirs de la table. Il mourut à 70 ans, laissant le trésor sans aucune économie. Ses dettes montaient encore à 40,000 francs lorque son successeur eut vendu tout ce qui lui appartenait.

A sa mort, on établit jusqu'à la nomination et à l'arrivée de son successeur une espèce de régence, composée du kiaya-beg, du cadi de Belgrade et de l'alaï-beg (colonel des spahis). Durant cette régence, les Turcs de Belgrade accusèrent la mémoire de Maraschli. On lui reprocha sa trop grande condescendance envers les chrétiens ; on répandit partout que son successeur leur retirerait les priviléges qu'il avait accordés et les mettrait à la raison. Pour anticiper sur les vexations qu'ils espéraient, ils commencèrent à se montrer arrogants, et qui sait à quel point ils en seraient arrivés, si l'attitude de Milosch ne leur eût montré que le temps d'agir en maître de ce pays était passé ?

LIVRE QUATRIÈME

I

Après la mort de Maraschli, les Turcs de Belgrade demandèrent à la Porte qu'on lui donnât pour successeur son kiaya-beg; Milosch, au contraire, recommanda le kasnadar (trésorier), qui lui était très-dévoué. On n'eut égard à aucune de ces recommandations; on refusa le premier parce qu'il déplaisait aux Serbes, le second parce qu'il était soupçonné de connivence avec Milosch. Toutefois l'état d'agitation où se trouvait l'empire fit un devoir au divan de ne pas laisser longtemps le pachalik de Belgrade vacant. Il y nomma Abd-ul-Rhaïm ou, comme les Serbes l'appellent, Abd-ul-Raham, mirimiran (pacha à deux queues), de Ada-Calé, dont le mérite aux yeux de la Porte était d'avoir construit la forteresse de Fet-

Islam à la frontière nord-est du pachalik, sur les bords du Danube, et d'avoir intercepté des dépêches que le prince Ipsilanti envoyait à Milosch. Abd-ul-Rhaïm entra en possession de son pachalik cinquante jours après la mort de Maraschli-Ali-Pacha.

Ainsi que son prédécesseur, il avait pris naissance en Asie, d'un bey d'Erzérum ; il était neveu du pacha héréditaire de *Mous*, dans le Kurdistan. Il avait reçu une éducation conforme à sa naissance. Jeune encore, il fut nommé kapidgi-bachi du sultan (chambellan); en cette qualité il avait soumis plusieurs bey-kurdis qui s'étaient révoltés. Cet important service, rehaussé par les puissantes recommandations de son oncle, lui avait valu la dignité de mirimiran d'Ada-Calé, et l'investiture du petit mais riche pachalick qui lui était attaché. Dans ce pays, le contact avec les autorités autrichiennes, la lecture des journaux européens, les fréquentes visites que lui rendaient de savants voyageurs attirés par la curiosité de voir une ville turque, complétèrent son éducation politique, et lui donnèrent une juste idée de l'état critique où est tombé l'empire ottoman. Il perdit, à ces contacts, le stupide orgueil et la présomption dont les Turcs asiatiques plus que ceux d'Europe encore sont remplis.

Il était doué d'une grande fermeté d'âme et généreux sans prodigalité. Peut-être un peu trop sévère, lorsqu'il s'agissait de punir, il administrait la justice envers les chrétiens et les musulmans avec une égale impartialité. Il savait faire respecter les chrétiens ; il ne permettait pas qu'on les insultât impunément ; il réprimait tout abus de pouvoir dont ses officiers se rendaient coupables, et ne leur passait jamais aucun acte d'insubordination. Con-

trairement à l'usage général des pachas, il ne contractait aucune dette. Quelquefois il lésinait sur les achats, mais toujours il payait au comptant. Les marchands préféraient cette conduite à la fausse splendeur de certains pachas qui achètent toujours sans marchander, mais qui ne paient jamais, ou font longuement attendre leurs créanciers.

Turc du fond de l'âme, il idolâtrait son souverain. Il voyait avec une profonde douleur le délabrement de l'empire et il en attribuait la cause au mauvais choix des pachas, à leur avidité, à leur négligence, ainsi qu'à l'insolence des janissaires, à l'intolérance des Ulémas et à la manière tyrannique dont on traitait les raïas de toutes les religions. Ces réflexions l'affligeaient si profondément qu'elles le rendirent atrabilaire, et le portèrent à soupçonner les officiers turcs, surtout les pachas voisins, dont la conduite et les abus lui firent croire qu'ils étaient aux gages des ennemis de l'empire.

Nous avons déjà fait remarquer qu'un de ses principaux mérites aux yeux de la Porte, c'était d'avoir intercepté des dépêches adressées par Ipsilanti à Milosch. Voici le fait. Il avait eu vent des intentions des Grecs *hétéristes* et donné des ordres de surveiller attentivement tous les voyageurs allant de Valachie en Serbie qui passaient sur le territoire de son pachalik, Il supposait avec raison que les Grecs feraient des efforts pour exciter les Slaves à seconder leurs mouvements. Sa vigilance ne fut point trompée ; il mit la main sur un Bulgare, porteur de la dépêche en question. On y engageait les Serbes à faire cause commune avec les Grecs, et on insistait surtout pour que le knias répondit à une lettre précédente. Abd-

ul-Rhaïm, instruit de ce danger, en informa aussitôt la Porte, ainsi que les pachas de Vidin et de Belgrade, afin qu'ils eussent à se tenir sur leur garde.

En ce moment, Milosch en était à discuter avec les siens la réponse à faire à la première dépêche d'Ipsilanti. Mais lorsqu'il sut qu'une seconde missive pareille à la première était tombée dans les mains des Turcs, il prit la prompte résolution d'envoyer immédiatement celle qu'il avait reçue, à Constantinople, comme une preuve des pacifiques intentions de la Serbie. Elle y arriva avant les dépêches d'Abd-ul-Rhaïm.

On a diversement jugé le refus de Milosch d'entrer dans l'Hétérie grecque. Si je dois donner mon avis, il obéit aux conseils d'une saine politique. En effet, supposons que les événements eussent marché au gré de l'Hétérie, quels avantages en eût retirés la Serbie? Les Grecs avaient pour but de rétablir l'ancien empire d'Orient, dont le chef eût été le prince Ipsilanti ou quelque autre. Les Serbes, les Bulgares, comme jadis, en seraient devenus les vassaux. Ils n'auraient que changé de maitre. Les Grecs du Fanar, envoyés de Constantinople pour gouverner la Moldavie et la Valachie, avaient montré de quelles dispositions ils étaient animés envers leurs co-religionnaires d'une autre race, qui, dans ces deux provinces, n'étaient guère mieux traités qu'en Turquie. En outre, les Grecs et les Serbes n'auraient jamais pu se fondre en une nationalité fortement cimentée. Ils sont, il est vrai, identiques en religion, mais bien différents de langue, de caractère, de mœurs, et leurs intérêts ne sont pas les mêmes. Les Grecs estiment peu les Serbes ; ils les comprennent tous sous la dénomination générale de Bul-

gares, qu'ils nomment avec dédain *koundro-kiefalos* (tête dure). Aussi, dans le langage vulgaire, lorsque l'on veut dénommer une personne qui ne veut pas entendre raison, ils l'appellent Bulgare (*san voulgaros*). Ils donnèrent des preuves de ce mépris en 1817, lorsque, par l'entremise de leurs agents, ils s'efforcèrent de soulever la Serbie contre la Turquie, sans jamais manifester ni à Cara-Georges d'abord, ni plus tard à Milosch, leurs projets : ils voulaient faire une expérience *in corpore vili*, comme disent les médecins, en sondant les dispositions de la Sainte-Alliance envers ceux qui s'insurgeraient contre la Porte. Il était donc bien difficile que les Grecs et les Serbes pussent jamais fraterniser.

On ne pouvait pas non plus songer à en faire deux peuples distincts, parce que : ou, sous le nom de Serbes, on entendait seulement la population de la Serbie proprement dite, c'est-à-dire celle du pachalik de Belgrade, et dans ce cas, cette population était insuffisante pour former un état indépendant, et d'ailleurs, pourquoi aurait-elle entrepris une guerre ruineuse, dans le but de se procurer des avantages dont elle jouissait déjà en grande partie, ou qu'elle espérait obtenir sous peu de temps par des moyens pacifiques? ou bien, par Serbie, on entendait toute la population slave disséminée entre l'Adriatique et la mer Noire, et alors les insurgés auraient eu affaire non-seulement avec la Turquie, mais encore avec l'Autriche, dont on contrariait les intérêts. Cette dernière puissance aurait vu de mauvais œil que l'on agitât ses sujets serbo-slaves, et que l'on contrariât ses prétentions sur les provinces limitrophes.

Une insurrection générale des chrétiens dans tout

l'Orient, dira-t-on, en expulsant les Turcs de l'Europe, eût fait faire un grand pas à la civilisation. Nous en convenons ; mais, chasser les Turcs de l'Europe était chose plus facile à dire qu'à faire : on ne délivre pas un pays d'ennemis guerriers implantés sur le sol depuis des siècles. Il faut observer, de plus, que la révolution grecque éclatait deux ans avant que l'on eût achevé les préparatifs nécessaires à son succès ; que les Valaques et les Moldaves, abrutis par un long servage, n'étaient ni assez énergiques ni assez unis pour des peuples qui voulaient reconquérir leur liberté ; qu'ainsi, les Serbes se fussent trouvés seuls contre les Turcs de Bosnie et de Bulgarie. Enfin, nous faisons remarquer qu'entre la Serbie et la Morée toute communication devenait impossible, étant séparées par un vaste territoire occupé par les Turcs, et sur lequel l'imminence du danger avait rendu la surveillance beaucoup plus active ; et que l'Autriche, fortement opposée à la révolution grecque, n'aurait plus permis aux Serbes de tirer de ses frontières les provisions et les armes nécessaires à la guerre, comme elle l'avait fait dans les précédentes insurrections. Elle n'eût pas non plus souffert que les sujets de cette nation, répandus sur son territoire, vinssent au secours de leurs compatriotes. En outre, on ne doit pas perdre de vue qu'il se trouvait alors à Constantinople une nombreuse députation composée des Serbes les plus éminents, dont la mort eût été inévitable à la première nouvelle d'une insurrection de cette contrée. Toutes ces raisons défendaient à Milosch d'exposer à un danger évident l'état actuel de son pays, résultat de tant d'années de guerre et de négociations politiques, pour faire cause commune avec les

Grecs qui se souciaient fort peu des Serbes, et ne s'en servaient que pour opérer une diversion contre les Turcs. Nous avons une preuve de ce que nous disons dans la conduite qu'ils ont tenue envers les Serbes au moment où ceux-ci se trouvaient dans des positions très-difficiles. Jamais, dans les guerres d'indépendance, les Grecs ne pensèrent à les secourir ni directement ni indirctement.

La lettre d'Ipsilanti, que Milosch fit parvenir à la Porte, y avait disposé les esprits en sa faveur; cependant, elle ne les avait pas rassurés complétement sur ses dispositions pacifiques. C'est pourquoi elle avait ordonné aux pachas de Vidin et de Bosnie, ainsi qu'aux mirimirans des contrées voisines, de se tenir prêts à envahir la Serbie au premier signal. D'un autre côté, elle donnait à Abd-ul-Rhaïm des instructions pour que les Serbes fussent traités avec la plus grande déférence, et que l'on n'attentât en aucune manière aux franchises qu'ils avaient obtenues, et même usurpées pendant le gouvernement de Maraschli. Toutefois, elle l'engageait à saisir toute occasion qui se présenterait de fomenter parmi eux des luttes intérieures, et de diminuer ainsi l'autorité et l'influence de leur knias; elle savait bien que de l'activité de ce chef dépendait le sort de la Serbie. Enfin, elle lui recommandait l'habileté et la prudence.

Pendant ce temps, les députés serbes à Constantinople étaient toujours retenus dans le sérail impérial, comme dans une splendide prison. Ils y jouissaient de toutes les commodités de la vie, moins la liberté et le calme d'esprit, car les nouvelles qu'ils apprenaient des supplices des chrétiens les plus considérés, et le faux

bruit qui s'était répandu en ville d'une nouvelle insurrection serbe, leur faisaient craindre pour leur vie, et les tenaient dans une inquiétude mortelle.

Démétrius Géorgevitch et Abraham Pétroniévitch, qui, comprenaient parfaitement la langue turque, recueillaient souvent, des entretiens des musulmans à leur service, des paroles sinistres et peu faites pour les rassurer. Milosch, de son côté, connaissant la position pleine de contrainte des députés serbes à Constantinople, leur retira les pleins pouvoirs dont ils étaient investis, et fit déclarer à la Porte qu'il regarderait comme non avenue tout ce qu'elle aurait stipulé avec eux pendant qu'ils ne jouiraient pas d'une complète liberté. En attendant, il tentait le nouveau pacha de Belgrade et son entourage par l'appât de l'argent, arme toute-puissante du temps de Maraschli. Mais un homme tel que Abd-ul-Rhaïm était inaccessible à la corruption : sa sévérité contenait la cupidité des siens, et sa vigilance s'opposait à toute usurpation de la part des Serbes. Cela est si vrai que pendant tout son séjour à Belgrade, Milosch ne put continuer à étendre les libertés de son pays comme il se l'était proposé.

Persuadé de l'inutilité de ses efforts, le prince des Serbes cessa de rien tenter sous ce rapport sur l'esprit du pacha, et mit à profit le repos que la stagnation des affaires politiques lui imposait pour compléter les connaissances qui lui manquaient. Il était tout-à-fait illettré, ainsi que nous l'avons fait observer; mais, avide d'instruction, chaque jour il se faisait lire les meilleurs journaux de l'Europe, des traités de géographie, d'économie politique, et l'histoire. Doué d'une mémoire prodigieuse, il parvint de la sorte à se former une idée assez complète

de la puissance et de la richesse des différents États de l'Europe, ainsi que de leur histoire et de leurs relations politiques et commerciales. Plusieurs savants voyageurs, qui le visitèrent ensuite, furent si étonnés de l'étendue de ses connaissances et de la justesse de ses raisonnements sur tous les événements politiques de quelque importance, qu'ils pensèrent que l'ignorance des lettres qu'il affichait devant tout le monde était simulée dans quelque but secret.

Milosch mit encore à profit le repos forcé auquel l'incorruptibilité du pacha le condamnait, pour améliorer sa fortune, sans l'augmenter aux dépens des finances publiques, ainsi que quelques-uns l'en accusent.

II

Quelques mots sur les impôts qui pesaient sur la Serbie et le mode de les percevoir nous feront connaître l'origine des richesses de Milosch.

Par suite de la dépréciation successive de la piastre turque, amenée par l'altération de la monnaie et l'introduction d'une immense quantité de fausses pièces fabriquées à l'étranger qui inondaient le pays, on avait arrêté, dans je ne sais quelle scoupstina, que la valeur du thaler autrichien (5 fr. 20 cent.) serait désormais fixée à 10 piastres turques ; qu'on effectuerait désormais le paiement des contributions en monnaie d'Autriche, et que dans la vente de leurs produits, les Serbes auraient le droit de refuser

la monnaie turque et d'en exiger le paiement en monnaie autrichienne de convention (*coventions-müntzé*).

Outre la dime et autres taxes féodales qu'on était tenu de payer aux spahïs, et qui ne regardaient pas le gouvernement, les Serbes étaient soumis aux impôts suivants :

Le *haratch*, le *tchibouk*, la *dimnitza*, le *miri*, et enfin le *porès*, qui était le plus considérable de tous. Le haratch (capitation), payé en Turquie par tous les raïas mâles, depuis sept jusqu'à soixante-dix ans, fut successivement porté, dans les autres provinces de l'empire, à des sommes très-élevées[1]; mais en Serbie, grâce à l'attitude de la nation et à la fermeté de Milosch, il n'outrepassa jamais trois piastres et demie; et à la suite de la fixation précitée de la valeur du thaler à dix piastres, il resta à la valeur de deux *svantziguers*(quarante *creützers*, environ trente-cinq sous).

Le tchibouk, ou droit de pâturage, n'était que de deux paras par tête de mouton et de chèvre (le para est la quarantième partie de la piastre).

Ces deux impôts étaient destinés au trésor impérial de

[1] Dans les autres provinces de l'empire, il était divisé en trois catégories, en raison des fortunes, et payé au commencement de l'année. Cet impôt donnait lieu à des vexations incroyables. Chacun était obligé d'être toujours nanti du reçu constatant qu'ils s'en était acquitté, et de le montrer aux collecteurs chaque fois qu'ils en faisaient la demande. Souvent ces collecteurs déchiraient les récépissés de seconde ou de troisième catégorie aux personnes d'une certaine apparence, sous prétexte qu'elles auraient dû en prendre de la première.

Constantinople; mais comme les frais de perception et le gaspillage, si commun en Turquie, en auraient absorbé la plus grande partie, la Porte les donnait ordinairement en fermage pour une somme fixe aux pachas et aux autres gouverneurs de province, qui pour les mêmes motifs les sous-affermaient en un ou plusieurs lots.

La dimnitza et le miri étaient perçus par le haut clergé : la première, à raison d'une piastre turque par foyer, servait à l'entretien de la mense des évêques; le second, de six paras par famille, était destiné à payer les intérêts et à l'amortissement d'une ancienne dette des diocèses serbes envers l'église œcuménique de Constantinople.

L'impôt le plus considérable, comme je viens de le dire, était le porès; il devait servir à l'entretien du pacha, de sa suite, de ses troupes, ainsi qu'à la liste civile du prince serbe, aux frais de l'administration intérieure et à toutes les dépenses éventuelles du gouvernement.

Deux fois par an, à la Saint-Georges, le 23 avril (v. s.), et à la Saint-Démétrius, le 26 octobre, se réunissait, à la résidence du gouvernement, la scoupstina (assemblée nationale des knès et des principaux kmets), à laquelle le gouvernement présentait le bilan des recettes et des dépenses, et fixait, de concert avec elle, le porès du semestre suivant, en raison d'une somme déterminée par chaque contribuable. Jusqu'en 1833, époque où, comme nous le verrons, tous les impôts réunis n'en formèrent plus qu'un seul, la moyenne de cette somme ne dépassa jamais seize piastres turques par tête chaque semestre, en raison de dix piastres le thaler. Chaque commune réunie en conseil, auquel assistaient tous ceux

qui étaient imposés, avaient le droit de diviser cet impôt en trois classes, dont la plus aisée ne pouvait être taxée que jusqu'à vingt piastres, ni la plus pauvre au-dessous de dix. Les kmets pouvaient, en outre, ajouter une demi-piastre pour chaque contribuable pour les frais communaux; mais ils devaient en rendre compte au *sobor* (conseils communaux).

Étaient affranchis de cet impôt les employés publics, les prêtres, les maîtres d'école, les momaks du prince les pandours (gendarmes) des knès, lorsqu'ils ne possédaient pas de propriétés, les pères qui avaient deux enfants mariés, et en conséquence contribuables, pourvu qu'ils formassent un seul foyer. Outre ces exceptions, le prince avait le droit de remettre cet impôt à ceux qu'il voulait favoriser. Étaient des titres à cette faveur les services rendus à la patrie, la vieillesse, les infirmités et l'inaptitude au travail.

En considérant les frais énormes auxquels le porès devait suffire et le nombre des contribuables, on voit combien est peu fondé le reproche fait à Milosch de s'être enrichi aux dépens du trésor public et avec la sueur du peuple, surtout si l'on remarque que le prince, lors de son abdication, laissa une immense quantité de munitions, d'armes de toute espèce, plusieurs batteries, et dans le trésor quatorze millions de bonnes piastres (dix au thaler), ce qui fait à peu près huit millions de francs; économies provenant uniquement du porès.

Sa fortune particulière provient d'autres sources que nous allons indiquer.

Comme nous l'avons déjà dit, Milosch, par le moyen du kurtchi-bachi, avait obtenu en fermage de Maraschli-

Ali-Pacha, à des prix assez modérés, payables en piastres turques courantes, outre les fiefs impériaux (*moukatas*), les bacs et les *skélès*, le tchibouk et le haratch. Le dernier avait été établi sur 90,0000 contribuables, d'après les anciens registres de Soliman-Pacha, dressés au temps où la population serbe était bien inférieure.

Le tchibouk était d'une faible importance et donnait peu de bénéfice. Mais les moukatas et les skélès lui en rapportèrent de considérables avec le temps, parce qu'ils furent administrés avec plus de surveillance, et que les produits du pays s'écoulaient plus facilement par les débouchés ouverts sur le Danube.

Le *haratch* était sans doute parmi les impôts le plus lucratif. Grâce à la tranquillité et à la prospérité du pays, le nombre de ceux qui payaient cette taxe s'était augmenté au moins du double, soit par la rentrée des émigrés serbes, soit à cause des immigrations des provinces autrichiennes et turques adjacentes à la Serbie ; ce qui rapportait à Milosch un bénéfice de plus de deux cent mille *svantziguers*, ou à peu près 175,000 francs sur le nombre seul de ceux qui payaient le haratch.

Mais le profit le plus considérable de ces différents fermages était celui que lui procurait l'abaissement de la piastre turque, qui en peu de temps était tombée de cinquante-cinq centimes à vingt-cinq et même au-dessous. Or, ainsi qu'il a été dit, Milosch payait ces fermages en piastres turques au cours du commerce, tandis qu'on lui en payait le revenu au cours fixé par la scoupstina ; cette différence seule lui rapportait un bénéfice approximatif de trois cent mille francs par an.

En outre, il avait commandité le commerce des bes-

tiaux pendant longtemps. Il l'abandonna plus tard parce que ses associés, abusant de son nom, exerçaient des vexations contre le peuple et donnaient lieu à beaucoup de plaintes. Plus tard, il avait entrepris le commerce du sel, poussé par les suggestions importunes et intéressées de Abraham Pétroniévitch, des Simitch et d'autres, qui à présent le critiquent amèrement, quoiqu'ils en aient partagé avec lui les bénéfices. Il ne put abandonner ce commerce lorsqu'il l'aurait voulu, étant lié par un contrat pour l'exploitation des mines de sel en Valachie et en Moldavie. Dans cette entreprise, il réalisa, comme ses co-associés, des bénéfices considérables.

Tant que Maraschli vécut, tous les bénéfices que Milosch avait pu réaliser avaient été à peine suffisants pour acheter l'entourage du pacha, et obtenir, par ce moyen, toutes les concessions. Aussi, jusqu'à cette époque, ses richesses ne dépassèrent jamais quelques centaines de sequins, quoiqu'il fût d'une grande économie dans toutes ses dépenses. Mais sous Abd-ul-Rhaïm, le seul homme parmi les Turcs que l'or ne détournait jamais de son devoir, Milosch put faire des épargnes et jeter les fondements de la fortune considérable qu'il possède actuellement, et que les sueurs du peuple, ainsique l'accusent ses ennemis, n'ont jamais contribué à grossir. En pourvoyant ainsi à son avenir et à celui de sa famille, il n'a fait, à mon avis, qu'obéir aux règles de la prudence. Sa position, en effet, était mal assurée ; une secousse politique, que rien ne rendait impossible, pouvait le faire tomber du poste éminent qu'il occupait dans l'exil; ce qui arriva en effet.

Pendant ces loisirs que lui créait le nouveau pacha, il

s'efforça de mettre un frein aux empiétements du clergé, qui, en Orient, n'ayant pas de revenus fixes, cherchait à s'en procurer en se faisant payer le plus possible les fonctions sacrées de son ministère, au grand scandale des fidèles. A ce sujet les évêques se font remarquer par leurs abus. Nous avons déjà eu occasion de signaler leur ignorance et le peu de soin qu'ils prennent du salut de leurs ouailles. Leur sollicitude est tout entière employée à ce qu'ils appellent la conservation de leurs droits, qui consistent en premier lieu dans la dimnitza et dans le miri dont il a été déjà question. Quoique ce dernier fût destiné à l'extinction d'une dette de 137,433 piastres turques, que l'Église serbe avait contractée envers la grande Eglise patriarcale constantinopolitaine, pour laquelle elle payait l'énorme usure de 20,000 piastres par an, les évêques souvent ne se faisaient point scrupule de convertir à leur usage cette somme, et d'augmenter ainsi cette dette chaque année. En second lieu, dans une taxe que chaque couvent, chaque église, chaque prêtre doivent payer annuellement. En troisième lieu, dans les émoluments qu'ils exigent pour l'ordination des prêtres et pour les certificats délivrés à l'occasion du mariage. En quatrième lieu, dans la part qu'ils prélèvent dans les héritages des prêtres qui dépendent de leur juridiction.

Ces droits forment à la fin de l'année une somme considérable qu'ils dépensent en plaisirs ou en intrigues. Lorsqu'ils sont dominés par la passion de thésauriser, ils visitent souvent leur diocèse pour que rien n'échappe à leur convoitise, et je puis assurer qu'ils sont sans pitié, surtout lorsqu'il s'agit de l'héritage d'un prêtre. Ils s'emparent de ses livres ecclésiastiques, de ses habits sacer-

dotaux ou personnels, ainsi que de son cheval, lors même que le défunt aurait laissé une famille dans la détresse.

Les revenus du bas clergé sont de beaucoup inférieurs, mais non moins odieux. Opprimé par les évêques, dénué de toute éducation capable de l'élever à la hauteur de son ministère, avant d'entrer dans les ordres le prêtre ne pense qu'à recueillir l'argent nécessaire pour payer sa consécration et s'acheter une paroisse. Une fois entré dans les ordres, il n'a plus d'autre souci que de faire fructifier son emploi : outre le *bir*, contribution de douze *okas* de blé (environ 14 kilogrammes) dans les villages, et d'une piastre et demie en argent dans les villes, par chaque famille, il y a un tarif pour les bénédictions, pour l'administration des sacrements, les funérailles et les prières, en proportion de la qualité et des moyens des chrétiens qui recourent à leur ministère.

Ajoutez à cela les cadeaux que les femmes surtout n'oublient jamais d'offrir à leur curé, pour peu qu'il sache se faire aimer ; elles se font un cas de conscience de lui offrir des petits porcs et des agneaux aux jours de grandes solennités.

Ces revenus, quoique exigus, suffisent pour faire vivre dans une certaine aisance le prêtre serbe, qui, pauvre au milieu d'autres pauvres, ne se distingue de ses concitoyens que par sa barbe bien cultivée et une longue chevelure. On ne remarque pas dans leur intérieur ce luxe que l'on voit chez les prêtres catholiques dans les contrées civilisées de l'Europe.

Toutefois, les évêques et les curés n'étant point tenus à rendre des comptes, ils exigeaient souvent pour leurs émoluments au delà du tarif, et usaient à cet effet de su-

percheries et de violences qui faisaient tomber le sacerdoce en discrédit et excitaient les plaintes du peuple.

Milosch, désireux de remédier à ces abus, après avoir pris l'avis de plusieurs knès, publia, le 20 juin 1813, un décret adressé au métropolitain de Belgrade et à l'évêque de Schabatz qui abrogeait la dimnitza et le miri. Il allouait en remboursement de ce tribut une somme annuelle de vingt mille piastres au métropolitain et de dix-huit mille à l'autre évêque, prenant lui-même l'engagement, au nom de l'État, de solder la dette dont nous venons de parler envers l'Eglise de Constantinople ; il fixait en outre aux évêques un tarif dont ils ne pourraient se départir dans les fonctions de leur ministère, laissant toutefois à la charge des évêques l'entretien et les honoraires de leurs vicaires généraux (proto-singhels), archidiacres et secrétaires.

Milosch espérait que les deux prélats accueilleraient favorablement ce décret, qui ne tendait qu'à mettre un frein à des abus intolérables et en opposition avec la morale évangélique. Cet espoir était d'autant plus fondé que ces deux prélats, par une rare exception, étaient des hommes pleins de doctrine et d'un grand zèle, et étrangers à toute intrigue séculière, peu jaloux de l'autorité civile, que presque tous les évêques de Turquie redoutent parce qu'elle peut limiter leur despotisme.

Il était dans l'erreur : les deux prélats, d'un naturel un peu timide, et d'ailleurs ne jouissant pas d'une autorité assez grande pour s'opposer à un décret du prince et de la nation, dissimulèrent d'abord leur mécontentement ; mais l'échec qu'ils venaient de subir dans leurs intérêt était trop grand (la seule dimnitza leur rapportant

plus de trente mille piastres par an) pour ne pas s'en plaindre secrètement.

Ayant communiqué leurs griefs au métropolitain grec serbe de Hongrie, résidant à Carlovitz, et au patriarche de Constantinople lui-même, arrivèrent bientôt après, de toutes parts, des remontrances à Milosch, qui, après avoir résisté pendant deux ans, fut enfin obligé de retirer son décret, laissant aux évêques la dimnitza et le miri, et convenant avec eux d'un tarif qui fixait, il est vrai, les honoraires des fonctions de prêtres et des évêques à un prix plus élevé qu'il ne l'était dans le décret, mais qui au moins avait l'avantage de mettre un frein à leurs exactions arbitraires.

Milosch connut ainsi de bonne heure la force morale et l'ascendant du clergé sur l'esprit des populations; c'est pourquoi, tout en les empêchant de se mêler aux affaires publiques, il donnait tous ses soins à améliorer leur condition, à tempérer le despotisme des évêques, et à les rendre enfin respectables aux yeux du peuple. Animé de ce désir, il fit conférer les ordres sacrés, aux frais de l'État, à plusieurs maîtres d'école qui ne pouvaient faire cette dépense; il pourvut à l'éducation des jeunes gens qui se sentaient appelés au sacerdoce; il se réserva de nommer aux archiprêtrises et y plaça les hommes les plus instruits et les plus moraux qu'il put trouver, auxquels il confia la surveillance du clergé secondaire et l'instruction des clercs; par ses soins, plus tard, fut aussi fondée une école de théologie. Enfin, par des récompenses sagement distribuées, en donnant des marques de considération aux uns et en punissant les abus et les équipées des autres, il parvint à établir la plupart des réformes qu'il s'était pro-

posées; et ce n'est pas le plus petit service qu'il rendit à sa patrie.

Pendant que Milosch portait toute son attention sur l'administraction intérieure, il fut deux fois sur le point d'en venir à une rupture avec le pacha. Abd-ul-Rhaïm, comme il a déjà été dit, entretenait une discipline rigoureuse parmi les Turcs, et administrait la justice avec impartialité envers tout le monde; mais il poussait très-loin la jalousie de sa propre autorité, surtout à Belgrade, où il ne se mêlait aucunement des différends élevés entre les chrétiens: il ne souffrait pas que personne contrevînt à ses ordres ni au règlement de la police turque. Il était si sévère sur ce point, que l'archevêque de Belgrade, Agatangel, qui fut plus tard patriarche de Constantinople, ayant été accusé d'entretenir des correspondances avec les insurgés de la Grèce, et de répandre de fausses nouvelles sur l'issue de la dernière campagne des Turcs dans ce pays, fut, par ses ordres, arrêté et retenu dans la citadelle malgré les vigoureuses protections et les menaces de Milosch, jusqu'à ce qu'il eut prouvé que toute sa faute consistait à s'être entretenu avec quelques amis de la défaite de Drammali-Pacha, sur la foi du journal de Francfort, auquel il était abonné.

Cette manière d'agir en maître à Belgrade déplaisait souverainement à Milosch, qui, irrité de ce qu'Abd-ul-Rhaïm, par sa sévérité, l'empêchait de poursuivre l'amélioration du sort de sa patrie, résolut de le tourmenter sourdement. C'est pourquoi il invita les chrétiens habitant Belgrade de sortir de la ville et de s'établir avec leurs magasins le long de la rive du Danube, dans les lieux qui seraient le plus à leur convenance. En même temps il

fit défendre sous main aux paysans de porter au marché de Belgrade les denrées nécessaires à l'approvisionnement de la ville.

Les habitants de Belgrade ne tardèrent pas à se ressentir des effets de cette prohibition, et ils exposèrent leurs plaintes au pacha, qui envoya le colonel des spahis, ancienne connaissance de Milosch, à Kragoevatz pour faire comprendre au knias qu'une pareille conduite équivalait presque à une déclaration de guerre, ou au moins dénotait un oubli des engagements qu'il avait contractés envers la Porte; que le pacha était résolu d'en référer à Constantinople, et que sur lui seul retomberait toute la responsabilité de ce qui pouvait en arriver.

La fermeté du pacha l'emporta. Milosch, ramené à un examen plus sérieux, et appréhendant pour la vie des envoyés de la Serbie à Constantinople, mit de côté ces sourdes hostilités; et le pacha s'étant relâché lui-même de son obstination dans ses exigences, les choses tournèrent à la paix et à une amitié au moins apparente.

Mais peu de temps après, une autre contestation menaça de nouveau de brouiller ces deux chefs. Une loi d'économie de la Porte, très-impolitique, en fut l'occasion. Le mauvais alliage de la monnaie turque avait altéré le cours de la piastre de manière que, en peu de temps, le thaler et la piastre forte d'Espagne, seules monnaies étrangères qui eussent cours en Turquie, s'élevèrent, le premier, de huit piastres turques à douze, et la seconde, de huit et demi à douze et demi. Pour remédier à cette dépréciation toujours croissante, la Porte imagina un remède pire que le mal. Elle émana

un firman qui donnait à ces ceux monnaies étrangères le cours arbitraire de huit et demi et de neuf piastres; forçant ceux qui en possédaient de les échanger à ce taux aux collecteurs qu'elle envoya dans toutes les provinces. Dans un pays administré comme la Turquie, cette mesure devait donner lieu à un grand gaspillage[1]; aussi rapporta-t-elle aux finances fort peu d'avantages, mais beaucoup d'entraves et de dommages au commerce.

On n'envoya pas des échangeurs en Serbie, parce qu'on était bien persuadé que les Serbes ne se seraient pas soumis à ces mesures. On se contenta de lire, pour la forme, le firman à Belgrade.

Milosch qui avait à payer au pacha le trimestre de ses contributions, n'ayant pas en sa possession de monnaie turque, voulait s'acquitter avec de la monnaie étrangère d'après une valeur un peu au-dessous du cours du commerce. Le pacha protesta et dit qu'il ne l'accepterait qu'au taux du décret. Milosch déclara que, si le pacha s'obstinait dans son refus, il paierait lorsqu'il aurait de l'argent légal. Mais le visir tint bon, et lui fit dire que s'il ne s'acquittait de sa dette il en informerait la Porte comme s'il refusait le tribut par lequel les Serbes reconnaissaient la suzeraineté du sultan. Milosch, auquel l'insistance calculée du pacha coûtait soixante mille piastres et une humiliation pénible, fut sur le point de s'obstiner de son côté, quelles

[1] Les collecteurs étaient des Juifs ou des Arméniens agents de change, à qui, pour toute rétribution, le gouvernement donnait un petit agio pour cent. Les commissions étaient achetées sous main chèrement par les titulaires, qui, cela va sans dire, ne portaient pas à l'hôtel des monnaies toutes les pièces qu'ils changeaient.

qu'en dussent être les conséquences. Mais les conseils d'une grande puissance, qui l'engageait à ne pas jeter de nouvelles difficultés dans la politique déjà si embarrassée du moment, et plus encore les craintes au sujet des députés serbes, dont la tête, selon le proverbe, était dans la bouche du lion, le persuadèrent de céder. De son côté le pacha, soit par ostentation, soit pour donner une preuve de sa parfaite soumission aux lois du sultan, paya ses troupes et ses employés avec cet argent et au même taux qu'il l'avait reçu de Milosch, quoiqu'il eût en caisse suffisamment de monnaie turque pour faire ces paiements.

Depuis lors, Milosch entra en relation avec plusieurs maisons de banque étrangères qui lui fournirent toujours en temps opportun les sommes dont il avait besoin en monnaie turque, et au taux courant; ce différend ne se renouvela plus.

Voyant qu'il ne pouvait l'emporter sur le pacha, il fit tous ses efforts pour obtenir son changement de Belgrade.

Dans ce but, il s'était adressé à Constantinople, et cherchait à agir au moyen de l'or sur les hauts employés du divan. Mais Saïda-Effendi, ministre des affaires étrangères, qui jouissait de toute la confiance du sultan, avait alors la haute main dans le gouvernement: concitoyen et ami intime d'Abd-ul-Rhaïm, il resta comme lui inaccessible à toute séduction, et Milosch fut obligé de se résigner à subir le joug de ce pacha jusqu'à la convention d'Akerman qui, ayant pour ainsi dire fixé définitivement le sort de la Serbie, rendit inutile à Belgrade la présence d'un pacha aussi intègre et aussi vigilant, dont on avait, du reste, besoin ailleurs.

Mais un an avant cet événement, la Serbie vit les hor-

reurs d'une guerre civile. Ce pays était délivré des caprices tyranniques et cruels des Turcs, qui, à cette époque surtout, sous prétexte de connivence avec les Grecs, tourmentaient les chrétiens dans toutes les autres parties de l'empire : il n'était pas non plus opprimé par des impositions excessives ; il avait la meilleure administration dont il fût susceptible, dans l'état précaire où il se trouvait encore, puisque l'on y faisait respecter les franchises publiques aussi bien que les droits individuels ; il se trouva néanmoins des gens qui y semèrent le mécontentement, et réussirent à provoquer un mouvement qui eut une fin sanglante.

Il est une corde que les émeutiers de tout pays ne touchent jamais en vain ; je veux parler de la diminution des impôts. Quelque légers qu'ils soient, le peuple comprend difficilement la nécessité de les supporter, et si quelqu'un parvient à le persuader qu'ils sont susceptibles de diminution, il peut le pousser à toute espèce d'excès. Cela était d'autant plus facile que dans cette contrée, le peuple, sans éducation politique, avait été soutenu dans les guerres de l'indépendance plus par le désir de se débarrasser des exactions des Turcs, que par le sentiment national. Cela est si vrai que, depuis Cara-Georges jusqu'à nous, c'est toujours la promesse d'une diminution du *porès* qui a servi de levier à toutes les factions. A cet injuste motif de mécontentement venait s'en joindre un autre qui avait en effet quelque fondement. Je veux parler du poids oppressif du koulouk (corvées) et de sa répartition, qui n'était jamais équitable. Deux mots sur la nature de cette servitude nous feront comprendre.

Outre le tribut en argent, on était tenu de donner au

pacha une certaine quantité de foin, de fourrage et de bois, etc. Afin d'éviter les frais considérables qu'eût entraînés l'achat de ces provisions, et auxquels la caisse publique n'aurait pu suffire, on obligeait les paysans à faucher les prés, à couper du bois dans les forêts appartenant à la nation, et à le transporter jusqu'à Belgrade. C'est aussi de cette manière que les Serbes étaient tenus de fournir les denrées consommées dans la maison du prince, qui était presque la maison du public, et de construire les hôtels destinés à être le siége du gouvernement, ainsi que les écoles et les églises détruites par les Turcs dans l'invasion de 1813. Enfin les knès, dans leurs nahiés respectives, avaient pareillement droit à quelques corvées, les appointements qu'ils retiraient du trésor public étant insuffisants à l'entretien de leur maison.

Or ces corvées, on le comprend facilement, ne pouvaient être distribuées de manière à peser sur tous également. Les villages aux environs de Belgrade, de Kragoevatz, résidences du gouvernement, et des autres lieux où étaient des ouvrages publics à exécuter par cette servitude, en supportaient ordinairement tout le poids. Le peuple toutefois les endurait avec patience, comprenant qu'il était impossible de faire autrement. Mais il ne supportait qu'avec une grande répugnance celles des knès; car plusieurs d'entre eux obligeaient leurs administrés à défricher par corvées de vastes terrains, à les cultiver pour leur compte, à construire des moulins et des maisons qu'ils mettaient ensuite en location. Ils faisaient avec leurs subordonnés commerce de certains objets, dont ils s'emparaient aux prix qu'ils fixaient eux-mêmes.

Ils parcouraient le pays, vivant aux dépens du public, avec leur suite, qui ne trouvait jamais assez exquis les mets qu'on lui présentait. Ces abus étaient énormes, et Milosch ne les ignorait pas; mais les ménagements d'une politique que lui imposait sa position envers les knès, et que le lecteur appréciera aisément, l'empêchèrent mal à propos d'y remédier; et ils devinrent une arme puissante entre les mains des factieux qui avaient intérêt à jeter la perturbation dans les esprits et à troubler la paix publique. Ces sortes de gens ne firent pas défaut.

III

Vers la fin de l'année 1824, l'Hétérie greeque dont les tentatives auprès de Milosch, dans le but de soulever la Serbie en sa faveur, avaient échoué, était parvenue au moyen de ses agents secrets et de promesses de récompenses à séduire dans les provinces plusieurs de ces hommes turbulents et remuants qui devaient y semer la discorde. Quelques-uns d'entre eux avaient fait des ouvertures à un certain Vasso-Knitchanin, que les chants serbes ont rendu célèbre en lui attribuant la mort du kiaya-pacha au combat de Tchatchak, dans l'espoir de l'attirer dans leur parti. Mais Vasso feignit d'adhérer à leurs propositions, et, maître de leurs projets, il alla les découvrir à Blagoé, le même que Milosch avait soustrait à la vengeance de Soliman-Pacha, après l'émeute d'Hadgi-Prodan. Blagoé l'envoya aussitôt avertir le prince de cette conjuration. Les conspirateurs furent immédiatement arrêtés,

jugés par le tribunal suprême, et punis de la peine capitale. Presque tous étaient de la nahïa de Roudnik, et on espérait que la conjuration ne s'étendrait pas au-delà des limites de cette province; mais malheureusement les agents grecs avaient exercé leurs séductions sur un plus vaste terrain.

En janvier 1821, Pierre Voulitchévitch, knès de Sémendria, fils du célèbre Vouitza, alors en mission à Constantinople, et beau-frère de Milosch par son mariage avec la sœur de la princesse, eut avis qu'un habitant de sa nahïa, qui avait eu des intelligences avec les conspirateurs, continuait après leur supplice à y répandre l'esprit de rébellion, et que plusieurs lui prêtaient une oreille facile. Le knès Pierre, dans le but d'étouffer à sa naissance la révolte, vint la nuit en force dans le village où demeurait l'agitateur, et l'arrêta dans sa maison; mais au moment où il se disposait à l'emmener, les paysans déjà subornés se présentèrent en foule, en lui criant qu'il n'était pas convenable de surprendre ainsi la nuit dans leurs propres demeures des citoyens paisibles, qu'il fallait les citer par-devant les tribunaux, que la force locale suffisait pour les arrêter au besoin, et demandèrent à grands cris la liberté du prisonnier. Le knès tint ferme jusqu'au matin, prêt à repousser les émeutiers s'ils osaient l'assaillir; mais voyant, vers le matin, le tumulte grossir, et qu'il n'y avait pas moyen de sortir victorieux de ces lieux, il céda, à condition que les habitants conduiraient eux-mêmes cet homme devant les tribunaux s'il y était cité. Mais dès que les villageois l'eurent eu en leur pouvoir, ils le mirent en liberté, et le portèrent même en triomphe jusqu'à son habitation, prouvant ainsi que s'ils

avaient réclamé la liberté du prisonnier en objectant l'illégalité de son arrestation, c'était pour couvrir de plus sombres desseins.

En même temps, dans le village même d'Adzagna (nahïa de Sémendria), demeure du knès Pierre, se manifestaient des symptômes de révolte. Une grande foule de mécontents entoura la maison du knès et demanda à grands cris la diminution du porès et une équitable répartition du koulouk (corvée), devenu intolérable dans la nahïa de Sémendria, par les exigences et les manières violentes d'un secrétaire du knès Pierre, qui était parvenu à s'emparer de l'esprit de son maître, homme de bien, mais de peu de caractère.

Le prince, apprenant ce tumulte, expédia aussitôt à Adzagna son propre frère Jean, avec ses momaks et une petite troupe de soldats recueillie à la hâte dans les districts de Lepénitza et de Iassénitza. Les révoltés étant sans intention d'en venir aux mains, Jean put arriver sans obstacle jusqu'à Adzagna, où il s'aboucha avec les insurgés et leur demanda les motifs de ce soulèvement. Ils répondirent être soumis et respectueux envers le prince et n'avoir nullement pensé à s'insurger contre son autorité; mais qu'ils avaient lieu de se plaindre de leur knès, qui les laissait opprimer; ils demandèrent qu'il fût éloigné et qu'on lui substituât un certain *Miloé Diak* (diacre) qui en ce moment était absent d'Adzagna: nous en verrons bientôt le motif. Les gens de Lepénitza et Iassénitza que Jean avait amenés avec lui, voyant de quoi il s'agissait, passèrent, eux aussi, du côté des mécontents, en demandant qu'on fît droit à leurs justes griefs. Jean promit que le prince écouterait volontiers leurs

plaintes ; il leur conseilla d'envoyer des délégués dont Miloé ferait partie, les assurant qu'il serait nommé knès de Sémendria, en remplacement de Pierre Voulitchévitch. Il les engageait, en attendant, à se retirer dans leurs villages et à se tenir dans le calme, afin de ne pas laisser apercevoir aux Turcs leur désunion par leurs rassemblements tumultueux, et de ne point amener dans le pays une guerre civile. Les paysans paraissaient se rendre à ces conseils pacifiques ; Jean crut l'agitation apaisée et revint à Posarévatz, où se trouvait sa famille.

A peine était-il parti que Miloé Diak rentrait à Adzagna. Cet homme s'était engagé dans les ordres sacrés dès sa jeunesse (de là le nom de Diak) ; mais lorsque éclata la révolution de 1804, il avait abandonné l'état ecclésiastique, et après avoir accepté l'emploi de secrétaire auprès de Vouitza, il avait pris part à toutes les guerres du temps de Cara-Georges. Sorti du pays en 1813, il y rentra en 1815, et s'adonna depuis lors au commerce des porcs.

Ce négoce, qui le mettait continuellement en contact avec le peuple, l'avait mis à même de connaître et d'apprécier le mécontentement qui travaillait sourdement les Serbes, surtout dans la nahia de Sémendria, et combien il était facile de les entraîner dans une rébellion ouverte. Gagné par les agents de la Grèce, il fomentait secrètement ces dispositions séditieuses, dans l'espérance de se mettre à la tête du mouvement qu'il pressentait être inévitable et de le faire tourner à son profit; mais il était trop sensé pour mettre en évidence ses intentions ambitieuses avant d'en avoir assuré le succès. A peine ces premiers symptômes de révolte s'étaient-ils manifestés qu'il avait couru

à Belgrade pour sonder les dispositions des Turcs, et s'assurer sinon de leur coopération, au moins de leur neutralité.

A Belgrade, il s'était présenté à Alaï-Beg, commandant des spahis, et lui avait dévoilé son projet de se mettre à la tête des insurgés, dont il exagérait le nombre, de chasser de la Serbie le prince Milosch, de faire main basse sur tous les principaux knès, et de replacer le pays sous la domination complète du pacha comme avant 1804. Il l'avait en conséquence prié de faire connaître ce projet à Abd-ul-Rhaïm, et d'implorer sa protection au nom du peuple. Alaï-Beg, qui avait pris naissance en Serbie et vécu parmi les Serbes (puisque Cara-Georges, dans les mains duquel il était tombé une fois, l'avait fait baptiser malgré lui), connaissait à fond leur caractère; aussi n'ajoutait-il aucune foi aux déclarations de Miloé, persuadé que les Serbes préféreraient au gouvernement du meilleur des pachas celui du plus féroce tyran, pourvu qu'il fût leur concitoyen. Il soupçonna que Miloé travaillait pour son compte, et il ne se trompait pas. Néanmoins il ne put se dispenser de faire part à Abd-ul-Rhaïm de cette conférence.

Les instructions de Constantinople, ainsi qu'on l'a dit, enjoignaient au gouverneur de ne rien faire de lui-même qui pût troubler la paix de la Serbie, mais de profiter habilement des agitations qui y seraient suscitées pour terrasser Milosch et ramener le pays sous l'ancienne domination. C'est pourquoi le pacha accueillit d'abord avec beaucoup de plaisir les propositions du Diak, et, quoiqu'il fût d'un caractère flegmatique et prudent, il se montra très-empressé à assister les révoltés de toute sa puissance

sans se donner le temps de scruter à fond leurs véritables intentions, et surtout quelle était la portion du peuple serbe prête à soutenir leur cause.

Mais l'alaï-beg le pria de considérer mûrement la chose avant de s'aventurer dans une entreprise qui pouvait amener à une rupture les Turcs et les Serbes, et entraîner la Porte dans de nouveaux embarras vis-à-vis de la Russie. Il ajoutait qu'il lui paraissait incroyable que les Serbes voulussent prendre les armes pour restaurer l'autorité des Turcs, et se replacer sous leur dépendance; qu'il soupçonnait plutôt dans ces mouvements l'œuvre de l'Hétérie grecque, et les vues personnelles du Diak, qui ambitionnait de se mettre à la place de Milosch; qu'il y avait un danger évident à l'aider ouvertement. Le kiaya du pacha, qui avait été pareillement kiaya de Maraschli, et le kasmadar (intendant des finances), ami d'enfance d'Abd-ul-Rhaïm, homme prudent et de bon conseil, partageaient les idées et les craintes de l'alaï-beg, de manière que le pacha se rendit à leurs observations, et décida qu'on observerait la marche des événements ; qu'en attendant on garderait la plus stricte neutralité.

Telle fut la réponse donnée à Miloé Diak, qui s'en réjouit parce qu'il préférait la neutralité des Turcs à leur concours, redoutant qu'une coopération de leur part ne tournât la nation entière contre lui, ou du moins n'enlevât toute popularité à la révolte.

Sûr, pourtant, de ne pas avoir les Turcs contre lui, il était revenu, comme nous l'avons dit, à Adzagna, où, jetant le masque, il n'eut pas de peine à réveiller l'émeute à peine assoupie.

Les mécontents se réunirent armés à Assan-Pacha-Palanka, où en peu de temps la sédition prit un aspect formidable. De là le Diak envoya son frère avec quelques hommes soulever la nahïa de Posarévatz. Ils mirent à sac la maison de Jean, frère du knias, et peu s'en fallut que les séditieux ne s'emparassent de Krouna, sa femme, qu'ils poursuivirent assez longtemps. La vitesse de son cheval la déroba à leurs injures et surtout à la lubricité d'un prêtre qui la menaçait des traitements les plus indignes.

Cependant Milosch, à qui répugnait de verser le sang fraternel, voulut auparavant essayer si la persuasion et les bonnes manières auraient la puissance de ramener à l'ordre ces forcenés : c'est pourquoi il leur envoya l'archimandrite Mélentié Paolovitch, pour les inviter à rentrer dans leurs foyers, leur promettant prompte satisfaction à toutes les plaintes qui seraient trouvées justes.

Les révoltés, croyant que toute la nation les seconderait, et que Milosch n'avait recours à ces moyens pacifiques que parce qu'il ne pouvait résister par la force, reçurent fort mal ce prélat et rejetèrent ses propositions avec dédain. On dut donc recourir aux armes.

Le Diak, s'étant avancé vers Kragoevatz à la tête de cinq mille hommes, après avoir mis à sac et à feu les habitations des knès de Lepénitza et de Iassénitza, établit son quartier-général à Topola, d'où il espérait recevoir des renforts de nouveaux insurgés et attaquer Milosch dans le siége de son gouvernement.

Le knias, alors, sans perdre de temps, envoya à leur rencontre quelques troupes, réunies à la hâte, des districts voisins, sous le commandement de Voutchitch,

knès du district de Grousa, qu'il devait suivre lui-même avec d'autres milices à mesure qu'elles arriveraient des lieux les plus éloignés. Cette avant-garde, commandée par Voutchitch, et composée de mille hommes, au plus, arriva le soir même en face des rebelles campés sans ordre dans une vallée ; elle établit son camp sur la colline d'Oplénatz et se retrancha en toute hâte.

La nuit même, beaucoup d'insurgés épouvantés de la tournure que prenaient les choses, n'ayant eu que l'intention de se présenter en masse à Milosch pour obtenir les réformes demandées, avaient ouvert des négociations avec le knès Jokso Milosavliévitch, qui venait au secours du gouvernement avec les milices de la Mlava, afin d'amener un accommodement à l'amiable avec le knès Milosavliévitch, comme lui-même me l'a raconté. Mais Voutchitch, désireux de faire parler de lui, ne voulut entendre à aucune proposition de paix, et avant le jour il conduisit ses troupes à l'ennemi qui, sans l'attendre, prit immédiatement la fuite, sans même brûler une amorce, traînant avec lui le Dlak, qui, après la première décharge, avait été blessé à la cuisse. Voutchitch se mit à sa poursuite, et, rejoint en ce moment par Ephrem, frère cadet du prince, avec quinze mille hommes sous ses ordres, il rendit cette fuite désastreuse. Les vainqueurs ne donnèrent pas des preuves de générosité, car ils ne firent aucun quartier aux fuyards, quoiqu'ils implorassent la vie à genoux. Voutchitch, le premier, se comporta en barbare. Lors de son départ de Kragoevatz pour cette expédition, Milosch lui avait offert en cadeau un riche sabre à lame de damas. Le féroce knès était désireux d'en éprouver le tranchant, et n'ayant pu rejoindre aucun des

fuyards, il fit lier un pauvre bohémien, pris les armes à la main parmi les révoltés, et déchargea sur lui tant de coups de cette arme que la lame se tordit; il fut obligé de recourir à une iatagan pour achever ce malheureux, qui, par des cris lamentables, implorait sa pitié. C'est cependant ce même Voutchitch qu'un libelliste français ne rougit pas d'appeler un héros et le premier patriote de la Serbie.

Après la victoire facile d'Oplénatz, Voutchitch et Ephrem laissèrent saccager Koussatka, résidence du Diak. et plusieurs autres villages qui avaient commencé la rébellion ou y avaient pris une grande part. Arrivés ensuite à Posarévatz, Ephrem, d'après les pleins pouvoirs qu'il avait reçus de Milosch, ouvrit une enquête pour découvrir les causes et l'origine de la révolte, pour en punir les auteurs et en prévenir le retour.

Pendant qu'on faisait cette enquête, on découvrit que la maison du gospodar Jean n'avait pas été saccagée par les insurgés, mais par les habitants mêmes de Posarévatz quoiqu'ils fissent ostentation d'une grande indignation contre les rebelles, et qu'ils criassent que si Jean n'avait pris la fuite, eux seuls eussent été capables de les mettre en déroute. Ephrem, pour venger cette insulte faite à son frère, ne voulait rien moins qu'abandonner cette ville à la fureur de la soldatesque, après en avoir condamné à mort les citoyens les plus coupables.

Mais Jean, qui y était revenu avec sa famille dès que l'émeute avait été apaisée, se jeta aux pieds d'Ephrem, et, les larmes aux yeux, intercéda pour la ville, pour tous ses habitants et même pour ce prêtre qui avait poursuivi, bafoué et insulté sa propre femme, protestant qu'il ne vou-

lait pas verser le sang pour des injures personnelles. Ephrem obligé de serendre à ses supplications.

C'est cependant Jean, frère de Milosch, que ce même écrivain ose appeler cruel et sanguinaire. Pour porter sans honte de pareils jugements, il faut être bien ignorant des choses que l'on écrit ou grassement payé pour les écrire.

Quant aux deux fauteurs principaux de cette révolte, le Diak et son frère, l'un tomba au pouvoir des vainqueurs et fut tué à Koussatka; l'autre, personne ne connaissait son sort: on savait qu'il avait été blessé, mais on ignorait s'il vivait toujours, s'il s'était caché dans les bois ou retiré hors du territoire serbe; lorsqu'un jour le knès Iovo Vitchentiévitch de Kouratchitza, revenant de Belgrade où il avait été relégué pendant quelque temps, dans son village, fit la rencontre d'un homme auprès duquel, sans autre intention, il s'enquit des nouvelles du pays et du motif qui le conduisait à Belgrade. La réponse qu'il obtint ne lui paraissant pas franche, il le menaça de quelques coups de bâton s'il ne lui avouait pas toute la vérité. Ses soupçons n'étaient pas sans fondement; cet homme, après de nouvelles instances, finit par lui dire qu'une personne qui avait reçu une grave blessure à la cuisse et se trouvait à la taverne de Mocry-loug, l'envoyait porter de ses nouvelles à Belgrade chez la veuve Cara-Ianko (sœur du Diak), et la prier de venir le voir. Iovo, arrivé à la taverne indiquée, découvrit que ce blessé n'était autre que le fameux Diak, qui, s'étant traîné durant quelques jours, comme il avait pu, dans les bois, vaincu par la faim et la fièvre était venu chercher un refuge dans cette taverne, et qui, en effet, envoyait quérir sa sœur dans l'espoir qu'elle trouverait le moyen de le faire passer sur la terre étrangère;

ce qui serait arrivé sans la rencontre que Iovo venait de faire de son messager.

Iovo arrêta le Diak et le conduisit à Batotchina, où le prince se trouvait en ce moment avec ses troupes, de retour de l'expédition. Comme sa blessure l'empêchait de marcher, le knès le fit monter à cheval et le présenta aux milices rangées en bataille, et après les avoir remerciées de leur promptitude à se rendre à son appel, il ajouta : « Voici celui qui m'a forcé de vous arracher à vos tra- « vaux, je le remets en votre pouvoir; traitez-le comme « vous l'entendrez, vous êtes libres de disposer de ses « jours. » Les milices alors poussèrent un cri unanime de vengeance et déchargèrent sur lui leurs fusils. La tête du Diak fut envoyée, comme gage de la tranquillité rétablie, au pacha, qui la fit exposer durant trois jours sur la porte orientale de la citadelle, plein de joie d'avoir suivi les conseils d'Alaï-Beg, car de nouveaux renseignements lui avaient appris que les intentions des conspirateurs étaient réellement celles que le commandant des spahïs leur avait prêtées.

Ainsi se termina cette révolte, connue en Serbie sous le nom d'émeute du Diak (*diakova-bouna*).

Après avoir dompté les rebelles, Milosch fit droit aux justes plaintes du peuple, en déposant les knès qui furent trouvés coupables d'abus de pouvoir, et en premier lieu son propre beau-frère Pierre Voulitchévich. Ce furent les conseils seuls de quelques égoïstes qui l'entouraient et avaient un grand ascendant sur son esprit qui l'empêchèrent de supprimer tous les koulouks, excepté la partie de cette servitude concernant les ouvrages d'utilité publique. Milosch commit une grave er-

reur en n'obéissant pas aux mouvements de son cœur, la plus grave de son gouvernement, qui fut l'unique motif des plaintes du peuple. S'il lui avait accordé cette faveur, il lui aurait inspiré un dévouement envers sa propre famille qu'aucun ennemi ni du pays, ni étranger, n'aurait jamais pu affaiblir.

Durant cette même année 1825 mourut Kélech, interprète et agent du gouvernement serbe auprès du pacha de Belgrade. Cette mort, sinistrement interprétée, faillit amener de nouveaux embarras.

Milosch avait l'habitude d'envoyer deux ou trois fois par an son frère Ephrem à Belgrade pour entretenir le pacha des affaires courantes de plus d'importance. Ephrem, pour soutenir l'éclat de sa position, se faisait accompagner dans sa mission de quelques knès des plus notables. Cette année, parmi ceux qu'il avait conduits avec lui, se trouvait le knès de Poseg, Vasso Popovitch, un des hommes les plus respectables du pays. Ce knès connaissait un spahis albanais qui demeurait alors à Belgrade et venait souvent lui faire visite au palais du prince. Ce spahis ne jouissait pas de toute sa raison; il était très-pointilleux, comme le sont généralement les Albanais. Dans une de ces visites, il fut laissé seul dans un appartement avec Georges Kélech, d'un caractère un peu railleur et quelquefois plaisant jusqu'à la grossièreté; celui-ci se laissa peut-être aller à quelque moquerie sur les pistolets qu'il portait à la ceinture. Le spahis, transporté de colère, lui en déchargea un coup dans le ventre et le jeta sur le carreau, mortellement blessé. Le premier qui accourut, attiré par la détonation, fut le knès Vasso, qui trouva l'infortuné Kélech presque

mourant, et le spahis qui le menaçait encore de son second pistolet. Aussitôt il se jette courageusement sur lui, et, aidé de quelques momaks qui étaient survenus, le désarme et le fait garrotter. Kélech ne survécut que quelques heures à sa blessure, mais il n'avait pas encore expiré que le pacha faisait étrangler son meurtrier, sans se soucier des protestations du cadi et du muphti, qui, d'après la loi turque, se seraient opposés à son supplice si la victime avait survécu vingt-quatre heures.

On fut porté à soupçonner (et ces brouillons ne manquent jamais en de pareilles circonstances) que l'Albanais avait été poussé à cette action par les autres spahis, et que le coup avait été préparé non pour Kélech, mais pour Ephrem lui-même, sur lequel ils voulaient se venger de Milosch. Mais, examinée de près, cette affaire prouva que cet homicide n'avait eu d'autre cause que l'humeur trop irritable du spahis, qui avait été provoqué par les plaisanteries mordantes de Kélech. Néanmoins Ephrem n'osa plus revenir à Belgrade, et désormais lui et ses frères n'admirent aucun Turc armé en leur présence. L'insuccès de l'émeute du Diak ne détruisit pas toutes les espérances des Grecs hétéristes. Un certain Georges Tchiarapitch, du village de Ripgné, à peu de distance de Belgrade, avait aussi ramassé quelques centaines de mécontents dont il pensait grossir l'armée des rebelles, lorsque la nouvelle de la défaite d'Oplénatz vint lui apprendre qu'il s'y était pris trop tard, et qu'il était temps de pourvoir à sa sûreté. Il se réfugia dans le banat de Témesvar, où il fut rejoint par son frère. Là, séduit par quelques philhellènes, il se mit à tramer une nouvelle conspiration pour renverser le gouvernement

du prince Milosch, regardé par les Grecs comme l'unique obstacle qui empêchât les Serbes de faire cause commune avec eux.

Le premier à embrasser son parti fut un certain Mirko, neveu du métropolitain Agatangel, qui, au départ de son oncle, s'était laissé arrêter à Belgrade par un amour insensé pour la femme d'un secrétaire du tribunal. Lié d'amitié avec les Grecs, ses compatriotes, il avait ourdi contre le gouvernement établi en Serbie certain complot qui ne tarda pas à être éventé; découvert, il avait cherché son salut dans la fuite et un asile dans le banat, emmenant avec lui sa maitresse.

Tcharapitch et Mirko, unis dans le but d'ourdir des machinations, entretinrent des correspondances actives avec leurs amis communs par l'intermédiaire de Michel Vélisavliévitch et de Pierre Radossavtchitch, anciens maîtres d'école, originaires du Sirmium, par conséquent sujets autrichiens, mais habitant alors Belgrade, où ce dernier tenait une boutique de charcuterie. Ces deux complices, fidèles à leurs instructions, tinrent les amis de la cause grecque prêts pour le prochain soulèvement, et, le jour fixé, répandirent une proclamation envoyée par les chefs du complot. Un jeune homme natif de Nicha, associé pour le commerce avec Radossavtchitch, leur prêta son secours. Cette proclamation pleine d'accusations stupides et d'invectives grossières contre Milosch, ne promettait pas moins de cinquante mille sequins d'or, en pension annuelle, à celui qui apporterait la tête de ce prince au chef de la conspiration, vingt mille pour la tête de ses frères, et cinq mille pour celle de Voutchitch et de quelques autres knès.

Cependant, vers la fin de mars 1826, Tcharapitch était rentré en Serbie avec son frère et avec un Grec ami intime de Mirko; quelques chefs de la conjuration se joignirent à eux. Ils vivaient cachés dans les ruines d'un ancien château, sur le faîte d'*Avala*, attendant que les forêts reverdissent pour commencer leur entreprise, qu'ils croyaient parvenue à maturité.

Mais la police autrichienne qui ne perdait pas de vue les agents de la Grèce, réfugiés sur son territoire, et qui connaissait les fils de cette trame, informa le pacha de Belgrade de la présence de ces deux hommes dans le pays. Instruit du véritable but de la conspiration tramée en Serbie par l'émeute précédente, et plus encore par le concours que les Grecs lui prêtaient, le gouverneur dévoila tout à Milosch.

Le knias fit aussitôt arrêter à Belgrade Michel Vélisavliévitch qui fut conduit à Kragoevatz. Dans son domicile furent trouvées toutes les copies de la proclamation. En même temps, une escouade de pandours commandés par les knès Sivko Mikaïlovitch et Nicolas d'Oustrousnitza, entoura Avala et alla chercher Tcharapitch et ses compagnons jusque dans les ruines du château. Ils se défendirent vigoureusement pendant une heure environ; mais Tcharapitch et son frère ayant été tués, les autres furent arrêtés. Ils n'étaient que huit. On s'était aussi emparé de Radossavtchitch. Il protesta avec serment de son innocence, qui fut confirmée dès le commencement du jugement par Vélisavliévitch. Il recouvra la liberté, qu'il eût conservée s'il avait émigré sur le territoire autrichien. En attendant, continuait l'enquête sur les coupables; elle fournit bientôt des preuves irrécusables sur la complicité

de Radossavtchitch et de son jeune complice, qui, de nouveau arrêtés, avouèrent la part qu'ils avaient prise à la conspiration.

Vingt jours après l'arrestation des conjurés, les knès et les kmets les plus notables formèrent une commission pour prononcer l'arrêt des coupables. Vélissavliévitch, Radossavtchitch et son associé, comme sujets étrangers, furent condamnés, le premier, à la mutilation des deux mains et de la langue ; les deux autres, à la mutilation de la main droite, et à celle de la langue. Tous les autres, au nombre de vingt, impliqués dans cette affaire, furent condamnés à mort, et leurs cadavres à rester exposés sur la roue.

Le jour fixé pour cette exécution, les trois premiers condamnés furent traînés sur la plus grande place de Kragoévats. Les soldats, refusant de remplir les fonctions de bourreau, quelques knès, parmi lesquels Voutchitch, s'offrirent spontanément pour cet horrible office. L'infortuné jeune homme de Nicha, qui lui échut, fut si bien traité qu'il mourut quelques heures après. Les deux autres, au contraire, guérirent de leurs blessures ; ils se retirèrent en Autriche, mendiant jusqu'à Vienne, où les philhellènes les donnèrent en spectacle dans toutes les réunions qu'ils fréquentaient, en disant que leur unique crime était d'avoir eu le courage de prononcer quelques paroles contre Milosch, représenté par eux comme un tyran soupçonneux et cruel. Les journaux d'Europe, qui répétèrent ces calomnies, firent aux Serbes presque une réputation de cannibales et à Milosch celle d'un monstre digne de l'exécration universelle.

Ces jugements n'ont pas besoin de réfutation. Les

condamnés étaient réellement coupables d'avoir conspiré contre la paix publique et la vie du prince. Cet arrêt, prononcé par le tribunal, n'était pas sans antécédent dans plusieurs pays de l'Europe où les commissions extraordinaires pour les crimes d'État n'ont pas encore été abolies. Enfin le supplice qu'ils subirent est des plus inhumains, il est vrai, mais il ne l'était pas plus que certaines mutilations qui se trouvent encore former différents degrés de pénalité dans les codes des nations les plus civilisées de l'Europe. Il était donc excusable chez un peuple qui vit au milieu des Turcs, familiarisé avec ce genre de cruautés [1]. Que penser maintenant des exécuteurs eux-mêmes? Ils n'ont par devers eux aucune raison qui puisse les justifier de l'accusation que l'on est en droit de leur adresser d'être des hommes non-seulement privés d'éducation et de sentiment, mais cruels et sanguinaires. Tout l'odieux de cette exécution doit retomber sur les exécuteurs eux-mêmes.

Du reste, il est facile de voir que le motif de cette indignation générale contre ces supplices fut l'irritation des partisans de l'Hétérie contre Milosch, parce qu'il avait

[1] Ce furent les condamnés eux-mêmes qui prononcèrent leur sentence. Interrogés sur le fait des proclamations qu'ils avaient écrites, après les dénégations les plus vives, croyant que ces proclamations avaient été détruites par quelques-uns de leurs affidés, ils déclarèrent que, si leur crime était prouvé, ils se soumettaient à avoir la langue et les mains coupées; et, sur l'invitation du tribunal, ils écrivirent d'eux-mêmes cette déclaration. Lorsqu'on leur montra leurs proclamations, ils avouèrent mériter l'exécution de leur propre sentence.

éventé une conjuration qu'ils espéraient faire tourner au profit de la cause des Grecs, qui enthousiasmait alors tous les esprits généreux; comme si aux yeux de la civilisation, l'indépendance que les Serbes avaient déjà conquise en partie, et qui se consolidait de jour en jour, n'était pas aussi respectable que celle des Grecs, qui n'était alors qu'une espérance. Les jugements des hommes sont quelquefois bien étranges!

Parmi ces vingt condamnés à mort, dix-neuf furent exécutés. On voyait encore, dix ans après, leurs cadavres restés sans sépulture, sur le lieu du supplice. Un d'entre eux réussit à se sauver par la fuite la veille de l'exécution; mais sans espoir d'atteindre le territoire autrichien, il alla en toute confiance s'abandonner à Milosch, et implorer sa générosité. Le prince lui fit grâce de la vie et borna sa punition à un exil temporaire de son village natal; il alla même jusqu'à lui payer les frais de déménagement. Cet acte de clémence n'est ni le plus grand ni le dernier qui ait illustré la vie du knias. Puisse-t-il affaiblir l'impression que causeront les scènes ensanglantées que nous sommes forcés de faire passer devant les yeux du lecteur!

En ce temps, un certain Costa-Cotchétina, natif d'Agram, écrivit de Pantchova à Milosch, que quelques Grecs, qu'il nommait, l'engageaient à le tuer en lui promettant de grandes récompenses, et que, dans ce but, on lui avait offert un poison si subtil qu'une seule goutte versée sur ses habits suffisait pour lui donner la mort.

Milosch n'ajouta d'abord aucune confiance à cette révélation; il ne pensait pas qu'il existât un poison si puissant : il croyait d'ailleurs qu'il n'était pas néces-

saire de recourir à de pareils moyens pour l'assassiner, puisqu'il se montrait en public presque toujours sans suite : sa maison était ouverte à tout le monde, et aucune sentinelle ne veillait à la porte de sa chambre à coucher. Mais ses courtisans, exagérant le danger, firent tant qu'ils le déterminèrent à recourir à la police autrichienne pour obtenir des éclaircissements à ce sujet. La vérité de cette révélation ayant été constatée, Cotchétina fut arrêté, ainsi que les Grecs qu'il nomma ; il soutint impudemment en leur présence ses accusations ; mais ne produisant aucune preuve, il fut soupçonné de calomnie et jeté en prison, où il fut longtemps retenu, et où il l'eût été bien davantage si Milosch, touché des prières de sa famille, ne s'était interposé pour obtenir sa liberté.

Vers la fin de mars de cette année 1826, le représentant de la Russie à Constantinople communiqua à la Porte une note émanant du cabinet de l'empereur Nicolas, avec menace de cesser toute relation diplomatique et d'en venir aux hostilités si l'on ne faisait raison aux réclamations suivantes :

1° Que les troupes turques eussent à évacuer immédiatement les principautés de Valachie et de Moldavie, et que l'on se hâtât de rétablir les choses comme elles étaient avant 1821.

2° Qu'une commission turque fût envoyée dans un lieu du territoire russe qui serait fixé par la Russie, où l'on réglerait toutes les contestations qui avaient surgi sur l'interprétation du traité de Bucharest.

3° Qu'on mît sans délai en liberté les députés serbes jusque-là détenus comme otages et comme prisonniers dans l'enceinte du sérail impérial.

Le sultan Mahmoud adhéra sans difficulté à ces demandes; les troupes turques évacuèrent les principautés; des commissaires furent envoyés à Akerman, ville que la Russie avait désignée pour le congrès; et ce qui est plus important pour cette histoire, les députés serbes furent mis sans délai en liberté; ils allèrent de nouveau s'établir dans leur palais du Fanar.

Cette condescendance extraordinaire des Turcs provenait de ce que le Grand-Seigneur était tout préoccupé de la grande œuvre qu'il méditait, de détruire entièrement les janissaires, d'organiser une armée régulière et d'entreprendre une réforme générale de l'administration de l'empire.

La destruction des janissaires, qui jeta une si grande émotion dans l'Europe, faillit avoir des conséquences fatales pour la Serbie. C'est pourquoi nous dirons comment se passa cet événement, qui, du reste, n'a jamais été bien connu, que je sache, des historiens qui ont écrit sur l'Orient.

Les janissaires, comme on le sait, étaient la plus grande force de l'empire ottoman, l'instrument le plus puissant des conquêtes des Osmanlis. Mais faiblement organisés, et la discipline dégénérant insensiblement, cette institution, dans les derniers temps, menaçait la ruine de l'empire. Ces soldats se rendaient impunément coupables de toutes sortes de vexations envers les citoyens paisibles. Comme les anciens prétoriens, ils déposaient et faisaient même périr leurs empereurs, les ministres et les chefs qui leur déplaisaient; ils vendaient l'empire aux enchères et rendaient impossible tout gouvernement régulier.

Il était impossible de penser à une réforme quelconque de cette troupe, qui se conduisait plus en maître qu'en sujet, parce que porter atteinte à ses priviléges accordés ou usurpés, c'était la provoquer à la sédition et aux violences ; la vie du sultan et des ministres qui eussent osé l'entreprendre se serait trouvée dans le plus éminent danger. Les détruire avait toujours été le vœu des derniers empereurs, mais aucun n'avait encore eu la puissance de l'accomplir.

Mahmoud, avant de monter sur le trône, avait vécu enfermé, une année environ, dans le sérail avec son cousin le sultan Sélim, déposé et ensuite étranglé par l'œuvre des janissaires. Leurs entretiens les avaient convaincus de la nécessité de détruire les janissaires pour ranimer l'empire expirant. Dans cette conviction, ils n'eurent plus qu'à s'occuper des moyens qui conduiraient à fin ce grand dessein, dans le cas probable où Mahmoud viendrait à ceindre l'épée d'Osman en montant sur le trône[1].

Un levain d'indiscipline et le principal obstacle à toute réforme des janissaires, c'étaient les hodgiaks[2], espèces de grands fiefs épars dans les provinces, où tout aventurier, tout déserteur et tout malfaiteur redoutant la justice, trouvait un asile sûr contre toute poursuite de l'autorité, sous la protection de vassaux aussi puissants et insoumis que Passvant-Oglou de Vidin, Dag-Deviren-Oglou d'Adrianople, Ali-Tépélenli de Ianina, etc. Ces chefs de fiefs, ou plutôt ces chefs de ban-

[1] Le Cheik-ul-Islam (muphti) ceignait publiquement à l'empereur nouvellement élu le cimeterre d'Osman-le-Grand : ce qui équivaut au couronnement.

[2] Le hodgiak correspond assez au manoir féodal du moyen âge.

dits, aidés des janissaires, s'étaient acquis une position formidable, et n'avaient du sujet que le nom : à leur tour, ils protégeaient les janissaires et leurs insubordinations.

Le premier soin de Mahmoud lorsqu'il monta sur le trône fut donc d'anéantir ces hodgiaks. Il y travailla quinze ans entiers. Durant tout ce temps, par des manéges secrets et habiles, des trahisons, et quelquefois par la force ouverte, il parvint à se débarrasser de tous ces puissants vassaux ; le dernier à tomber d'entre eux fut le fameux Ali-Tépélenli, pacha de Janina, qui s'est rendu si célèbre dans l'histoire de la Grèce moderne.

Tandis que Mahmoud détruisait ainsi l'appui sur lequel les janissaires pouvaient compter hors de la capitale, il avait soin de se débarrasser dans Constantinople même de tous les chefs importants de cette milice.

Pour préparer cette destruction, il avait fait parvenir successivement jusqu'au grade de chef des janissaires (janitcher-agassi) le fameux Usséïn-Ousta (sergent), le plus terrible, le plus indompté parmi eux [1]. Né dans une

[1] Tous les grades des janissaires étaient conférés par droit d'ancienneté. L'empereur lui-même ne pouvait enfreindre cette loi. Ce fut par violence que Mahmoud fit arriver Usséïn-Ousta au grade suprême de cette milice. Il avait entendu ce sergent, dans une taverne où il était allé incognito, dire que le salut de l'empire était dans la destruction des janissaires ; il le fit appeler au palais, et lui demanda s'il était homme à tenir sa parole; sur sa réponse affirmative, il lui dit : « Tu seras chef des janissaires. » Dignité qui lui fut en effet conférée peu de temps après. L'empereur destitua et exila successivement tous les chefs intermédiaires, jusqu'à ce que le tour d'Usséïn fût arrivé.

humble condition, de mœurs effrénées et d'un caractère violent, il avait pourtant assez d'esprit pour comprendre que les janissaires, aussi indisciplinés qu'ils étaient, réduiraient bientôt l'empire ottoman à l'extrémité; c'est pourquoi il secondait les vues du sultan de bonne foi et de grand cœur. On porte jusqu'à dix mille le nombre des janissaires les plus turbulents qu'il fit périr en moins de trois ans, après que Mahmoud l'eut élevé à la dignité de pacha à trois queues, qui lui donnait le droit de vie et de mort. C'est ainsi que cette destruction, préparée de longue main, devint très-facile en 1826.

Croyant le moment arrivé, le sultan provoqua lui-même sourdement la dernière émeute des janissaires, afin d'avoir un prétexte pour accomplir leur destruction.

Pendant que les janissaires se soulevaient et donnaient ainsi dans le piége que l'empereur leur avait tendu, les bruits les plus sinistres couraient à Belgrade: On disait que le sultan avait, comme dernière ressource, déployé l'étendard de Mahomet (*sandgiak-chériff*) et appelé aux armes tous les vrais croyants pour défendre l'empire menacé de ruine par les janissaires insurgés; mais que ces derniers avaient vaincu et égorgé le sultan, ses enfants et toute la famille impériale, et que Constantinople se trouvait dans l'anarchie la plus épouvantable.

Une triste anxiété s'empara alors de Belgrade. Depuis déjà longtemps la Serbie était délivrée des janissaires. Mais tous les Turcs qui s'y trouvaient leur étaient attachés, et se réjouissaient des bruits qui circulaient: leurs dispositions, qu'ils ne dissimulaient plus, faisaient comprendre à quelles extrémités ils se porteraient envers les

chrétiens si la nouvelle de la victoire des janissaires se confirmait.

Abd-ul-Rhaïm, au contraire, sincèrement dévoué à son souverain, apprit avec une douleur inexprimable cette prétendue défaite. Si les événements l'avaient confirmée son autorité était méconnue, et avec des troupes composées de mercenaires et d'aventuriers, il eût été impuissant à empêcher les Turcs, animés par la haine, de se porter à des excès contre les chrétiens, de saccager Belgrade, et de comprimer en même temps les Serbes, qui se seraient livrés à d'horribles représailles. Qui sait quelles complications ces horribles séditions eussent amenées dans la question toujours pendante de l'Orient?

Abd-ul-Rhaïm m'a confié que si la nouvelle de la mort du sultan et de sa famille s'était vérifiée, il était résolu d'appeler les Autrichiens pour occuper la forteresse de Belgrade, afin de contenir les Turcs et les Serbes, et les empêcher, s'il eût été possible, d'en venir à de terribles collisions.

Mais des courriers ne tardèrent pas à arriver de Constantinople avec la nouvelle de la victoire du sultan sur les janissaires et la proclamation de ce fameux anathème : « Que toute trace de cette milice disparaisse de la terre! que son nom même ne soit plus prononcé; que ses drapeaux, ses marmites[1] et tous les autres emblèmes qui se trouvent dans les provinces soient envoyés dans la capitale pour y être détruits par la main du bourreau! que tout homme qui porte le nom de chef de janissaires soit mis à mort sans procès. »

[1] La marmite était l'emblème le plus sacré des janissaires.

Il n'existait dans toute la Serbie qu'un seul janissaire; c'était le janissaire Aga, résidant à Belgrade. Ceux de la capitale n'avaient pas permis qu'on supprimât cette dignité, qui n'était qu'honoraire, dans l'espérance de se rétablir dans ce pays et d'y acquérir l'ancienne prépondérance perdue. Cette charge ne donnait à celui qui en était investi ni droit de se mêler aux affaires publiques, ni aucune autorité administrative. Elle rapportait environ trois cents piastres par mois, que le titulaire percevait des cafés et des tavernes. Elle était ordinairement conférée par le pacha à quelque ancien serviteur ou favori, en récompense de ses services, afin de lui procurer une honnête retraite. C'était un vieil Albanais de soixante-cinq ans qui la possédait alors; homme paisible, aimé du pacha et qui haïssait les janissaires comme tous ses compatriotes. Il fut compris néanmoins lui aussi dans la proscription. La protection et les instances de son bienfaiteur ne purent le sauver. Un ordre de Constantinople enjoignait au pacha d'exécuter rigoureusement le firman qui ordonnait de faire disparaître de la terre tout chef de janissaires. Abd-ul-Rhaïm, répugnant à le faire périr par la main du bourreau, le persuada de s'empoisonner, et l'infortuné obéit.

La destruction des janissaires améliora la condition de tous les raïas dans l'empire ottoman et débarrassa la Serbie d'un des plus grands obstacles à son entière pacification; car elle avait sans cesse à redouter que ces milices indisciplinées, qui faisaient des excursions de Vidin et de Roustchouk, dans la Moldavie et la Valachie, ne vinssent exercer les mêmes dévastations jusque sur son territoire; d'ailleurs, les janissaires auraient fait tous leurs efforts

pour empêcher les Serbes de s'emparer des districts situés hors du pachalik de Belgrade, qu'on devait leur rendre d'après la convention d'Akerman, dont nous allons nous entretenir.

La commission turco-russe, qui s'était réunie dans cette ville pour s'entendre sur les mesures à prendre touchant l'accomplissement du traité du Bucharest, le 25 septembre de cette même année 1826, stipulait à l'égard de la Serbie l'article suivant :

« La Sublime-Porte, désirant donner à la cour impériale de Russie une preuve de ses dispositions amicales et de zèle à la rigoureuse exécution du traité de Bucharest, remplira aussi les clauses indiquées par l'article 8 dudit traité concernant les Serbes, sujets *ab antiquo* de l'empire ottoman, auquel ils payent un tribut annuel qui leur donne droit aux faveurs du sultan et à sa magnanimité. La Sublime-Porte prendra, d'accord avec les députés serbes, les mesures nécessaires pour régulariser convenablement et confirmer la concession des priviléges principaux stipulés par ce traité, qui serviront à la Serbie de juste récompense pour sa fidélité passée, en même temps qu'ils seront un gage pour sa fidélité dans l'avenir envers l'empire ottoman. »

« Les hautes parties contractantes, ainsi qu'il a été déclaré dans l'acte particulier annexé et conclu entre les respectifs plénipotentiaires, ont reconnu être nécessaire de fixer un terme de dix-huit mois pour les conférences relatives à cet objet. Après quoi, les déterminations prises sur les points précités, d'accord avec la députation serbe à Constantinople, seront consignées en détail dans un firman confirmé par un hatti-chériff, qui sera prêt pour

être mis à exécution dans le plus bref délai possible, et, dans tous les cas, pas au delà du terme précité de dix-huit mois. Ce firman devra être communiqué à la cour impériale de Russie, et alors il sera considéré comme partie intégrante de cette convention. »

Acte particulier concernant la Serbie, pour servir d'explication au précédent.

« La Sublime-Porte, mue par le seul désir de remplir re-
« ligieusement les conditions de l'art. 8 du traité de Bu-
« charest, et ayant déjà permis aux envoyés de la Serbie à
« Constantinople de présenter les demandes nécessaires
« pour établir le bien-être et la tranquillité de cette na-
« tion, ces députés ont manifesté, dans leur pétition,
« quelques désirs de leurs nationaux relativement à la
« liberté des cultes ;aux choix de leurs employés; à l'in-
« dépendance de leur administration intérieure ; à la ces-
« sion des districts qui ont été séparés de la Serbie ; à la
« réunion en une seule somme des différentes contribu-
« tions ; à l'administration des fiefs militaires turcs et des
« biens que les musulmans possèdent en Serbie, sous
« condition d'en payer les revenus avec les charges res-
« pectives ; à la liberté du commerce ; à la permission à
« accorder à leurs négociants de voyager dans tout l'em-
« pire ottoman avec des passeports serbes ; à la faculté
« d'instituer des hôpitaux, des écoles et des typogra-
« phies; et enfin, à la défense aux musulmans de s'éta-
« blir en Serbie, excepté dans les garnisons nécessaires
« à la garde des citadelles.

« Pendant que l'on était à discuter ces réclamations,

« des obstacles imprévus vinrent en empêcher la conclu-« sion. Cependant la Sublimc-Porte, ayant maintenant « la ferme intention d'accorder à la nation serbe les con-« cessions stipulées par l'art. 8 du traité de Bucharest, « s'occupera, d'accord avec les députés serbes, de régler » les demandes précitées de cettc fidèle nation, comme « toutes les autres qui pourront lui être faites par ladite « députation, pourvu qu'elles ne soient pas en opposition « avec les devoirs qui incombent aux sujets de l'empire « ottomans. La Sublime-Porte communiquera à la cour « impériale de Russie tout ce qu'elle aura fait pour l'exé-« cution de l'art. 8 du traité de Bucharest, ainsi que le « firman décoré du hatti-chériff qui consacrera les privi-« léges précités.

« A cet effet, nous, soussignés, plénipotentiaires de « l'empereur et padichah de toutes les Russies, en vertu « de souverains pleins pouvoirs et d'accord avec les plé-« nipotentiaires musulmans, avons fixé et déterminé les « conditions ci-dessus mentionnées, relativement aux « affaires de la nation serbe, en conséquence de l'arti-« cle 5 de la convention signée en huit articles à Aker-« man, par nous et les plénipotentiaires ottomans, pour « la garantie et la confirmation du traité de Bucharest. »

Akerman, le 25 novembre 1826.

Secrétaire, G.-M. VORONZOV.

RIBEAUPIERRE.

Ces deux actes formant l'article 5 de la Convention de Akerman furent ratifiés par S. M. l'empereur Nicolas Ier, le 14 octobre (v. s.) 1826.

IV

Vers la fin de l'année, le courrier du cabinet russe, Germani, agent serbe à Pétersbourg, porta en Serbie la nouvelle officielle de ce qui avait été conclu à Akerman. Il fut accueilli avec des démonstrations extraordinaires de joie; Abd-ul-Rhaïm s'en montra fâché et se plaignit à Milosch des fêtes que l'on célébrait en l'honneur d'un envoyé d'une puissance étrangère, sans en donner avis au représentant de la Porte, dont les Serbes étaient sujets. Toutefois, cette susceptibilité du pacha n'eut pas d'autre suite, car il obtint enfin son changement de Belgrade.

Les janissaires de Bosnie, loin de vouloir se soumettre au décret impérial qui commandait le licenciement des corps composés de cette milice, avaient pris les armes et jeté le pays en pleine révolte contre le Grand-Seigneur; ils avaient expulsé Mustapha-Pacha, que la Porte avait transféré du gouvernement de Damas, où il avait contenu une pareille sédition, à celui de Bosnie, avec l'espoir qu'il pourrait également dompter la rébellion des Bosniaques. Mais il ne connaissait pas le pays. Il se fit précéder de chars remplis de chaînes dont il avait la prétention de charger les mutins, qui eurent l'adresse de l'entraîner dans l'intérieur du pays, où, sous prétexte qu'il violait leurs franchises, ils l'enveloppèrent et le tinrent prisonnier, tout en feignant de le traiter avec des égards dignes d'un représentant du sultan. Toute la

Bosnie était ainsi tombée dans la plus complète anarchie.

Abd-ul-Rhaïm, mécontent du gouvernement de Belgrade, redemanda avec instance son changement, et exprima le désir de succéder à Hadgi-Mustapha, dont l'autorité était désormais nulle en Bosnie. Milosch, de son côté, pour les raisons que nous savons, réclamait aussi son éloignement. La Porte, appréciant la prudente sévérité d'Abd-ul-Rhaïm, ainsi que les services qu'il avait rendus, et considérant qu'elle ne pourrait trouver dans ces difficiles circonstances un pacha aussi capable, par la pratique qu'il avait des hommes et du pays, de refréner les turbulents janissaires et de remettre en paix la Bosnie, se rendit à ses sollicitations. Abd-ul-Rhaïm, dans l'espoir d'obtenir cette faveur, avait, aussitôt après sa demande, renoué des relations avec les principaux chefs bosniaques, et étant informé de tout, il tenait déjà préparés les moyens d'agir avec vigueur. Dès qu'il eut appris sa promotion, il quitta Belgrade, sans attendre l'arrivée de son successeur, après en avoir confié le gouvernement à son kiaya Ismaël-Beg.

Après le départ d'Abd-ul-Rhaïm, Milosch avait instamment demandé qu'on lui donnât pour successeur Dervich-Pacha, fils de Hadgi-Mustapha, ancien gouverneur de Belgrade tué par les dahïs, qui paraissait avoir hérité de la bienveillance de son père envers les Serbes. Mais une demande de cette nature, de la part de Milosch, devait exciter les soupçons de la Porte, qui s'empressa de nommer, à la place d'Abd-ul-Rhaïm, le pacha de Nicha, Usseïn-Gavanos-Oglou.

Le changement d'un pacha était toujours suivi de

quelque désordre, surtout lorsqu'il n'était pas immédiatement remplacé. Mais cette fois, épouvantés par les rigueurs qui frappaient partout les janissaires et par les supplices qui répandaient la terreur dans tout l'empire, les Turcs se tinrent tranquilles dans l'attente du successeur d'Abd-ul-Rhaïm.



LIVRE CINQUIÈME

Instruit officiellement des conditions faites à la Serbie par la convention d'Akerman, Milosch convoqua, le 13 janvier 1827, une scoupstina dans laquelle, outre l'évêque d'Ousitza et de Schabatz, Gérasim, plusieurs archimandrites et archiprêtres, ainsi que les knès et les kmets qui y étaient appelés ordinairement, on convoqua plusieurs députés élus par le peuple, pour y traiter d'affaires de la plus haute importance. Milosch ouvrit la discussion de l'assemblée, réunie dans l'église de Kragoevatz, par une allocution lue en son nom par son secrétaire Démétrius Davidovitch.

Dans cette allocution, le prince, après avoir rappelé brièvement les dangers qu'il avait courus au temps de Soliman pour la cause de la patrie, disait : « Ma politique

« a toujours tendu à obtenir du sultan, par la voie paci-
« fique de la diplomatie, des conditions qui assurassent
« à la Serbie tout le bien être qu'elle peut espérer dans les
« conditions actuelles. Les rois de l'Europe n'aiment
« pas les révoltes des sujets contre leur souverain ; il ne
« nous convenait donc pas de les indisposer contre nous;
« c'est pour cela que je me suis jeté aux pieds du sultan,
« et je lui ai demandé grâce. Mes prières ayant été infruc-
« tueuses, j'ai dû recourir à la puissante protection de la
« Russie, à laquelle le traité de Bucharest reconnaît le droit
« d'intervenir dans la question. L'empereur Alexandre
« avait chaleureusement embrassé la cause de la Serbie.
« On envoya alors des députés serbes à Constantinople,
« afin de déterminer avec la Porte les franchises que le
« pays attendait. Après la mort de l'empereur Alexandre,
« l'empereur Nicolas ne nous a pas abandonnés : son
« intervention nous a enfin obtenu les droits que nous
« avons si longtemps réclamés, et dont la reconnaissance
« élève enfin la Serbie au rang de nation. »

Il lut ensuite la convention d'Akerman, et passa rapidement en revue les avantages qui en découlaient pour la patrie. Il se plaignit des exigences de certains chefs serbes, et des embarras de tout genre par lesquels ils entravaient la marche de la bonne administration qu'il avait déjà fondée, et qu'il se proposait d'améliorer de jour en jour.

Il ajouta ensuite : « Si les révoltes qui se sont suc-
« cédé jusqu'à ce jour avaient réussi, elles n'auraient
« eu d'autre résultat que de précipiter le pays dans
« l'anarchie et l'ancien esclavage. Les plaintes que les
« impôts soulèvent sont injustes. Le gouvernement serbe,

« plus que tout autre, a besoin d'argent, car c'est l'or qui « lui procure des franchises qu'il ne pourrait espérer par « d'autres moyens. Du reste, notre principauté est « maintenant beaucoup moins imposée que du temps « des Turcs, et nos rentes cependant se sont accrues. »

Il conclut enfin en les exhortant au calme, à la paix et à la soumission, afin de ne point se rendre indignes de la protection des puissances qui les avaient pris sous leur patronage, et en disant qu'il trouvait dans sa conscience le témoignage de n'avoir jamais failli à son devoir et de n'avoir jamais refusé les labeurs et le dévouement exigés par le bien du pays.

Ce discours, que Milosch lui-même avait dicté à son secrétaire, mettait à découvert toute son âme. Son ambition s'était en effet bornée à assurer à son pays les conditions que lui accordait la convention d'Akerman sous le patronage de la Russie et la suzeraineté de la Porte, persuadé que la Serbie n'aurait jamais pu se constituer en pays indépendant dans les circonstances actuelles. Il pressentait que le plus grand obstacle au bien-être de sa patrie et le plus grand danger pour la liberté, c'étaient les systèmes de certains utopistes qui rêvaient un gouvernement gratuit, entouré d'institutions et de réformes irréalisables dans un pays semi-barbare, qu'ils préconisaient cependant dans le but de les faire tourner à leur profit personnel. L'expérience justifia, par la suite, les prévisions de Milosch.

Les membres de la scoupstina, quoique affligés des reproches de leur knias, couvrirent ce discours d'applaudissements, et se séparèrent en adressant à Milosch les félicitations suivantes : « Que Dieu te conserve, ô seigneur, et

« accorde longue vie au sultan et à l'empereur Nicolas! »

Le jour suivant, les membres de l'assemblée se réunirent dans la salle du tribunal suprême. Ils adressèrent au prince un discours où ils lui témoignaient leur joie, causée par les bonnes nouvelles qu'il leur avait apprises, et lui souhaitaient de recueillir les fruits de ses labeurs. Ils terminaient en le priant de vouloir bien persister dans l'œuvre entreprise, et de servir de guide à sa nation. Ils lui confirmèrent le titre et l'autorité de knias suprême qu'ils lui avaient déjà conférés, et lui jurèrent de nouveau fidélité et obéissance, en leur nom et en celui de leurs enfants.

Cette adresse au prince fut lue le même jour, dans une assemblée convoquée devant l'église de Kragoevatz, à laquelle on présenta aussi une requête adressée au sultan dans le but d'obtenir la nomination d'un métropolitain serbe, au siége de Belgrade, vacant par la mort de Cyrille, et la confirmation du titre de knias à Milosch, que les vœux de la Serbie lui avaient déjà décerné. Cette adresse et cette requête furent bientôt couvertes de huit cents signatures.

La députation serbe de Constantinople, d'après la convention d'Akerman, ayant enfin obtenu de rentrer en Serbie, on pensa à en nommer une autre pour présenter la requête susdite à la Porte. On choisit Lazare Théodorovitch, Athanase Mikaélovitch, le vieux knès Élias, auxquels on donna pour secrétaire, Marc Georgévitch, et pour intendant, Jean Antitch. Plus tard, au knès Élias affaibli par les années, on substitua Stojan Simitch, dont on a déjà parlé.

Arrivés à Constantinople, par ordre du reïss-effendi

(ministre des affaires étrangères), ils furent mis en relation avec le beyliktchi-effendi, chargé ordinairement de ces sortes de négociations. Après les retards ordinaires, ils obtinrent enfin, au mois de décembre **1827**, l'expédition du hatti-chériff qui accordait aux Serbes les franchises stipulées par la Russie dans la convention d'Akerman. Toutefois, une clause portait qu'on discuterait avec la nation serbe les meilleurs moyens de mettre en œuvre ces concessions. C'était un prétexte à de nouveaux délais, toujours si chers et toujours si fatals à la politique turque. Sur ces entrefaites éclata la guerre avec la Russie, qui mit l'empire à deux doigts de sa perte.

Avant de parler de cet événement, je crois qu'il est nécessaire de le faire précéder du récit de certains faits arrivés cette année **1827**, qui nous feront connaître quelques-uns des principaux personnages qui jouèrent un rôle dans les affaires, et qui serviront jusqu'à un certain point à expliquer leur conduite.

Au mois de février, Hussein-Pacha vint s'installer au siége du nouveau gouvernement. Il appartenait à une ancienne et riche famille de la Roumélie. Les Gavanos-Oglou étaient, depuis les temps de la conquête, aïans de Tatar-Pasardgik, et se vantaient d'appartenir à la pure race ottomane. Après la mort de son père, il eut des contestations avec son frère relativement à la succession de l'aïanat. Vaincu par lui, et chassé de Pasardgik, à la tête de quelques compagnies d'aventuriers, il prit du service auprès de je ne sais quel visir, qui lui fit obtenir les queues de pacha et le réconcilia avec son frère; ils se partagèrent alors l'héritage paternel.

Nommé rouméli-valessi, il se laissa corrompre par l'or

d'Ali-Tépélenli, pacha de Ianina; pour le punir, la Porte, l'enleva à ce poste et lui donna le gouvernement de Nicha, pauvre pachalik, à peine suffisant pour un mirimiran. Là, l'obligation d'entretenir un corps considérable de troupes, que la Porte voulait qu'on tînt toujours prêtes pour les diriger sur la Serbie au premier signal, le luxe que lui et ses fils étalaient, lui firent contracter des dettes que ses grands revenus étaient insuffisants à couvrir. Élevé au pachalik de Belgrade, il se promettait de refaire en peu de temps sa fortune, car il savait que Milosch était disposé à payer largement ceux qui l'aidaient à étendre les priviléges de sa nation. Il était bien décidé à ne reculer devant aucun scrupule, quelle que fût la nature des intrigues où il se trouverait engagé.

C'est pendant l'automne de cette même année que prit naissance, entre Milosch et le knès Voutchitch, la mésintelligence qui, du côté de ce dernier, dégénéra en une haine mortelle contre toute la famille des Obrénovitch. Le récit de ces dissensions servira à faire connaître le caractère de cet homme, auquel on a prodigué des louanges exagérées, et pour qui on a calomnié Milosch, comme si la jalousie eût animé ce prince contre tant de qualités.

La défaite du Diak avait acquis à Voutchitch une grande popularité et enflé son orgueil. Ses services lui exagérèrent son importance, et ses prétentions allèrent si loin qu'il voulait être regardé comme le premier homme de guerre de la nation, à qui Milosch était redevable d'avoir été sauvé lors de l'émeute du Diak.

Vers 1826, après vingt-cinq ans de mariage, il s'aperçut que sa femme vieillissait ; elle était du pays, et lui avait donné trois filles et deux garçons : d'une vigueur et

d'une santé peu communes, il s'éprit d'Anoula, jeune Grecque d'une bauté idéale, mariée à Apostol, jeune homme de la même nation, qui l'avait obtenue en la sauvant elle et sa mère des mains des Turcs au risque de sa vie et de sa fortune[1].

L'ambition si naturelle aux Grecs, rendit ingrates la mère et la fille : elles oublièrent les services qui avaient valu au jeune Apostol cette union, et se montrèrent faciles aux propositions de Voutchitch. Les mœurs et la condescendance intéressée du clergé grec, dont nous avons parlé, ne mirent aucun obstacle à leurs désirs. L'archevêque se prêta facilement au divorce et les maria lui-même, malgré les énergiques protestations du premier mari.

Milosch eut la faiblesse de fermer les yeux sur ce scandale, qui fut depuis imité par d'autres employés. Anoula ne tarda pas à acquérir une très-grande influence sur son nouvel époux. La mère de Voutchitch, vieille acariâtre, en devint jalouse et commença à haïr sa nouvelle bru.

Le fils ainé que ce knès avait eu du premier lit était d'un excellent cœur, mais il avait la monomanie du vol : vice d'autant plus inexplicable, qu'il donnait ensuite tout ce qu'il s'était approprié. Un jour, son père s'aperçut

[1] Anoula était fille du fameux Pharmaki, chef clephte, au service d'Ali-Pacha-Tépélenli, qui le fit traîtreusement assassiner pour s'emparer de ses immenses troupeaux et de ses richesses, tandis qu'il faisait enfermer dans son propre harem sa femme et sa fille. C'est de là qu'Apostol les tira, on peut s'imaginer avec quels dangers. Anoula était nièce du capitaine Pharmaki, célèbre dans la révolution de la Valachie, en 1821.

qu'un sac de cent écus (thaler) lui avait été enlevé dans sa maison de Voutchkovitza, où il demeurait; l'enfant ne se trouvait pas au logis : les domestiques furent accusés du vol et maltraités. Le jeune garçon, alors âgé de douze ans, étant de retour après quelques jours d'absence, sa jeune belle-mère le vit fureter dans un lieu caché de la maison, et découvrit qu'il rendait visite au sac d'écus. Elle fit part de sa découverte à son mari, qui revenait de Kragoevatz, afin de détourner les soupçons dont les domestiques étaient victimes. Voutchitch, d'un naturel très-irritable, et qui avait déjà infligé de fréquentes punitions à son fils pour le corriger de ce vice, s'emporta jusqu'à le frapper brutalement du plat de son ïatagan et à lui faire de graves contusions et même des blessures. La vieille grand'mère, qui chérissait tendrement cet enfant, s'interposa; elle accusa sa bru d'espionnage et accabla son fils d'injures ignominieuses, lui disant : « Tes mœurs confirment le bruit général que tu es fils d'un Turc. » Transporté de colère, Voutchitch saisit sa mère outrageusement, et la chargea de coups de fouet.

J'étais allé de très-grand matin, vers la fin de septembre, chez le prince ; j'y trouvai une vieille femme éplorée et au désespoir. Me sachant médecin, elle me montra les meurtrissures dont elle était couverte, en me priant de leur appliquer les secours de mon art. Cette malheureuse mère apprit au prince que c'était son propre fils, le knès Voutchitch, qui l'avait mise dans cet état, et lui raconta les circonstances de cet affreux accident.

Pendant que cette malheureuse racontait son malheur, Milosch sentit son cœur se soulever de la plus grande indignation qu'il eût jamais éprouvée. Sa figure laissait voir

toute son émotion. Lorsqu'il eut tout entendu, il ordonna qu'on prodiguât à cette pauvre mère tous les soins que réclamait son état, et alla se renfermer soucieux dans ses appartements. Lorsque j'y entrai quelques instants après, je le trouvai les larmes aux yeux. Peut-être, hélas! pensait-il alors à sa bonne mère qu'il avait traitée, pendant tout le temps qu'elle avait vécu, avec le plus profond respect, se faisant une loi d'obéir à toutes ses volontés avec la plus affectueuse sollicitude.

Le prince ne chercha point à me cacher ses larmes et son émotion, et m'adressa, avec un attendrissement que je n'oublierai jamais, ces paroles: « Qu'en « dis-tu, frère? » Moi-même, en ce moment, je me reportais vers ma pauvre mère, si éloignée. Mon cœur gémissait; cette action dénaturée me paraissait incroyable.

Milosch, après avoir donné cours à son émotion, convoqua en conseil les principaux employés publics qui se trouvaient à Kragoevatz; il leur exposa ce triste épisode et leur demanda leur avis. Tous s'accordèrent à dire que si ce fait était vrai, Voutchitch était digne d'un châtiment exemplaire, malgré sa position et les services qu'il avait rendus à sa patrie.

En conséquence, Voutchitch fut appelé devant le tribunal suprême; il avoua son crime, alléguant pour toute excuse qu'il avait été provoqué à cette violence par les injures de sa mère, et protesta contre la compétence du tribunal à se mêler des affaires de sa maison. C'est ainsi que ce héros de la Serbie entendait la justice, l'exemple qu'il devait à ses compatriotes et les droits d'un chef de maison.

Les kmets de la knésina (district) de Grousa, où Vout-

chitch était aimé, parce qu'il gouvernait sans faste et avec modération, apprenant qu'il était cité devant le tribunal suprême, vinrent intercéder en faveur de leur knès; mais lorsqu'ils connurent la terrible accusation dont il était chargé et son aveu, les principaux d'entre eux eurent honte de s'intéresser à un homme qui s'était rendu coupable d'un si noir attentat et se retirèrent. La rumeur publique accusait déjà Voutchitch d'avoir tué son beau-père. Sa conduite infâme envers sa propre mère fit ajouter foi à ces bruits, qui auparavant paraissaient incroyables.

Milosch ne tarda pas à suspendre la procédure du tribunal suprême contre Voutchitch ; il voulut faire justice lui-même. Conseil imprudent de gens malavisés, qui, prévoyant que la peine infligée par le prince serait plus bénigne que celle du tribunal, crurent offrir à Milosch une occasion de se laver de l'accusation de jalousie envers Voutchitch. Ils ne s'aperçurent pas qu'en déférant cette cause au knias, c'était faire peser sur lui tout l'odieux d'une condamnation, quelque disproportionnée qu'elle fût au délit, et qu'ils lui ravissaient une occasion toute naturelle de se défaire, en suivant le cours ordinaire de la justice, d'un homme dont il était mécontent et qui serait tôt ou tard devenu son ennemi implacable. Ils oublièrent encore qu'ils mettaient le prince dans l'impossibilité de commuer la peine; acte de clémence souveraine, qui aurait rendu absurdes les bruits que l'on faisait courir et auxquels Voutchitch n'était pas étranger, que Milosch était jaloux de sa réputation et de sa popularité.

En effet, le prince montra envers le coupable une déférence qu'il n'aurait pu attendre des juges. Il se borna à le

condamner àl'exil en Valachie, à le priver de son titre de knès et de toute autre dignité, et à confisquer les biens qu'il possédait à Voutchkovitza en faveur de sa mère, de sa première femme et de ses enfants. Peu de temps après, il lui assigna pour exil, au lieu de la Valachie, où habitait Apostol, qui pouvait l'astreindre à lui rendre sa femme, l'île de Poretch, où il entreprit, quelque temps après, le commerce du sel, qui, pendant la guerre entre les Russes et les Turcs, lui permit de réaliser des bénéfices considérables.

Cette clémence n'empêcha pas ses ennemis de crier contre le prince, de l'accuser de vouloir substituer ses caprices à la justice; ils firent de Voutchitch une victime de sa jalousie et même de son avarice; car on alla jusqu'à dire que la flagellation de la mère était une fable inventée par Milosch pour confisquer à son propre profit les biens de ce knès; que sa cupidité une fois assouvie, il s'était borné à l'éloigner. Voutchitch, de son côté, ne pardonnna jamais au prince, quoique la peine infligée ne fût pas proportionnée à son crime. Il fut un des premiers à travailler à l'expulsion des Obrénovitch de la Serbie.

Un autre acte arbitraire, quoique non moins juste, attira au prince Milosch, cette même année, de nouveaux ennemis et fit beaucoup de tort à sa popularité.

Un jour de novembre, Anastase Buluk-Bachi, chef des momaks du knias, et un autre homme appelé Pékéta, se présentèrent à Protitch Georges, secrétaire du grand tribunal, pour lui annoncer que le prince le mandait auprès de lui.

Il les suivit sans avoir le moindre soupçon. Arrivé sur la place du palais devant la caserne des momaks, au lieu

où l'on donnait quelquefois la bastonnade, Anastase le prie, avec une courtoisie ironique, de se coucher sur la charrette destinée à ce supplice, en lui annonçant que tel était l'ordre précis du knias.

L'infortuné secrétaire en vain supplia pour qu'on l'épargnât jusqu'à ce qu'il eût parlé lui-même au gospodar, se sentant parfaitement innocent de tout crime. Mais Pékéta, le saisissant avec brutalité, le jette de force sur l'instrument du supplice, et lui lie les pieds et les mains aux crocs de fer destinés à ce triste usage ; il le couvre d'injures grossières et le frappe de si grands coups avec un bâton choisi tout exprès, que le pauvre Protitch fut bientôt couvert de sang. Si Anastase avait frappé aussi brutalement, le patient serait mort sous les coups.

Aux premiers cris de la victime, les employés de la chancellerie sortirent en grand nombre sur la galerie du palais. Reconnaissant leur ami, ils restèrent stupéfaits, ignorant les motifs qui avaient pu lui attirer un si grand châtiment.

Le prince se promenait sur la terrasse, et ses traits montraient une dureté que l'on remarquait rarement chez lui. Davidovitch, son premier secrétaire, qui jouissait de l'amitié et de l'estime de Milosch, ne pouvant supporter les cris déchirants de Protitch, se jeta à ses pieds, implorant sa clémence ; mais le prince le repoussa avec irritation, en lui disant de ne pas se mêler de pareilles affaires et qu'il ignorait le motif qui l'avait déterminé dans cette circonstance.

Après avoir reçu cinquante coups de bâton, Protitch fut porté très-souffrant dans une des chambres des secrétaires. Là, interrogé de quels délits il se sentait coupable, il

répondit que sa conscience ne lui faisait aucun reproche. La plupart des employés, redoutant pour eux des actes d'un despotisme sans bornes, tel que leur paraissait celui dont ils venaient d'être témoins, auraient donné leur démission s'ils l'eussent osé. Davidovitch, pour son propre compte, n'hésita pas de présenter la sienne au prince, quoique les sacrifices qu'il avait faits à la cause de la nation l'eussent réduit à n'avoir d'autres ressources pour soutenir sa famille. Mais Milosch, en vue de ce motif surtout, ne voulut point l'accepter et le condamna aux arrêts chez lui pour quelques jours.

Cependant on parvint à savoir la cause qui avait poussé Milosch à cet acte de rigueur : Protitch avait épousé la seconde fille d'un certain Topalovitch, riche négociant serbe, ami et, selon quelques uns, associé de Milosch pour le commerce de bétail. Topalovitch, croyant pouvoir se fier à l'honnêteté de son gendre, avait envoyé auprès de lui, à Kragoevatz, une autre de ses enfants, âgée seulement de seize ans et assez jolie personne. Protitch abusa de cette confiance. Topalovitch, pour ne pas ébruiter le déshonneur de sa famille, renferma en son cœur cet outrage. Mais Protitch, un an après, fit des reproches à son beau-père, à propos de quelques tuiles dont il avait cru pouvoir disposer à son insu, et à cette occasion il l'accabla de toutes sortes de grossièretés. Topalovitch, qui n'avait pas oublié le premier outrage, fit tout connaître au prince, qui, outré d'indignation, ordonna le châtiment dont nous venons de parler.

Dans cette circonstance, Milosch prit encore sur lui-même la responsabilité d'une sentence odieuse qu'il aurait pu laisser aux tribunaux, et s'attira la réputation

d'un despote substituant sa propre volonté au cours ordinaire de la justice. Le condamné devint son ennemi implacable, quoiqu'il l'eût nommé plus tard membre du tribunal suprême pour montrer que, malgré sa faute et la peine qu'il avait subie, il savait apprécier ses talents et ses services. Depuis lors, il cessa d'appliquer des peines afflictives aux employés, dont ce supplice avait soulevé l'indignation.

II

Un grave événement pour la Serbie fut la guerre que la Russie, l'année suivante, 1828, déclara à la Porte.

Le divan, temporisant suivant son habitude, différait de jour en jour de mettre à exécution la convention d'Akerman. Nous avons vu comment la négociation entamée au commencement de 1827, avec les députés serbes à Constantinople, avait traîné en longueur jusqu'au 20 décembre; et que le hatti-chériff de ce jour s'était réservé de traiter ensuite des moyens de mettre en exécution les concessions qu'il contenait. On tardait, de la même manière, à donner cours aux autres articles de la convention d'Akerman pour ce qui concernait la Russie. Cette puissance n'était pas disposée à souffrir un retard qui prouvait que le divan apportait peu de loyauté dans l'exécution du traité. La Russie insistait et menaçait; mais les ministres turcs répondaient, avec leur apathie ordinaire, aux menaces, par leur éternel: *Allah-kérim!* (Dieu est grand!)

La Russie, fatiguée de ces lenteurs, rappela son ambassadeur, et leur déclara qu'elle saurait bien les forcer, par les armes, à respecter les traités.

Mahmoud, qui en d'autres occasions avait donné tant de preuves de sagesse et de modération, se montra peu prévoyant en celle-ci en acceptant le défi, surtout dans un temps où l'empire ottoman ne s'était jamais trouvé dans de si tristes conditions. Les janissaires n'existaient plus. L'armée régulière, qui n'était ni assez nombreuse, ni encore assez fortement organisée, manquait d'un général assez expérimenté et assez capable pour qu'on pût l'opposer aux troupes aguerries du tzar. Pour comble de malheur, les finances étaient obérées, quelques provinces étaient en guerre civile, ou désaffectionnées de l'empire. On ne pouvait pas choisir un moment plus inopportun pour se mesurer avec une puissance qui abondait de tout ce qui manquait à la Turquie.

Il est vrai que le sultan avait reçu de magnifiques promesses de tous les béglers-begs, des aïans et des autres gouverneurs de la Roumélie et de l'Anatolie, qu'il avait assemblés à Constantinople. Consultés sur les moyens dont ils pourraient l'aider dans la guerre, ils avaient donné leur parole que tous ensemble ils pourraient conduire sur le champ de bataille plus de trois cent mille hommes. Mais au moment de tenir leurs promesses, il se trouva à peine la dixième partie de ces troupes, et encore étaient-ce des soldats mal équipés, mal dirigés, et privés de cette confiance en eux-mêmes et en leurs chefs, qui donne de l'énergie aux combattants, et leur assure la victoire.

La Porte recourut au déplorable expédient de l'altération des monnaies. Pour se procurer des ressources, elle fit venir de Vienne des thalers autrichiens dont elle frappa des *bechliks* (pièce de cinq piastres), en raison de neuf bechliks par thaler. Le thaler avec cette altération valait donc quarante-cinq piastres turques. Expédient ruineux qui forcera tôt ou tard l'empire turc à la banqueroute.

Avec de si pauvres moyens, le sultan osa entreprendre une guerre qui aurait infailliblement entraîné la chute de l'empire, si les grandes puissances de l'Europe n'eussent arrêté, aux portes mêmes de Constantinople, l'armée victorieuse de la Russie, ou si cette puissance avait accéléré sa marche avant que les cabinets européens eussent le temps d'intervenir. On aurait sans doute vu les Russes entrer dans la capitale de cet empire chancelant, s'ils n'avaient été retenus par la crainte, mal fondée, suivant moi, d'un soulèvement général des Turcs contre les chrétiens et de l'extermination de ces derniers dans Constantinople.

La légation russe étant partie de Constantinople, et les efforts des grandes puissances européennes, pour mettre d'accord ces deux cabinets, ayant échoué, il était facile de prévoir qu'au retour de la belle saison, les hostilités recommenceraient, et tout le monde s'y attendait. Les deux puissances ennemies publièrent leur manifeste de guerre. Celui de la Russie était aussi modéré que celui de la Turquie était violent et injurieux non-seulement aux Russes, mais aussi à toutes les autres puissances chrétiennes. L'Angleterre et la France surtout y étaient maltraitées à cause du protocole de Londres et de la des-

truction de la flotte musulmane à la bataille navale de Navarin [1].

Dans ce manifeste, le sultan appelait aux armes tous les vrais croyants contre les infidèles, qu'il allait jusqu'à appeler chiens, porcs, parce qu'ils se déclaraient ennemis du mahométisme et menaçaient de démembrer l'empire.

Mais l'enthousiasme des anciens mahométans s'était bien refroidi. La destruction des janissaires et les réformes que Mahmoud introduisait chaque jour lui faisaient autant d'ennemis qu'il y avait de fanatiques des vieilles habitudes ; et dans un empire où l'ignorance est si générale ils devaient se trouver en grand nombre. A leurs yeux, le sultan n'était pas loin d'être un apostat, et, selon eux, autant valait tomber sous le joug d'un *ghiaour*, qu'obéir à un vicaire du Prophète qui ne respectait ni les formes de l'habillement, ni aucun des

[1] A propos du protocole de Londres, je dois parler d'une faute que le prince Milosch commit contre sa propre conviction et dans le seul but de ne pas donner de l'ombrage à la Russie. Lorsque la Russie, la France et l'Angleterre ouvrirent à Londres les conférences relatives aux affaires de la Grèce, il convenait certainement à la Serbie, qui se trouvait presque dans la même position, de se faire admettre dans ces négociations. L'Angleterre et la France, qui alors connaissaient peu l'importance de la Serbie dans la question de l'Orient, informées plus à fond de l'état de ce pays, auraient sans doute accepté les ouvertures qu'on leur aurait faites à ce propos, dans le but de paralyser l'influence toujours croissante de la Russie sur les populations chrétiennes de la Turquie. Milosch aurait agi sainement en envoyant, à cet effet, des agents à Londres ; Davidovitch et moi, entre autres, nous le lui conseillâmes chaudement. Il comprit tout le parti qu'il aurait pu tirer d'une telle démarche, mais il s'en abstint pour ne point indisposer la Russie.

usages turcs consacrés par leur antiquité. Peu de musulmans répondirent à l'appel. Ceux qui se présentèrent sous les drapeaux, persuadés que la victoire resterait à l'ennemi, en étaient arrivés au dernier degré de découragement; tant s'était affaiblie la foi dans l'ancienne bravoure ottomane.

La Russie, comme il a été dit, montrait avec ostentation la plus grande modération. Dans son manifeste, en même temps qu'elle expliquait les raisons qui la forçaient à déclarer la guerre aux Turcs, elle protestait qu'elle la ferait avec ses propres forces et qu'elle s'abstiendrait de soulever les chrétiens raïas contre le sultan.

En effet, elle avait engagé Milosch à ne faire aucune démonstration en sa faveur. Cette générosité, en face des puissances étrangères, coûtait peu à la Russie; sa propagande secrète avait pris les dispositions nécessaires pour que les populations chrétiennes de la Turquie se levassent, au besoin, comme un seul homme, dès le premier signal, pour la soutenir.

Aussi, les Arméniens de l'Anatolie n'attendirent pas ce manifeste pour s'unir au général Paskévitch dans ses deux brillantes campagnes de l'Asie, ni les volontaires Serbes pour accourir en foule et prêter secours au général Géysmar, contre le pacha de Vidin, qui, après l'avoir battu, vers la fin de 1828, menaçait de le chasser au-delà du Pruth. D'ailleurs, l'attitude seule des Serbes imposa aux Bosniaques et aux Albanais, qui redoutaient une invasion sur leur territoire, et empêcha ces deux provinces, qui renferment les meilleures troupes de l'empire, d'opérer leur jonction avec les Turcs et de prendre part à la guerre. Ce service indirect donna, sur-

tout dans la première campagne, d'heureux résultats à la Russie, qui les avait prévus.

Avant les hostilités, la Porte enjoignit au pacha de Belgrade d'astreindre les Serbes, par une déclaration écrite, sanctionnée par le serment, à rester fidèles au sultan et à n'appuyer ses ennemis d'aucun secours. Une telle précaution était vraiment ridicule de la part des Turcs, dont la mauvaise foi était alors flagrante, puisque, après tant de promesses, ils considéraient comme non avenu le dernier firman qui avait promis de mettre les Serbes en possession de leurs droits; d'autant plus qu'ils étaient persuadés que les Serbes, de leur côté, se seraient permis de violer sans scrupule leur serment et de suivre, si les circonstances l'eussent exigé, l'exemple que la Porte venait de leur donner. Mais l'histoire de toutes les nations abonde de pareilles faiblesses, qui attestent qu'à l'heure du danger les hommes sont crédules.

Les Serbes, d'après les conseils de la Russie qui voulait faire croire à ses protestations de modération, envoyèrent, avec un grand apparat, à Belgrade, une députation des knès les plus notables présidée par le gospodar Ephrem, frère du prince, pour prêter, en présence du pacha, le serment qu'on leur demandait. Le voyage et l'arrivée de cette députation à Belgrade fut une vraie marche triomphale. Les populations des villages voisins accouraient sur son passage pour la saluer aux cris de : « Vive le prince et sa famille ! » Dans la ville surtout, l'enthousiasme n'eut pas de bornes; depuis l'assassinat de Kélech, le gospodar Ephrem n'y était pas revenu ; c'était une fête pour cette population de le revoir comme représentant du prince, qui, alors, l'avait nommé ober-knès de

Belgrade, de Valiévo et de Schabatz. Ephrem, en ce temps, aimait de cœur son frère, et n'avait d'autre ambition que de servir sa patrie. Plût à Dieu que des malveillants ne lui eussent insinué d'autres sentiments !

Le but de la députation était connu à Belgrade ; c'était un gage de paix pour cette ville, qui aurait eu à souffrir, en cas de guerre, plus que les autres parties de la Serbie.

Deux longues rangées d'habitants faisaient haie sur le passage des députés pour empêcher que quelque fanatique turc n'attentât à la vie du gospodar. Les acclamations en faveur du prince s'élevaient de toutes parts, accompagnées de démonstrations de joie extraordinaires, que les peuples manifestent rarement envers ceux qui les gouvernent, et que l'on devait croire d'autant plus sincères qu'elles avaient lieu dans une ville dominée encore par les Turcs, qui les voyaient de mauvais œil, et pouvaient les faire payer chèrement si le caprice leur en venait. Ces fêtes déposent contre la mauvaise foi de quelques écrivains, qui ne craignent pas d'avancer que le prince n'était pas affectionné du peuple, et que l'on doit attribuer son expulsion au mécontentement général contre son despotisme. Certainement, si jamais prince fut aimé de ses administrés, ce fut le knias Milosch. Son malheur remonte à bien d'autres causes, comme nous le verrons par la suite.

Du reste, Husseïn-Pacha accueillit les députés serbes avec les plus grands égards. Il envoya à leur rencontre, à une lieue de la ville, le mussélim de Belgrade avec une nombreuse suite, et son fils Abd-ul-Rhaman, les recevoir au palais du prince, où ils descendirent. Il leur offrit de riches cadeaux et ne cessa point de leur prodigue

toutes les marques de distinction. Jamais jusqu'alors en Serbie, on n'avait vu les Turcs descendre à de telles démonstrations envers les raïas. Les musulmans de Belgrade en furent étonnés et scandalisés.

Lorsque la députation eut prêté le serment et remis la déclaration qu'on avait exigée, le pacha leur dit que l'intention de la Porte était de renforcer avec de nouvelles troupes les garnisons des forteresses ; qu'il espérait que Milosch, loin de s'y opposer, fournirait tout le nécessaire à l'entretien de ses nouveaux hôtes. Ephrem répondit que ses instructions ne lui permettaient pas de s'engager à ce sujet; qu'il devait consulter le prince, auquel il appartenait de donner des ordres à cet égard. Milosch, de son côté, avait en même temps reçu des lettres de Constantinople qui l'informaient de l'arrivée de nouvelles troupes bosniaques dans les forteresses. Il se trouva alors dans une grande perplexité. La Russie, d'une part, lui conseillait de rester tranquille; elle espérait que son attitude persuaderait la Porte de ne pas éloigner, crainte d'une insurrection des Serbes, les troupes qui étaient aux frontières de ce pays, et empêcherait les Bosniaques de venir en aide aux provinces orientales qu'elle projetait d'envahir. D'un autre côté, le prince craignait que les renforts introduits dans les forteresses ne rendissent les Turcs insolents et qu'ils ne se portassent aux extrémités, surtout si Abd-ul-Rhaïm, comme le bruit en courait, enrôlait sur la frontière serbe de Bosnie une puissante armée avec laquelle il se flattait de traverser la Serbie pour venir en aide au pacha de Vidin. Certainement Abd-ul-Rhaïm n'était pas homme, s'il avait été plus fort que Milosch, à négliger l'occasion de désarmer les Serbes sur son pas-

sage et peut-être de les soumettre; d'ailleurs, les troupes qu'on voulait introduire en Serbie étaient composées de Bosniaques, ennemis irréconciliables, dont la présence seule aurait excité dans le pays une fermentation difficile à contenir et causé sans doute des troubles. Enfin, il y avait à craindre que les Turcs, usant de leur bonne foi ordinaire, sous prétexte d'obtenir le passage pour peu de soldats, n'introduisissent une armée nombreuse, capable de disperser les Serbes, qui n'étaient pas prêts à la recevoir.

III

Dans cette indécision, Milosch appela en conseil les hommes les plus prudents du pays, et leur demanda leur opinion; mais, comme il arrive en de telles circonstances, les uns pensaient qu'on devait repousser par la force toute tentative que les Turcs feraient pour entrer dans le pays; les autres étaient d'avis que cela équivaudrait à une rébellion ouverte contre le sultan, et que ce serait contrevenir aux instructions précises de la Russie, qui leur recommandait de ne point rompre avec les Turcs, hormis le cas d'agression. On décida, enfin, de demander des instructions au quartier-général russe, et, en attendant, afin de gagner du temps, que l'on écrirait à Constantinople pour prier le divan de ne pas insister sur l'envoi de nouvelles troupes en Serbie, en lui faisant craindre quelque agitation dont on ne pourrait prévenir les conséquences, et surtout en lui exposant qu'il n'était pas néces-

saire de renforcer les garnisons des forteresses que Milosch assurait ne devoir pas être attaquées par les Russes. Cette dernière observation fit soupçonner à la Porte qu'il existait de secrètes intelligences entre les Russes et les Serbes. C'est pourquoi elle envoya sans retard l'ordre au pacha de Bosnie de faire entrer ces renforts dans les forteresses serbes.

Milosch eut connaissance, par les espions qu'il entretenait auprès du pacha, que ces nouvelles troupes n'excéderaient pas le nombre de deux mille hommes, nombre qui, suivant toute probabilité, serait encore diminué par les désertions. Toutes choses mûrement considérées, il comprit qu'il n'y avait rien à craindre sérieusement d'un si petit renfort réparti dans cinq forteresses, et résolut de ne pas s'opposer à son entrée.

En attendant, Abd-ul-Rhaïm-Pacha, toujours prêt à susciter en Serbie quelque trouble qui lui donnât le droit d'intervenir dans ce pays et de régler les affaires à sa manière, mit à la tête des soldats qu'il y envoyait un certain Ali-Beg-Vidaïtch, élevé naguère, par son influence, au grade de mirimiran : c'était un homme d'un caractère féroce et de mœurs brutales, que ses débauches avaient fait surnommer par ses compatriotes *Sarhoss-Ali* (Ali-l'Ivrogne); ennemi juré des Serbes et de Milosch en particulier, très-propre à mener les choses au pire, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire si une circonstance imprévue, que je raconterai plus tard, n'y eût mis obstacle.

Le knias avait demandé que les troupes turques, destinées aux forteresses, entrassent en Serbie divisées par petits détachements; il assurait que si on ne se rendait pas à ses observations, il ne répondait pas de la tranquil-

lité publique. On eut égard à ses instances; les Turcs furent envoyés à Belgrade en bateau sur la Sava, avec l'ordre de laisser deux cents hommes à Schabatz. Au débarquement sur le quai de Belgrade, des personnes, postées par le gouvernement serbe, comptèrent les soldats qui entraient dans la forteresse; ils n'étaient pas plus de huit cents; mille avaient déserté avant d'arriver; tous les renforts, dont on avait fait tant de bruit ne s'élevaient donc pas au-dessus de mille hommes disséminés dans cinq forteresses; Milosch n'eut qu'à se réjouir du parti qu'il avait pris. Toutefois ce petit surcroît de forces, quoiqu'il ne fût d'aucune importance, suffit pour faire lever la tête aux Turcs de Belgrade, qui recommencèrent leurs insolences contre les chrétiens. Vidaïtch-Ali-Pacha fut celui qui donna l'exemple; il porta ses provocations si loin que quelques familles de Belgrade crurent prudent de se retirer en Autriche ou dans l'intérieur du pays. Une grande inquiétude s'empara de la ville, et le commerce en souffrit beaucoup.

Abd-ul-Rhaïm-Pacha avait bien compris que Vidaïtch remplirait ses desseins. Aussi, cet homme n'omit aucune occasion de provoquer le knias et les Serbes, et de faire naître une collision. Il parlait hautement du prince et de sa famille en des termes messéants et pleins de mépris. Un jour, feignant d'avoir été informé que Milosch se trouvait à Ostrousnitza, il sortit de Belgrade à cheval, sous le prétexte d'aller à la chasse, à la tête d'une troupe de ses gens; arrivé dans ce village, il s'informe de ses nouvelles dans l'auberge et dans quelques autres maisons, et maltraite tous ceux qui lui répondent que le prince n'a pas quitté Kragoevatz. Il rencontre un pandour

serbe, jeune homme de vingt ans, neveu du curé du village; il lui demande de quel droit un raïa ose porter des armes, et le livre à la brutalité de ses soldats; puis, accompagné d'un spahis de Belgrade, nommé Kérim-Aga, frère adoptif (*pobratim*) de Voutchitch, non moins adonné à l'ivrognerie, il descend de cheval et maltraite le jeune homme jusqu'à le laisser mort sous ses coups; ils jetèrent le cadavre dans une mare voisine. Le curé d'Ostrousnitza fit payer cher aux Turcs qui lui tombèrent sous la main la mort de son neveu, comme on le verra.

Les hostilités entre les Turcs et les Russes avaient commencé. Ceux-ci avaient passé le Pruth, occupé les deux principautés trans-danubiennes, et n'attendaient que l'arrivée de l'empereur Nicolas pour traverser le Danube. Les Serbes s'en étaient réjouis, espérant que la Porte serait forcée de reconnaître leurs droits.

Cette joie ne fut pas de longue durée. Ainsi que Milosch en avait été secrètement averti, une armée bosniaque se réunissait peu à peu à Orlovo-Polié (plateau des Aigles), près de Bélina, sur la frontière occidentale de la Serbie. Abd-ul-Rhaïm-Pacha avait ramassé, après des efforts incroyables, une vingtaine de mille hommes, dont il donna le commandement à Ibrahim-Aga, son kiaya et son ami d'enfance. Lui-même n'attendait plus que le contingent qui devait arriver de Vissoko, pour venir en personne se mettre à la tête de cette armée, qui devait s'élever en tout à vingt-cinq ou trente mille hommes. Le knias fit demander au pacha de Bosnie dans quelle intention il avait établi un camp si considérable près des frontières de la Serbie. Abd-ul-Rhaïm répondit qu'il voulait traverser cette

province pour se porter sur les bords du Danube contre l'armée russe qui envahissait l'empire.

Milosch, alors, considérant que les Bosniaques, sur leur passage, provoqueraient infailliblement les Serbes, peu disposés à supporter leurs insultes; qu'Abd-ul-Rhaïm ne manquerait pas l'occasion de se venger de six ou sept années d'inactivité, à laquelle il l'avait condamné durant son séjour à Belgrade, et de faire ses efforts pour mettre à exécution une de ses vanteries, dans laquelle il s'était flatté auprès de la Porte de chasser le prince de la Serbie et de ramener ce pays sous les anciennes conditions; connaissant, d'ailleurs, qu'Abd-ul-Rhaïm s'était secrètement informé des lieux où les Serbes cachaient leurs dépôts d'armes et de munitions, vit bien que ce pacha ne voulait pas traverser la Serbie si pacifiquement qu'il le disait, et qu'il ne pourrait le faire lors même qu'il le voudrait.

Voyant donc qu'il était inévitable d'en venir aux mains avec les Turcs, il résolut de se tenir prêt pour le combat et d'affronter résolument l'ennemi. C'est pourquoi, quoique Abd-ul-Rhaïm assurât solennellement que ses intentions étaient conformes à ses paroles, et que Husseïn-Pacha, qui était son ennemi secret, confirmât ce qu'il avançait, le knias déclara qu'il ne permettrait jamais aux troupes de Bosnie de traverser la Serbie.

Pour préparer les siens aux événements et les tenir prêts à accourir au premier appel, vers le commencement d'avril 1828, il entreprit un voyage dans les nahiés de Roudnik, de Valiévo, de Schabatz, de Sokol et d'Oussitza. Il fut accueilli partout et fêté avec un indicible enthousiasme. Souvent il lui fallut se mettre à table dix fois

par jour, parce que dans tous les villages par où il passait on avait préparé un festin auquel il était invité de prendre part avec une cordialité toute patriarcale. S'y soustraire, c'eût été leur faire une peine véritable. Dans ces occasions, il s'informait des choses qui lui étaient le plus à cœur, des intérêts et de l'état de l'agriculture, de la quantité de bestiaux que l'on élevait. Doué d'une excellente mémoire, souvent il demandait, en les désignant par leurs noms, des nouvelles de ses anciens compagnons d'armes, qu'on aurait cru complétement oubliés.

Cette conduite lui attirait une très-grande popularité; de tous côtés les citoyens lui offraient vie et biens pour repousser l'invasion des Turcs, dont il leur peignait les dangers, persuadés qu'il en disposerait avec intelligence pour le bien commun, dans la guerre qui leur paraissait inévitable.

Depuis longtemps Milosch n'avait fait une aussi longue tournée dans les provinces de sa principauté. A chaque pas il s'étonnait en voyant combien dix années de paix et de liberté avaient changé l'aspect du pays; de larges portions de terrain avaient été défrichées et les forêts étaient peuplées de bestiaux, principale richesse du pays. Dans les habitations commençait à apparaître l'aisance. On ne voyait plus les pauvres habitants disséminés dans les bois, ni couverts d'habits en lambeaux, ce qui, du temps des Turcs, donnait à la Serbie l'apparence du pays le plus misérable; ils n'avaient plus besoin de faire ostentation de leur pauvreté, afin de se soustraire à la rapacité de maîtres insatiables. Leurs vêtements plus sains et plus propres dénotaient un changement de condition. Ils étaient en sûreté à toute heure de

la nuit et du jour, aussi bien dans leur demeure qu'en voyage. Une bonne administration avait chassé tous ceux qui, légalement ou illégalement, s'emparaient du bien d'autrui. La nahïa de Valiévo surtout, gouvernée par Ephrem Obrénovitch, présentait l'aspect de la plus grande prospérité. Le gospodar avait fait transporter[1] des villages entiers, des lieux cachés et malsains où ils se trouvaient auparavant, dans des positions plus ouvertes le long des grandes routes, où les maisons furent placées dans un ordre régulier. Elles ne se composaient plus comme auparavant d'une seule chambre sans cheminée et sans plancher, où des familles entières étaient entassées; elles avaient deux ou trois pièces commodes, environnées d'un petit jardin. La nouvelle disposition de ces villages parut d'abord arbitraire et vexatoire, quoiqu'elle s'opérât à peu de frais; car les maisons étaient en bois, et on sait que, dans cette contrée, les forêts sont très-abondantes. Mais lorsqu'ils furent achevés, on vit s'améliorer la condition matérielle du peuple, et le pays

[1] C'est dans le sens littéral qu'il faut entendre le mot *transporter;* car, les maisons étant formées de pièces de bois cimentées avec de la terre glaise, lorsque l'ordre fut donné de construire les nouveaux villages sur un plan établi, les paysans, par des moyens ingénieux, à l'aide de chariots façonnés exprès, transportèrent celles qui étaient en bon état jusqu'à une et deux lieues de distance, dans les endroits indiqués.

Parmi les familles ainsi réunies en villages, surgit une émulation au travail jusqu'alors inconnue; on se disputait l'occasion de se prêter de mutuels services; beaucoup de crimes, que l'isolement des familles laissait passer inobservés et impunis, devenaient ainsi impossibles; la facilité de communication répandait les connaissances. C'est de là que date l'ère du progrès pour la Serbie.

prit un aspect de bien-être et d'aisance qu'il n'avait jamais présenté. On applaudit alors à la clairvoyance d'Ephrem.

Le prince, à la vue de ces améliorations, éprouva une bien vive satisfaction. Lorsque ces réformes s'exécutaient dans cette nahïa, les plaintes qui arrivèrent jusqu'à Milosch avaient susprendu les travaux; mais, témoin des heureux résultats qu'elles avaient amenés, ce prince s'empressa d'en ordonner la continuation, et de les introduire dans les autres provinces où l'on pouvait les réaliser.

Cependant, partout dans la Serbie on se préparait aux armes. Au premier signal, une formidable armée pouvait être organisée et marcher à la voix du prince. Un corps de soldats, sous les ordres du gospodar Ephrem, stationnait sur les bords de la Drina en observation de l'armée bosniaque, et tout était prêt pour lui disputer le passage de ce fleuve.

Le salut vint d'où on l'espérait le moins, Les promesses réitérées d'Abd-ul-Rhaïm de traverser pacifiquement la Serbie, en maintenant parmi ses troupes la plus rigoureuse discipline, quoiqu'elles ne trouvassent pas foi parmi les Serbes, indisposaient néanmoins contre lui les Bosniaques. Ces peuples qui étaient accourus sous les armes à l'appel de leur gouverneur, guidés par l'espoir de mettre à sac et à sang la Serbie qu'ils haïssaient, se virent avec peine forcés de s'éloigner de leur pays.

On commença à murmurer dans le camp d'Orlovo-Polié, d'autant plus que les Bosniaques étaient mal disposés envers le sultan, qu'ils regardaient, eux aussi, comme apostat, et qu'ils croyaient que le dernier jour de l'empire était

arrivé [1]. D'ailleurs, circulaient parmi eux de sourdes rumeurs auxquelles les agents de Milosch n'étaient pas tout-à-fait étrangers. On disait que le sultan, pour les punir de leurs révoltes fréquentes, et surtout de la part qu'ils avaient prise dernièrement à la défense des janissaires, avait résolu de se défaire d'eux, en les envoyant contre les Russes, auxquels il avait ordonné de les exterminer [2], et

[1] Une ancienne prophétie, dont on ignore l'origine, à laquelle pourtant tout le monde donnait croyance, prédit que l'empire turc tombera après avoir atteint à l'apogée de sa grandeur, et que sa chute sera beaucoup plus rapide que ne l'a été son élévation ; que les puissances chrétiennes (*frenk*) chasseront les Turcs de l'Europe et de l'Asie-Mineure, et les refouleront à Damas, qui sera le tombeau de leur grandeur, comme il en avait été le berceau (*Évéli Cham. Aheri Cham*). Cette catastrophe précèdera de quelque temps seulement la venue de l'anté-christ (*tedgial*) et la fin du monde. La décadence incessante de l'empire, la chute des janissaires et les réformes anti-musulmanes du sultan Mahmoud, suivant l'opinion commune, contraires à la religion de Mahomet, faisaient à croire que cette époque était arrivée. Ainsi, froissés dans leur foi, ils allaient jusqu'à désespérer du succès de la guerre, et à croire à la fortune prédestinée des armes russes.

[2] Il existe parmi les Turcs une opinion jadis généralement admise, mais qui aujourd'hui commence à perdre crédit, que, lorsque le Grand-Seigneur est mécontent d'une partie de ses sujets, il se fait déclarer la guerre par une puissance chrétienne, afin de se défaire des plus mutins et des plus séditieux, qu'il fait exposer, dans les combats, au plus fort des dangers, où il est probable qu'ils perdront la vie. Les musulmans croient que tous les souverains de l'Europe ne règnent que par la grâce et le bon plaisir du sultan, et qu'ils ne peuvent monter sur le trône s'ils ne ceignent la couronne (*tatch*) qu'il leur envoie exprès de Constantinople. Les titres pompeux de Roi des rois, distributeur des couronnes, ombre de

qu'ensuite, les Serbes, profitant de leur absence, entreraient en Bosnie, où ils appelleraient les chrétiens aux armes, se rendraient maitres de leur pays et réduiraient leurs familles en esclavage. Ces bruits absurdes trouvaient foi dans le vulgaire, toujours crédule en tout pays. Les chefs ne cherchaient pas à les démentir, parce qu'ils haïssaient en secret Abd-ul-Rhaïm quoiqu'ils lui prodiguassent extérieurement des signes de respect et d'attachement.

Sa sévérité, et la crainte qu'il ne nourrit le dessein de les détruire un à un pour en débarrasser le pays où il prétendait exercer le pouvoir absolu, comme paraissaient le démontrer les supplices fréquents dont il épouvantait la Bosnie, leur inspiraient ces sentiments de haine.

Les chefs, donc, auraient vu avec plaisir le pacha abandonné par ses troupes; espérant ainsi le mettre sous leur dépendance.

Leurs espérances n'étaient pas invraisemblables, car Abd-ul-Rhaïm, après avoir détruit les janissaires de Bosnie, se croyant assez fort, avait, par avarice, congédié les Albanais qu'il tenait à sa solde. Sa maison militaire n'était plus composée que de quatre à cinq cents hommes; il se trouvait ainsi livré aux Bosniaques. Quelques ulémas lui ayant persuadé, par de fausses protestations de dévouement, que le pays était tranquille et plus que jamais sous son obéissance, il avait mis le comble à son imprudence en confiant à une garnison de Bosniaques, commandés par un homme entièrement dévoué à ceux qui méditaient sa perte, la garde de la forteresse et de la ville de Séraiévo,

Dieu sur la terre, que le sultan se donne dans les documents publcis, font ajouter foi à ces absurdités.

capitale du pays, où prenaient naissance toutes les émeutes.

Tout était prêt pour une insurrection contre Abd-ul-Rhaïm; il ne manquait plus qu'une occasion favorable: elle ne tarda pas à se présenter. Il avait été ordonné au capitaine de Vissoko d'aller directement à Orlovo-Polié sans toucher à Séraiévo. Mais lui, ne faisant aucun cas de cet ordre, sous le prétexte que ses soldats (environ deux mille) voulaient être payés, se dirigea droit vers Séraiévo. Là, malgré les promesses du pacha, qui lui jurait que ses troupes seraient payées dès qu'il sortirait de la ville; un des mutins protesta hautement que l'on ne sortirait pas avant de toucher l'arriéré de la solde. A ces mots, l'officier du pacha, qui était venu porter les ordres de son maître, voulut arrêter l'insolent: de là une rixe dans laquelle il fut tué. Ce fut le signal de la révolte. Les soldats de Vissoko, auxquels s'unirent bientôt les habitants de la ville, entourèrent la demeure du pacha, et lui intimèrent de se rendre. Le fier Abd-ul-Rhaïm tenta d'aller s'enfermer dans la forteresse; mais l'officier qui la commandait lui en ferma les portes. Alors il se barricada dans son quartier, et avec le peu de fidèles qui lui restaient il résista valeureusement aux insurgés pendant trois jours, menaçant d'incendier la ville et de s'enterrer sous ses ruines plutôt que de descendre à des conditions ignominieuses.

Les Bosniaques, quoique en pleine révolte, ne manquent jamais de respect envers les représentants du sultan. D'ailleurs, animés du seul désir de chasser le pacha du pays qu'il avait fait trembler pendant deux ans, ils n'hésitèrent pas à lui permettre de sortir de son quartier avec les honneurs de la guerre, et de se retirer où bon lui semblerait,

pourvu qu'il quittât sans délai Séraiévo, où aucun visir avant lui n'avait osé fixer sa demeure.

Sorti de cette manière de la ville, Abd-ul-Rhaïm vint au camp d'Orlovo-Polié, où il espérait trouver, sinon en totalité, du moins en partie, les troupes qu'il y avait réunies et qui avaient été exactement payées. Mais à la première nouvelle des événements de Séraiévo, les soldats s'étaient dispersés jusqu'au dernier, et d'un corps d'armée si nombreux il ne restait plus que le seul Ibrahim-Aga avec les hommes de sa suite. Le visir, voyant alors que tout espoir était perdu, après avoir erré quelques jours dans la Bosnie, se retira dans la Roumélie pour y attendre les ordres du Grand-Seigneur, et peu de temps après il fut nommé pacha d'Adrianople et chargé de défendre contre les Russes le passage du Balkan.

Ainsi, la Serbie était délivrée de la crainte d'une invasion qui pouvait avoir pour elle les conséquences les plus fatales. Ramis-Ali-Pacha, successeur d'Abd-ul-Rhaïm, ne réussit pas moins que lui à recruter en Bosnie une armée pour la conduire contre les Russes sur le Danube. L'attitude imposante des Serbes, et les bruits que Milosch répandait adroitement qu'il avait le dessein d'envahir la Bosnie si une armée recrutée dans ce pays partait contre les Russes, firent que bien peu répondirent à l'appel du pacha pour aller sur le Danube. Comme les notabilités turques du pays se souciaient peu de prendre part à la guerre, elles cherchèrent à accréditer ces rumeurs; le peuple y ajouta foi, et les meilleurs soldats s'abstinrent de s'armer pour la défense de l'empire contre la Russie, à laquelle ce renfort pouvait être fatal après la désastreuse campagne de 1828. Ainsi la Serbie, et Milosch surtout, rendaient à

la Russie un service signalé dont elle aurait dû se souvenir plus tard.

Ce ne fut pas le dernier ni le plus grand que cette puissance reçut de Milosch dans cette guerre. Trente-cinq mille Albanais avaient été appelés par le sultan pour grossir l'armée de Roumélie. Milosch eut le moyen de les retenir jusqu'à ce que les préliminaires de la paix fussent signés à Adrianople.

IV

L'Albanie septentrionale, qui composait le pachalik de Scutari ou Skodra, était depuis un temps immémorial administrée par la famille des Bouchatli, issue, comme on le croit, des anciens rois serbes. En ce temps, le chef de cette famille était Mustapha-Pacha, homme puissant par ses richesses et par son autorité sur tous les principaux Albanais, presque tous ses vassaux. Milosch, dès le commencement de sa carrière politique, avait eu avec lui je ne sais plus quelle relation; et, quoiqu'ils ne se connussent pas personnellement, ils étaient devenus amis intimes, et, avec certaines cérémonies en usage en Albanie, ils avaient, par l'intermédiaire de leurs agents, contracté un lien de fraternité adoptive avec la promesse de se secourir, au besoin, mutuellement. Mustapha, plein d'admiration pour les talents et la fortune de Milosch, n'entreprenait ordinairement aucune affaire d'importance sans le consulter, et il suivait très-souvent les conseils qu'il lui donnait.

L'empereur Nicolas, connaissant l'amitié qui unissait ces deux chefs, pria le prince serbe de s'employer auprès de Mustapha pour l'empêcher, autant qu'il était en lui, de prendre part à la guerre. Milosch s'en acquitta avec succès. Il représenta à son ami que le sultan se conduirait à son égard comme envers les autres grands feudataires de l'empire; qu'il chercherait à se défaire de lui pour introduire dans le grand pachalik de Scutari ses réformes, auxquelles répugnaient tant les Albanais, gens d'une valeur et d'une fidélité éprouvée, mais qui se plient difficilement à la discipline militaire et ne marchent qu'autant qu'ils sont payés; soldats aussi sobres, aussi laborieux et endurcis aux privations pendant la paix que rapaces et sanguinaires durant la guerre. Il lui fit observer que les Albanais répugnent d'autant plus à ces réformes qu'ils sont indifférents envers le sultan et envers la religion, et qu'ils se montreraient aussi faciles à revenir au christianisme, s'ils y trouvaient leur intérêt, qu'ils le furent autrefois à passer au mahométisme. Il le persuada que la destruction des janissaires avait causé autant de peine en Albanie que les réformes y avaient trouvé de désapprobation; qu'ainsi Mahmoud les considérait comme des ennemis, et que, le cas échéant, il chercherait à les affaiblir, surtout par la destruction des Bouchatli.

Milosch conseillait, non sans une grande apparence de sincérité, à Mustapha, d'entrer en lutte avec les Russes le plus tard possible, afin que le sultan, occupé par cette guerre, ne pût songer à l'attaquer lui-même, ou que, vaincu dans cette lutte, comme il était probable, il lui devînt à jamais impossible de mettre ce projet à exécution. Il fit comprendre à Mustapha que s'empresser,

contrairement à ses conseils, de se rendre à l'appel du Grand-Seigneur, c'était lui fournir les moyens de remporter la victoire et de retourner ensuite le reste de ses troupes contre l'Albanie, après l'avoir affaiblie sur le champ de bataille, en lui faisant occuper les postes les plus périlleux. Ces différentes considérations impressionnèrent Mustapha. Il résista aux volontés du sultan, comme nous le verrons, plus longtemps qu'on ne devait s'y attendre.

Aussitôt que l'on sut à Belgrade qu'Abd-ul-Rhaïm avait été expulsé de Séraiévo et que le camp d'Orlovo-Polié s'était dispersé, les Bosniaques venus avec Vidaïtch désertèrent par petites troupes de dix à douze hommes. Hussein-Pacha était sans autorité pour les retenir; d'ailleurs il n'attendait que le moment de se débarrasser de ces hôtes incommodes et coûteux : toutefois, pour sauver les apparences, il pria les Serbes d'arrêter les fugitifs partout où ils les rencontreraient; mais ceux-ci appliquaient dans cette occasion le proverbe : *A l'ennemi qui fuit, pont d'or;* aussi, loin de les arrêter, ils leur apprenaient le chemin le plus sûr et le plus court pour entrer en Bosnie. En route, les Turcs d'Ali eurent à souffrir cruellement. Privés de moyens de subsistance, et d'argent pour s'en procurer, car depuis un mois ils n'avaient touché aucune solde, ils furent obligés de vendre leurs armes à vil prix, pour ne pas périr de faim : car les Serbes, hospitaliers et généreux envers tout le monde, étaient loin de l'être envers les Turcs de Bosnie, auxquels ils n'auraient pas donné un verre d'eau gratuitement. Si quelqu'un d'entre eux osait montrer de la hardiesse pour obtenir par la menace ce que la charité lui refusait, il rentrait en Bosnie avec des traces

sur le dos *de l'impertinence*, comme disent les Bosniaques, *du ghiaour qui n'a pas la crainte de Dieu, et qui ose battre le musulman.* Plusieurs y laissèrent la vie; les Serbes avaient à se venger sur les Bosniaques des cruautés de Soliman, et peu leur importait que les soldats de Vidaïtch fussent innocents de la barbarie de ce pacha. Il faut encore ajouter qu'il régnait un préjugé invétéré, surtout dans la classe la plus ignorante des Serbes, qui croyait que tuer un Turc c'était faire une œuvre agréable à Dieu, surtout s'il était Bosniaque. Le seul curé d'Ostrousnitza, oncle du pandour tué par Vidaïtch d'une manière si barbare, fit périr de sa main une dizaine de ces malheureux. Il est probable qu'il ne se serait pas arrêté en si bonne voie, si son indiscrétion n'eût trahi ses coups de main. Le knès d'Ostrousnitza, son ennemi, ayant appris que dans une seule journée il avait arraché la vie à deux Turcs, dont il avait jeté les cadavres dans la Sava, le dénonça au prince.

Milosch punissait ordinairement avec sévérité de pareils délits, lorsqu'ils arrivaient à sa connaissance. Il ordonna d'arrêter le prêtre Mathieu, le fit déconsacrer par le métropolitain Antime, et le remit au tribunal suprême, qui prononça contre lui la sentence de mort, qu'il s'empressa de confirmer; mais le métropolitain fit tant, qu'il obtint du knias pour ce prêtre une commutation de peine. On le relégua dans un village de la nahïa de Roudnik, quoique Husseïn-Pacha demandât sa mort pour servir d'exemple. La déconsécration de ce ministre parut à l'archevêque une punition déjà trop forte pour le meurtre de deux Turcs. On ignorait, dans ce moment, qu'il avait ôté la vie à plusieurs autres.

Trois mois après leur entrée à Belgrade, il ne restait de toutes ces troupes que Vidaïtch et sa suite, et il aurait fui lui-même s'il n'avait été retenu par la crainte d'être puni par la Porte d'avoir abandonné son poste, ou de s'exposer à quelque danger en s'aventurant presque seul dans un pays où il s'était fait tant d'ennemis.

Ainsi la garnison turque, qui avait causé à Milosch de si grandes inquiétudes, se dispersa d'elle-même. Les Serbes gagnèrent à cette fuite désastreuse. Ils obtinrent des Turcs, à vil prix, une grande quantité d'armes dont ils manquaient.

Pendant tout le temps que continua la guerre russe, la Serbie resta tranquille, en attendant la solution de cette grande question. Telles étaient les intentions de Nicolas, qui savait que la neutralité armée et imposante des Serbes seconderait ses desseins.

L'armée russe laissa un corps considérable de troupes sous Braïlo (Ibraïl), et passa le Danube sous les ordres du vieux maréchal Vittgenstein, qui était venu établir son quartier devant la fameuse forteresse de Schoumla, pendant qu'on assiégeait Varna et Silistria. L'empereur Nicolas traversa lui-même le fleuve en bateau, accompagné de kosaques zaporogues, qu'il venait de rappeler après cent vingt ans d'exil. Il était entouré de tout le corps diplomatique et de plusieurs grands personnages accourus de toutes les parties de l'Europe sous prétexte de prendre part à cette guerre comme volontaires, mais dans le but d'observer les opérations de l'armée et la conduite que garderait envers les raïas chrétiens le tzar, qui avait promis de ne point les soulever contre le sultan, et de n'accepter en aucune manière leur coopération.

Milosch, de son côté, persuadé qu'au milieu de tant de personnages illustres on ferait peu attention à un député secret de la Serbie, ne voulut y envoyer aucun de ses agents. Cependant il entretenait des hommes de confiance dans plusieurs corps de l'armée. En cette qualité, il avait placé auprès du général Géysmar, qui campait dans le banat de Craïova, un nommé Zvetko Raïovitz, jeune homme actif et intelligent, avec lequel il correspondait par l'intermédiaire d'un Grec appelé Alexandre Econom, qui, ayant une parfaite connaissance du pays, se glissait à travers les Turcs, alors très-nombreux dans le pachalik de Vidin. L'armée turque parvint à avoir connaissance de cette secrète correspondance; mais on eut beau épier Econom, il échappa toujours, et son habileté permit à Milosch de rendre de grands services à l'armée russe, ainsi qu'on le verra.

Le récit de cette guerre n'entre pas dans mon plan, et d'ailleurs dépasserait mes forces. J'en toucherai seulement les principaux événements, ceux surtout qui se rapportent à mon histoire.

L'armée russe, selon les uns, montait à cent mille hommes, selon les autres à quatre-vingt mille; mais c'étaient des troupes aguerries et bien disciplinées, auxquelles le sultan n'avait à opposer que peu de soldats réguliers très-jeunes, ignorant la tactique militaire récemment empruntée à l'Europe, et quelques hordes indisciplinées et démoralisées. Ces troupes si mal ordonnées manquaient d'officiers instruits et d'un général capable de commander une armée. Les Russes, pleins de confiance, croyaient ne trouver qu'une faible résistance et espéraient terminer la guerre dans une seule campagne. Les Turcs pensaient de

même, tant leur courage et leur confiance s'étaient affaiblis. Toutefois, la campagne de 1828 fut désastreuse aux Russes. Le premier assaut d'Ibraïl seul leur coûta près de six mille hommes à cause de l'opposition obstinée du grand-duc Michel aux avis de ses généraux les plus expérimentés. Ils eurent d'autres pertes graves à déplorer dans les assauts successifs donnés à cette forteresse, dont ils furent toujours repoussés par les Turcs, qui déployèrent une valeur au-dessus de tout éloge, jusqu'à ce que, exténués par les maladies et les fréquents combats, ils furent obligés de capituler. Les Russes eux-mêmes admirèrent l'intrépidité de cette garnison et du pacha qui la commandait; mais celui-ci, à peine arrivé à l'armée turque, fut étranglé par ordre du grand-visir, en vertu d'un ancien usage qui condamne à mort le commandant de la forteresse qui tombe la première au pouvoir de l'ennemi. Les efforts surhumains que le nasir d'Ibraïl [1] déploya dans cette défense ne purent le sauver. Le sultan Mahmoud déplora son sort, et abolit cet usage qui contrastait avec les réformes qu'il cherchait à introduire dans l'empire.

L'armée russe se trouvait dans une position assez difficile. Schoumla, Varna, Silistria résistaient; les maladies produites par le climat et le bivouac, dans des régions humides, décimaient les bataillons; si la présence de l'empereur au camp donnait de l'enthousiasme aux soldats, elle gênait les généraux : elle ne leur laissait pas toute leur liberté d'action. Ils devaient pourvoir à la sû-

[1] Le commandant d'Ibraïl, pacha à trois queues, portait, je ne sais pourquoi, le titre de nasir (intendant).

reté personnelle de l'empereur et de sa nombreuse suite; enfin, ils savaient être observés par les autres personnages étrangers qui l'accompagnaient, et se trouvaient ainsi empêchés d'utiliser le concours des populations chrétiennes, qui, d'après les promesses solennelles du tzar, devaient rester complétement neutres.

Si les Bosniaques et les Albanais n'avaient pas été retenus par l'habileté de Milosch, et s'ils étaient venus grossir l'armée turque, ils auraient pu, conduits par un général habile, et divisés en guérillas, comme l'avait conseillé le fameux Ussein-Pacha, le destructeur de janissaires, fatiguer et battre en détail les Russes. Le petit corps recruté par le pacha de Vidin aurait pu repousser, dans les deux principautés, le général Géysmar, laissé, avec peu de forces, à la garde des magasins, en se portant à sa rencontre[1], et couper ainsi les communications des Russes avec leurs approvisionnements. D'un autre côté, si la lâcheté de Ioussouf n'eût ouvert les portes de Varna, la campagne eût été fatale aux Russes, qui sont redevables d'une partie de leurs succès autant au con-

[1] Le corps du pacha de Vidin marcha en effet contre les Russes et battit le général Géysmar; mais celui-ci, conseillé et puissamment aidé par les békiars, troupes volontaires composées de Serbes et de Bulgares à son service, prit le soir même une revanche complète. Il surprit soudainement les vainqueurs, qui, rassurés par leur victoire, avaient négligé toutes mesures de prudence : il leur fit essuyer une entière défaite, et força le pacha à s'enfuir au-delà du Danube. Ce succès important, au dire des Russes mêmes, est dû, en majeure partie, à la hardiesse et à la tactique des békiars commandés par Milko, frère de Haïdouk-Velko, qui périt quelques jours après.

cours indirect de Milosch et des Serbes qu'à leur bonne fortune.

Je vais raconter brièvement comment Varna tomba. La garnison de cette forteresse, lorsque les Russes l'assiégèrent, montait à plus de vingt-cinq mille âmes, y compris les milices du pays. Elle était abondamment approvisionnée pour une longue défense. Le gouverneur était le capoudan-pacha (amiral turc), nommé Alil-Pacha, jeune homme de peu de capacité, mais d'une valeur et d'une fermeté à toute épreuve. Le sultan espérait avec raison que cette forteresse opposerait une longue résistance à l'armée russe, qui ne commettrait jamais l'imprudence de s'avancer dans l'intérieur du pays, tant qu'elle resterait au pouvoir de l'armée turque à laquelle elle servait de base d'opération.

Mais malheureusement, cette forteresse renfermait Ioussouf-Pacha-Séresli. Chassé du gouvernement d'Alep par les gens du pays, ce pacha avait reçu l'ordre de venir renforcer l'armée turque du Danube, avec le contingent de troupes recrutées par son fils dans la province de Sérès ; battu par les Russes, il s'était vu forcé de se réfugier dans Varna. Mauvais soldat autant que général inepte, il était bien aise de venir abriter sa lâcheté derrière les murs d'une forteresse, plutôt que de s'exposer en rase campagne.

Les Russes serraient de toutes parts Varna, qui, bombardée sans relâche, avait déjà été décimée. A ce malheur vinrent se joindre les maladies. Privée de casemates, la population avait été obligée de s'entasser dans les caves, dans les ouvertures pratiquées sous terre, pour se mettre à l'abri des bombes. Les soldats avaient

creusé des fossés profonds le long des palissades et des terrassements qui défendaient la place (car Varna ne possède qu'un petit fort en maçonnerie). Là, leur vie ne différait pas beaucoup de celle des bêtes fauves dans leur tanière. Le séjour prolongé dans ces habitations malsaines, l'anxiété et les fatigues causaient une mortalité telle que la garnison et les habitants avaient été réduits à un tiers, et encore étaient-ils épuisés par les souffrances et démoralisés.

Dans cet état de choses, la population de la ville demandait à hauts cris que le capoudan-pacha capitulât, maudissant son obstination à vouloir faire périr tant de monde dans la défense d'une forteresse qui ne pouvait plus tenir. Mais le pacha, soutenu par une fermeté à toute épreuve et par certains bruits qui lui faisaient espérer que le grand-visir venait à son secours avec une imposante armée, qui serait déjà arrivée si le défaut de capacité des chefs et la temporisation habituelle aux Turcs ne l'eussent attardée, se montrait inébranlable, plein de mépris pour les imprécations de la populace, et résolu à s'ensevelir sous les ruines de la ville plutôt que de la rendre. Alors les imans, les cadis, et tout ce que cette ville renfermait de prêtres et d'hommes de lois, qui ne se font pas ordinairement remarquer par leur courage, vinrent trouver Ioussouf-Pacha, qui occupait avec les siens un quartier de la ville. Ils insistèrent sur la nécessité de capituler, à moins qu'on ne voulût les vouer tous à une mort inutile, et le prièrent de faire des ouvertures de paix à l'ennemi pour la reddition de la ville aux meilleures conditions possibles. Ioussouf, au lieu de relever le courage des citoyens et de tenir bon jusqu'à l'arrivée

du grand-visir, déjà en vue de la forteresse, se plaignait plus hautement que tous les autres du capoudan-pacha, et aurait accepté aussitôt cette mission s'il n'avait redouté de se perdre entièrement auprès du sultan et désiré mettre au moins les apparences de son côté; car n'étant pas commandant de la place, il n'avait pas l'autorité nécessaire pour signer un traité de cette importance. Il proposa lui-même un expédient; il conseilla aux cadis, aux imans, à plusieurs officiers de la garnison, et à tous les personnages notables de la ville de se réunir dans le mékémé (tribunal), de rédiger et de lui présenter un acte muni de leur signature, dans lequel on lui exposerait l'extrémité où était réduite la population, l'obstination du capoudan-pacha à vouloir prolonger ces maux par une résistance inutile, et dans lequel on lui enjoindrait, au nom de la ville, de faire des propositions de paix aux Russes pour rendre la forteresse. Il n'est pas besoin de dire que Ioussouf accepta avec empressement cette mission, pressé par la peur de perdre la vie si la ville tombait au pouvoir de l'ennemi. Il se présenta au camp précisément au moment où les Russes, informés de la prochaine arrivée du visir, délibéraient s'ils devaient lever le siége et se retirer au quartier général devant Schoumla. L'arrivée de Ioussouf comme plénipotentiaire de Varna, et ses propositions de capituler, remplirent tous les cœurs de joie. L'empereur Nicolas, alors présent au siége, lui accorda toutes les conditions demandées, pourvu que la ville se rendit aussitôt. La capitulation fut rédigée et signée de part et d'autre. Ioussouf espérait que le capoudan-pacha, se voyant abandonné de tout le monde, accepterait les conditions qui lui étaient faites. Il lui envoya son secrétaire, Ali-

Effendi, dont je tiens le récit de ces événements, pour l'engager à y souscrire. Mais Alil-Pacha déchira avec indignation cet écrit, et fut transporté d'une telle colère que le pauvre secrétaire, craignant pour sa vie, s'enfuit sans même prendre ses sandales déposées à la porte. Ioussouf, informé d'un pareil accueil, n'osa rentrer dans la ville, où la mort eût été le prix de sa lâcheté. Il y envoya quelques-uns des siens pour faire part à ses commettants de l'issue de la négociation. Alors les troupes de Ioussouf, les citoyens, toute la garnison de Varna, abandonnèrent cette ville et se rendirent au camp russe. Le capoudan-pacha, se voyant réduit à sa seule maison militaire, composée de trois ou quatre cents hommes, se renferma dans le petit fort.

Cette capitulation imprévue paraissait inexplicable aux Russes. Ils ne pouvaient comprendre que des soldats abandonnassent leurs drapeaux et qu'un général de second ordre osât traiter de la reddition d'une ville si importante sans consulter le commandant en chef; ils appréhendaient quelque trahison et n'osaient mettre le pied dans Varna. Mais ils furent bientôt rassurés : ils y pénétrèrent et la trouvèrent déserte. Ils intimèrent au capoudan-pacha de se rendre à discrétion, le menaçant, dans le cas contraire, de toutes les conséquences qui résultent d'une prise d'assaut. Le pacha, quoique privé d'artillerie et réduit à une résistance passive, répondit qu'il préférait mettre le feu aux poudres et sauter avec tous les siens, plutôt que de se rendre à discrétion. On le savait homme à exécuter ce coup d'audace. Aussi les Russes durant quelques jours s'abstinrent-ils de l'attaquer. Cependant le pacha comprit toute l'inutilité de sa résistance, puis-

que le petit fort était sans importance après la prise de la ville ; sachant, d'ailleurs, que le grand-visir à cette nouvelle s'était promptement éloigné, il accepta les conditions avec l'espoir de se rendre ailleurs plus utile à l'empire. Le tzar, plein d'admiration pour sa fermeté, lui permit de sortir du petit fort avec les honneurs de la guerre; il se retira au camp turc, où le sultan, pour le récompenser, l'éleva à la dignité de grand-visir. Il y resta peu de temps, car malheureusement son intelligence n'était pas au niveau de son courage, et la fougue de son caractère le rendait peu propre à commander dans un poste auss éminent.

La lâcheté de Ioussouf-Pacha excita parmi les musulmans une juste indignation. Le sultan le signala à l'exécration publique en le condamnant, ainsi que tous ceux qui trempèrent dans cette trahison, à la dégradation, à la confiscation de tous ses biens, et à la mort s'il tombait au pouvoir des Turcs.

Mais Ioussouf vivait alors tranquille sous la protection des Russes. L'empereur Nicolas, après lui avoir donné des marques éclatantes de distinction, l'envoya par la voie de mer à Odessa, où il reçut un accueil que l'on aurait à peine accordé à un maréchal de l'empire, et lui assigna des émoluments proportionnés à son grade et au service signalé que sa fuite honteuse avait rendu à la Russie. D'après le désir qu'il en témoigna, une frégate russe alla à Mussévria demander les femmes qu'il y avait laissées. Menacées d'un bombardement, les autorités de la ville les remirent aussitôt et elles furent envoyées au pacha. Tous ceux qui avaient suivi sa désertion eurent une part plus ou moins grande aux largesses de l'empereur.

Cette générosité envers les traîtres fit supposer que Ioussouf, avant de sortir de Varna, avait traité de la récompense de sa lâcheté avec l'empereur Nicolas. Cependant des informations minutieuses m'ont convaincu que le seul motif de la vile conduite de ce pacha en cette circonstance fut la peur d'être enseveli sous les ruines de Varna, que la fermeté du jeune Alil n'aurait jamais laissé capituler. Les Russes lui offrirent des récompenses aussi imméritées qu'éclatantes, pour inviter les autres pachas à imiter cet exemple dans de pareilles circonstances.

Je viens de raconter en détail la chute de Varna, parce qu'on l'a diversement jugée, et que Ioussouf, qui y joue un si triste rôle, nommé plus tard pacha de Belgrade, ne fut pas une des moindres causes du bannissement de Milosch de la Serbie. Il importait de faire connaître ce personnage au lecteur.

En attendant, les forteresses de Schoumla et de Silistria résistaient toujours, et ne paraissaient pas vouloir se rendre. Aga-Hussein-Pacha avait surpris et mis en pièces un corps de quatre mille Russes commandé par le général Wrede. L'armée russe se trouvait considérablement affaiblie, et n'osait prendre ses quartiers d'hiver dans la position où elle se trouvait. La grosse artillerie de siége était enfouie devant Schoumla ; ne pouvant la transporter, à défaut de chariots, le général russe commença à se retirer au delà du Danube. Les Turcs, dont les troupes régulières étaient encore fraîches, auraient pu rendre sa retraite désastreuse si, guidés par un brave général, ils l'eussent harcelé ; mais ils ne surent rien entreprendre. Toutefois, les Russes, soit négligence, soit malversation

de la part de l'administration militaire, ne trouvèrent dans les principautés ni provisions, ni hôpitaux pour leurs nombreux malades. Ils furent forcés de se retirer jusqu'au delà du Pruth, ne laissant à la garde de la Valachie et de la Moldavie, que de petits corps éparpillés sur de vastes terrains, où plusieurs fortifications comme Calafat, Géiorgévo, Castello, etc., se trouvaient encore au pouvoir des Turcs. Mais il était décidé que ces derniers ne sauraient profiter d'aucun des avantages que le sort leur présentait.

V

Le prince Milosch, témoin de l'insuccès de cette campagne, et vaguement informé qu'une des grandes puissances européennes, sous prétexte que les protestations de l'empereur Nicolas étaient un faible gage de sa modération, s'occupait à former une alliance pour conserver l'intégrité de l'empire ottoman; et n'ignorant pas, d'ailleurs, que tout le sort de la Serbie était lié à celui de cette guerre, il tenta un accommodement à l'amiable avec la Porte sur les points en litige. A cet effet, il envoya secrètement une députation à Belgrade auprès de Hussein-Pacha, revêtue de pleins pouvoirs pour cette question. Milosch ne sollicitait que la confirmation, par un hatti-chériff, du *statu quo* de la Serbie, et offrait en retour une déclaration semblable à celle que le hodgia-kian avait demandée inutilement en 1820, d'après laquelle le divan exigeait que les Serbes s'avouassent satisfaits des con-

ditions accordées, et promissent de ne réclamer aucun autre privilége à l'avenir.

Mais la Porte, espérant dans le sort des armes et dans une intervention des puissances européennes, ou désireuse d'obéir à sa vieille tradition de ne céder que le poignard sur la gorge, soit enfin, ce qui est probable, que Husseïn-Pacha ne trouvât point son compte à se rendre aux vœux de Milosch, dont il espérait se faire payer une à une les concessions demandées, refusa d'adhérer aux propositions du knias. Ce fut une grande fortune pour la Serbie, qui, un an plus tard, obtint beaucoup plus qu'elle n'aurait osé souhaiter.

En 1829, lorsque l'on reprit les armes, les généraux russes furent complétement libres de suivre leurs plans de campagne ; car l'empereur, pour s'épargner l'inconvénient de traîner à sa suite cette foule d'émissaires illustres qui l'accompagnaient l'année précédente, ne voulut pas retourner au camp.

Il leur fut ainsi permis d'accepter les secours que les Bulgares, les Serbes et autres raïas demandaient instamment de prêter à la Russie, qui pourtant, pour paraître d'accord avec ses propres manifestes, ne les avait pas sollicités.

La Russie, en acceptant des services aussi utiles, offerts *volontairement*, aurait dû, ce nous semble, avertir les raïas, que, n'ayant pas l'intention de s'arrêter sur le territoire conquis, ils s'exposaient, en l'aidant, à toute la colère des Turcs.

En effet, le traité d'Adrianople, stipulant pleine et entière amnistie en faveur des chrétiens qui avaient pris une part quelconque à cette guerre contre leur souverain,

inspirait si peu de confiance, que trente mille familles de Bulgares émigrèrent en Bessarabie, et autant de familles arméniennes en Géorgie.

Mais après avoir goûté les douceurs de l'exil en Russie, sous le régime paternel du *knout*, ils ne tardèrent pas à retourner très-misérables dans leur patrie, où la politique du sultan ne crut pas devoir les persécuter, afin de laisser subsister une preuve de la générosité de la Russie et de la reconnaissance qu'elle montre à ceux qui se sacrifient dans ses intérêts.

Les Russes avaient passé le Balkan et gagné la bataille de Kolevtcha. Milosch, sous prétexte de faire complimenter le général Diébitch, envoya dans son camp deux députés, Dgioco (Georges) Protitch et Abraham Pétroniévitch qui devaient faire en sorte d'y rester jusqu'à la paix que l'on espérait voir conclure prochainement, pour veiller aux intérêts de la Serbie. Ils portaient en cadeau au général, au nom de la nation, un sabre richement orné, que l'on croyait, je ne sais pourquoi, avoir appartenu au célèbre prince Eugène de Savoie, et une lettre de Milosch qui le saluait du titre de *za-balkanschi* (transbalkanien), titre qu'un ukase impérial lui conférait, en effet, quelques jours après; cela flatta singulièrement la vanité du général et le porta à être favorable à la Serbie dans les prochaines négociations de paix.

Lorsque l'armée russe eut établi son quartier-général à Adrianople et poussé ses avant-gardes jusqu'à *Lullé-Bourgaz* et à *Tchorlou*, et que le sultan eut demandé la paix, Mustapha-Pacha de Scodra, d'après l'ordre qu'il avait reçu un an et demi auparavant, sortit de l'Albanie avec trente mille hommes pour rejoindre l'armée turque

sur le Danube, comme s'il avait l'intention de soutenir le sort chancelant du Grand-Seigneur. Avant de partir, il ordonna qu'on mît à mort deux de ses cousins-germains qui pouvaient contester à son fils l'hérédité du gouvernement de son pachalik, comme ils l'avaient contestée à lui-même, en leur qualité de fils d'un frère aîné de son père. Cet acte de barbarie indigna le prince Milosch et affaiblit l'intimité qui le liait à ce pacha; mais cette froideur fut de courte durée.

Lorsque Mustapha-Pacha arriva à Nicha, le prince envoya son frère Jean avec quelques knès le complimenter et lui offrir, en son nom, des présents, comme c'est l'usage en Orient en pareille circonstance. Le pacha accueillit d'une manière distinguée les knès et surtout le gospodar Iovan, à qui il fit les honneurs que l'on rend ordinairement en Turquie aux visirs à trois queues, et offrit des présents bien plus riches en échange de ceux qu'il avait reçus. Dans cette entrevue, il confia au frère de Milosch le dessein qu'il nourrissait de se révolter ouvertement contre le sultan; poussé, disait-il, par les pressantes sollicitations de toutes les villes qu'il avait traversées, ainsi que de la plupart des grands employés des provinces turques.

Les réformes successives introduites dans l'empire avaient attiré au sultan Mahmoud la haine de tous ceux qui se disaient vrais musulmans, et qui en cette qualité croyaient prévoir la ruine entière de l'empire du Croissant. Le mauvais succès de la guerre contre les Russes, leur fournissait un motif apparent de maudire les réformes; ils disaient que si les janissaires, fondement et soutien de la puissance ottomane, n'eussent pas été détruits, les choses auraient tourné bien différemment. Dans les batail-

les qu'on avait livrées, on avait ordinairement exposé dans les postes les plus périlleux les bandes irrégulières, plus aguerries que les troupes régulières composées de conscrits très-jeunes et encore peu habitués à la discipline : cette tactique alla jusqu'à leur faire croire que le sultan avait lui-même suscité la guerre, d'accord avec les Russes, pour se défaire de tous ceux qui n'embrassaient pas volontiers ses réformes. Les populations ainsi opposées aux améliorations étaient prêtes à se jeter dans les bras du premier qui oserait lever l'étendard de la révolte contre un souverain détesté. Dans les mosquées, dans les boutiques à café, on murmurait ouvertement contre le sultan ; on disait que la ruine de l'empire était certaine s'il continuait à régner. Il était facile de prévoir qu'une crise était imminente.

Mustapha-Pacha de Scodra n'avait ni le génie ni l'énergie nécessaires au rôle qu'il voulait jouer ; mais comme il se trouvait commander un corps d'armée considérable, et que de toutes parts on l'invitait à se mettre à la tête du mouvement, son ambition se trouva tellement excitée, qu'il porta ses espérances jusqu'à vouloir s'asseoir sur le trône impérial. Au milieu d'une si grande agitation des esprits contre le sultan, la chose n'était pas sans probabilité.

Le prince Milosch, considérant qu'un succès aussi vaste n'était pas improbable, resserra les liens d'amitié qui l'unissaient au pacha, afin de se ménager un appui dans l'éventualité du bouleversement que l'on prévoyait.

L'état où se trouvaient les choses à la suite de la guerre de Russie et par le traité d'Adrianople était loin de faire souhaiter à la Serbie une agitation séditieuse dans l'empire, qui aurait de nouveau mis en question les droits

qu'elle avait acquis ou qu'elle était sur le point d'acquérir. Mais puisque ce bouleversement paraissait probable, la prudence commandait à Milosch d'en tirer le meilleur parti possible. Son attachement envers le sultan ne pouvait l'emporter sur l'amour de la patrie, qu'il ne devait point exposer à perdre le fruit de tant de peines et de tant de sang répandu. C'est donc follement qu'on a cherché à faire un chef d'accusation à Milosch do son amitié avec le pacha de Scodra, parce qu'elle lui coûta, par la suite, deux cent cinquante mille piastres.

Le Grand-Seigneur, s'étant aperçu de ce que l'on tramait contre lui, accéléra la conclusion du traité d'Adrianople, et fit mettre à mort, à Constantinople, quelques Turcs accusés d'ourdir une révolution et d'entretenir des relations avec Mustapha-Pacha. Il intima à celui-ci l'ordre de congédier l'armée qu'il avait recrutée et de rentrer sans délai en Albanie.

Mais Mustapha-Pacha refusa d'abord d'obéir, protestant qu'il était descendu en Roumélie uniquement pour empêcher que le honteux traité d'Adrianople ne fût consommé, et pour rétablir la fortune des musulmans. Mais lorsque Milosch lui eut fait observer que son obstination conduirait peut-être Mahmoud à recourir au secours des Russes pour l'écraser, comme, en effet, il en avait déjà été question avec le général Diébitch, et qu'un corps russe sous les ordres du général Géysmar, détaché de l'armée, marchait sur Sophia, il crut prudent de se retirer. Cependant il ne reprit la route de son gouvernement qu'après s'être fait compter mille bourses par le sultan. En se retirant il rançonna les villes sur son passage ; Sophia, Nicha et surtout Philippopoli se souviendront longtemps de lui :

Elles furent frappées d'énormes contributions, avec menaces d'être saccagées dans le cas où elles refuseraient de s'exécuter. Pourtant la haine contre Mahmoud était si grande qu'un an et demi après, lorsque ce pacha leva l'étendard de la révolte, les Turcs de ces villes accoururent en foule sous ses drapeaux.

La nouvelle de la paix conclue à Adrianople et des concessions stipulées dans ce traité en faveur de la Serbie se répandit dans tout le pays et y causa une joie universelle. La population serbe courait spontanément aux églises pour remercier Dieu d'une si grande faveur : les travaux furent suspendus pendant trois jours afin de célébrer cet heureux événement. Dans tous les villages on donna des banquets où l'on portait des toasts à la santé du prince, et à la prospérité de la Russie, que tout le monde croyait parfaitement désintéressée dans son intervention auprès de la Porte, pour obtenir à la Serbie les droits stipulés à Adrianople. Les Serbes sentirent que l'abolition des spahiliks et l'indépendance de leur pays, établie sur des bases solides, leur ouvraient la voie du progrès.

De là, un enthousiasme qui fut suivi des plus heureux effets, parmi lesquels nous devons signaler la noble émulation qui entraîna les villages à poursuivre avec ardeur les routes déjà commencées, et à en entreprendre de nouvelles. Le défaut de routes praticables avait été jusqu'alors, pour la Serbie, un des plus grands obstacles à la civilisation du peuple, et une des principales causes de sa misère. Il n'était guère possible de voyager autrement qu'à pied ou à cheval; à peine si quelques lieux étaient accessibles aux chars à bœufs; nulle part on n'aurait pu faire passer un équipage sans danger.

Cet état de choses avait puissamment aidé les Serbes dans leurs insurrections, parce que les voies, plus semblables à des sentiers qu'à des routes, empêchaient les Turcs de porter la guerre dans l'intérieur du pays, où ils n'auraient pénétré qu'avec des peines incroyables, et d'où ils se seraient retirés encore plus difficilement, en cas de défaite. Mais ce qui servait la cause de leur indépendance contre leurs oppresseurs nuisait en même temps à leurs intérêts. Ce défaut de communications entravait le commerce, instrument puissant de civilisation, et rendait inutile la culture des terres intérieures, car on ne pouvait transporter les produits aux échelles de la Sava et du Danube, ni les vendre à l'étranger. Il ne faut pas chercher d'autre cause à l'état d'abandon et d'inculture où se trouvaient les campagnes si fécondes de ce pays. Les paysans se souciaient peu de défricher d'autres terres que celles qui étaient nécessaires à l'entretien de leurs familles. Le commerce des porcs, principale ressource du pays, souffrait de cet abandon complet des voies publiques. A certaines époques de l'année, ces chemins si imparfaits se changeaient, dans les vallons surtout, en vrais bourbiers, que l'on ne pouvait traverser sans danger. Très-souvent ces animaux, que l'on conduisait aux échelles par troupeaux, ne pouvant suivre ces sentiers trop étroits, se répandaient dans les forêts voisines, où il devenait difficile de les retrouver.

En 1827, lorsque la guerre entre la Russie et la Porte était imminente, l'Autriche, désirant faire passer à travers la Serbie la poste de Vienne à Constantinople, fit des propositions à Milosch à ce sujet. C'était une bonne fortune pour le commerce serbe, auquel les lettres

de la capitale pouvaient ainsi arriver directement, tandis qu'auparavant il les recevait de Vienne, où elles parvenaient par la voie de la Valachie. Milosch accepta avec empressement les ouvertures de l'Autriche, et offrit toutes les garanties qui pourraient donner de la sûreté à ces nouvelles routes, et rendre leur exécution facile.

Il vit, en conséquence, que pour jouir de cet avantage, il devait donner immédiatement ses soins à cette branche de l'administration publique. Mais, comme les finances n'auraient pas suffi à une telle dépense, il recourut à l'ancien usage des corvées et ordonna les travaux nécessaires à la grande route de Belgrade à Constantinople. Les avantages que ces améliorations devaient attirer sur le pays, et les succès remportés par les Russes sur les Turcs dans la guerre de 1829, le persuadèrent que désormais il n'y aurait plus de danger pour la Serbie à ouvrir des communications plus faciles, même dans l'intérieur du pays, et il fit entreprendre plusieurs autres routes. Au commencement, ces travaux excitèrent le mécontentement des villages soumis aux corvées. Les paysans, ignorants, dans ce pays, comme partout, ne savaient y voir tous les bénéfices qui en résulteraient, et croyaient bonnement que le prince se livrait à ces innovations, pour voyager plus commodément en voiture. Cependant, ils commençaient à comprendre qu'eux aussi en tireraient de grands avantages, lorsqu'ils apprirent la nouvelle du traité d'Adrianople.

Alors, animés par les réjouissances publiques qui éclataient dans tout le pays à cette occasion, les villages se prirent d'une émulation extraordinaire pour achever au plus tôt les travaux qui leur étaient respectivement assi-

gnés. En peu de mois (chose presque incroyable), sans le secours d'aucun ingénieur, on vit s'ouvrir, en tous sens, des routes vastes et commodes, qui frappèrent d'étonnement les étrangers de passage dans ce pays. La Serbie, quelque temps après, offrait la voie de transport la plus facile et la plus commode qui existe entre l'Europe et Constantinople. Sur les grands chemins, bordés de superbes chênes et d'arbres à fruits greffés, on vit surgir des auberges. Ces établissements étaient très-rares auparavant, parce que pour les ouvrir il fallait obtenir la permission des mussélims et des spahis, propriétaires du terrain, qui se la faisaient payer par des cadeaux et de lourdes impositions annuelles.

Milosch, après la paix d'Adrianople, malgré les vives réclamations de ces derniers, donna à tous ceux qui la demandaient, l'autorisation d'élever des auberges, à la seule condition de les tenir abondamment fournies de tout ce qui est nécessaire au bien-être et à la commodité du voyageur. On ne doit sans doute pas y chercher le confortable des hôtels français, mais on y trouve, du moins, tout ce qui peut restaurer un voyageur et le reposer de ses fatigues, bien mieux que dans d'autres pays de la Turquie et même dans beaucoup de villes et de villages de la Hongrie.

Ainsi s'améliorait la condition matérielle de la Serbie; tous ceux qui la parcouraient avouaient que dans aucune partie de l'empire ottoman, on ne voyageait avec autant de commodité; qu'aucun pays de l'Europe n'offrait plus de sûreté ; en effet, les ordres les plus sévères étaient donnés, à cet égard par le prince, dont la surveillance était très-active.

VI

Le traité d'Adrianople stipulait, il est vrai, d'importantes concessions pour la Serbie, mais il ne lui donnait aucune garantie de leur exécution. L'éternelle habitude que les Turcs ont de temporiser, et l'habileté avec laquelle ils savent éluder les instances qu'on fait auprès d'eux, pouvaient ajourner indéfiniment leur accomplissement.

C'est pourquoi les plénipotentiaires russes, instruits par l'expérience, exigèrent que la Porte mît à exécution certaines clauses du traité, avant que leurs troupes abandonnassent Adrianople. Une de ces clauses obligeait le sultan d'expédier aux Serbes le hatti-chériff qui devait sanctionner leur émancipation. Il ne fut donc plus possible d'atermoyer; le 29 novembre 1829, arriva en Serbie cet acte si important et si longtemps attendu. Le sultan, dans cette pièce, déclarait que, eu égard au traité de Bucharest et d'Adrianople, ainsi qu'à la convention d'Akerman, et prenant en considération les prières des Serbes, depuis longtemps *sujets fidèles* de l'empire, il octroyait à la Serbie la liberté du culte chrétien, et une administration intérieure indépendante de la Porte ; il promettait de réunir à la Serbie les districts qui en avaient été détachés et d'accepter les limites qui seraient fixées par la commission turco-russe, que l'on enverrait à cet effet sur les lieux ; il s'obligeait de réduire à une seule somme les contributions diverses que ce pays avait payées jusqu'à ce jour, dans laquelle seraient compris les revenus des fiefs militaires, du domaine impérial, des douanes, des bacs et des

skélés, etc., dont l'administration serait confiée aux Serbes ; il leur permettait de fonder des hôpitaux, d'élever des églises, de créer des écoles et des typographies, et d'établir des postes aux lettres ; il leur accordait la liberté de commerce et celle de voyager dans toutes les provinces de l'empire avec des passeports de leur propre gouvernement ; en outre, il concédait à la nation la faculté de nommer elle-même ses évêques, ses employés et les autorités administratives, sauf aux premiers l'obligation de recevoir leur investiture du patriarche grec de Constantinople, sans cependant être obligés de s'y présenter personnellement ; enfin, il défendait aux musulmans de se fixer dans l'intérieur de la Serbie, dont le séjour n'était permis qu'aux garnisons des forteresses établies *ab antiquo* dans le pays, attendu que celles qui étaient récemment construites devaient être démolies.

Ce hatti-chériff, comme on le voit, ne déterminait pas les limites futures du territoire serbe, ni la somme du tribut à payer à la Porte. Milosch prévoyait que ces deux points occasionneraient des litiges et donneraient lieu à des tergiversations de la part du divan, qui, avec ces deux prétextes, s'efforcerait de rendre illusoires les autres concessions. Décidé de battre le fer tandis qu'il était chaud et de tenter de mettre enfin un terme à ces débats déjà trop prolongés, il convoqua une scoupstina aussi nombreuse que possible, pour le milieu du mois de janvier 1830, dans laquelle on arrêterait les mesures à prendre.

Dès que le prince eut reçu le hatti-chériff, il prit possession des droits que cet acte accordait à la Serbie, et qui ne prêtaient plus à aucune contestation raisonnable. Il congédia aussitôt des chefs-lieux des nahiés les mussélims

turcs, et cessa, en conséquence, de leur payer les appointements de cent thalers par mois qu'ils avaient reçus jusqu'à ce jour. Le cadi de Belgrade fut privé des vingt-quatre mille piastres turques annuelles, qui lui étaient accordées comme indemnité, après l'établissement des tribunaux nationaux [1].

Toutes les villes et tous les villages qui avaient une église furent invités à construire un clocher et à y placer autant de cloches [2] qu'ils désiraient. Ces innovations réjouirent infiniment les Serbes, quoiqu'elles fussent de peu d'importance en elles-mêmes. Il leur avait toujours été pénible de voir, dans les chefs-lieux, des Turcs, avec des vêtements le plus souvent en lambeaux, regarder les chrétiens avec mépris et orgueil; cette arrogance leur rappelait leur ancien esclavage. Le départ des musselims les délivra de ce spectacle qui froissait leur dignité nationale. Les cloches, qui maintenant faisaient retentir l'air de leurs sons solennels, semblaient leur annoncer la restauration du règne du Christ en Turquie et la fin de celui de Mahomet; elles remplissaient leur cœur d'un bonheur inexprimable.

Cette innovation, pourtant, était pleine de danger dans les endroits où les Turcs étaient encore nombreux: on connaît leur aversion pour le son des cloches. A Schabatz, pour éviter une collision, on fit croire que ce n'était qu'une manifestation extraordinaire pour célébrer la nais-

[1] Les cadis turcs n'ayant d'autres appointements que le casuel de leurs charges, on leur accorda une indemnité lorsqu'elles furent abolies.

[2] Les chrétiens, en Turquie, au lieu de cloches, ont des planches sur lesquelles on frappe pour appeler les fidèles à l'église.

sance et le baptême d'un fils du gospodar Ephrem, le premier enfant mâle qui lui était accordé par la Providence, après sept filles et vingt années de mariage. A cette occasion, on donna dans cette ville des fêtes splendides, qui furent imitées par beaucoup de villes et de villages du ressort de son administration.

Cet événement remplit de joie le cœur de Milosch et toute la Serbie. On voyait d'un bon œil s'accroître et prospérer la famille des Obrénovitch, qui était alors sincèrement aimée. La princesse Lioubitza et ses deux fils se rendirent à Schabatz, pour assister aux fêtes de ce baptême, qui se prolongèrent durant huit jours.

La naissance de cet enfant fit naître dans le cœur d'Ephrem des velléités ambitieuses, qui ne furent pas sans influence sur les événements postérieurs de la Serbie et la chute des Obrénovitch.

Les knès, les principaux kmets et les députés de toutes les villes se réunirent à Kragoevatz, en diète (scoupstina), le 13 janvier. Elle fut nombreuse : plus de deux mille personnes y assistèrent. Le concours eût été beaucoup plus grand si la saison et le mauvais état des routes l'avaient permis.

Après un discours, prononcé au nom du prince par Démétrius Davidovitch, son premier secrétaire, on lut le hatti-chériff du sultan traduit en langue serbe, et une lettre du vice-chancelier de Russie, le comte de Nesselrode, qui, au nom de l'empereur Nicolas, faisait l'éloge de la conduite des Serbes dans les derniers événements, et de leur soumission aux conseils de la Russie. Ces félicitations étaient accompagnées d'une riche tabatière ornée de brillants, avec le portrait de l'empereur, en-

voyés en cadeau au prince Milosch, pour honorer toute la nation dans son vosd (chef), seul titre que la Russie ait toujours donné à Milosch, se refusant de l'honorer de celui de prince.

Le hatti-chériff, la lettre de Nesselrode et la tabatière furent exposés publiquement tant que dura la scoupstina, sur un plateau d'argent, à la porte de l'église. Tout le monde venait contempler ces objets, et faisait des vœux de prospérité pour la Russie et son empereur, en reconnaissance de l'intérêt qu'il avait pris à la Serbie.

Milosch parla de la nécessité d'envoyer à Constantinople des députés pour déterminer avec la Porte les points que le hatti-chériff laissait encore indécis, et d'autres à Saint-Pétersbourg pour témoigner au tzar la profonde reconnaissance de la nation serbe. Il proposa d'envoyer des agents secrets près de la légation russe, résidant à Constantinople, pour l'engager à hâter les négociations relatives à ce pays, et désigna lui-même les personnes qui lui paraissaient les plus propres à remplir ces deux missions. Il entretint la scoupstina des sommes considérables qu'il fallait encore dépenser pour conquérir entièrement les droits de la nation; car on sait de quel poids est l'argent dans les négociations avec les Turcs. Il parla de sa prévoyance et de son application constante à faire des épargnes, ce que quelques personnes lui avaient amèrement reproché. Il conclut enfin, en exposant par quels moyens il espérait terminer les négociations, et invita la diète à se former en comités, sous la présidence de leurs knès respectifs, et à lui faire connaitre ses décisions à ce sujet.

Tous les comités, réunis le même soir, délibérèrent de

conférer au prince plein pouvoir d'agir comme il le jugerait plus convenable aux intérêts publics.

Le deuxième jour de la scoupstina une cérémonie navrante eut lieu dans l'église de Kragoevatz. Un prêtre nommé *Pope Paolé* (prêtre Paul), y fut solennellement déconsacré. On le conduisit devant l'autel en habits sacerdotaux; là le vicaire de l'évêque de Schabatz, Gérasim, lui arracha les insignes de son ministère, en s'écriant, chaque fois qu'il lui enlevait un vêtement, d'une voix lugubre : *Il en est indigne ;* et le peuple répétait ces paroles sur le même ton. Cette triste cérémonie achevée, il fut repoussé de l'autel par les prêtres assistants, et remis au bras séculier. Après une enquête sur sa vie, reconnu coupable de plusieurs vols, qu'il avait commis, même à main armée, sur la voie publique, il fut condamné à mort et exécuté deux mois après.

M. Cyprien Robert, dans son ouvrage sur la Serbie, rapporte pareillement ce fait; mais, fidèle au plan qu'il s'est tracé dès le commencement, il saisit cette occasion pour ternir la réputation des Obrénovitch, dans le gospodar Iovan (Jean), frère du prince. Il va jusqu'à affirmer que le pope Paolé a subi l'infamie de la dégradation et le dernier supplice parce qu'il s'était opposé, les armes à la main, aux satellites de Iovan, qui étaient venus lui ravir une fille convoitée par leur maître. Calomnie non moins atroce qu'absurde! car il est impossible de supposer le gospodar Iovan et ses frères assez imprévoyants et assez peu sensés pour ne pas comprendre, qu'en donnant une si grande publicité à une condamnation inique, ils appelaient inévitablement sur eux-mêmes l'infamie, dont ils voulaient couvrir leur victime. La toute-puissance dont

ils jouissaient alors, ne leur fournissait-elle donc pas d'autres moyens d'exercer envers ce prêtre une vengeance secrète et impunie, si l'animosité qu'on leur prête avait l'ombre de vraisemblance? Mais, tout le monde le sait en Serbie, le gospodar Iovan était plus que personne éloigné de tout ce qui sentait l'oppression; il avait une répugnance invincible à verser le sang de ses compatriotes dans les supplices; ce jugement ressort de toute sa conduite dans la conspiration du Diak. On peut, il est vrai, lui reprocher sa faiblesse pour les femmes; mais la timidité de son caractère, la jalousie de sa femme et le respect envers son frère, lui imposaient de s'observer. Loin de faire du scandale pour satisfaire ses caprices, il s'étudiait, au contraire, à voiler ses défauts : sa position lui fournissait assez de moyens de séduction, sans être obligé de recourir à la violence.

Enfin, ce qui coupe court à toute calomnie c'est, comme personne ne l'ignore que le pope Paolé n'avait pas de fille[1].

La scoupstina s'étant retirée, le prince envoya à Constantinople Stojan Simitch et Lazare Théodorovitch, près de la Porte, et près de la légation russe Démetrius Davidovitch et Paoun-Iankovitch, qui devaient conserver

[1] M. Cyprien Robert dit qu'on appelle en Serbie Milosch et ses frères la *Trinité infernale*. Comme le peuple de ce pays attache toujours, au mot *Trinité*, le sens que lui donne la foi chrétienne, et ne le prononce jamais sans se découvrir et y ajouter l'épithète de *sainte* (*sveta Troitza*), je serais bien désireux que ce professeur de langue slave précisât les termes serbes équivalents aux mots *Trinité infernale*.

l'*incognito* autant qu'il serait possible. Enfin, il fit partir pour Saint-Pétersbourg Abram Pétroniévitch et Zvetko Raïovitz. Ils se mirent tous en voyage dès que la saison le permit.

VII

Pendant ce même printemps de 1830, la commission turco-russe se rendit sur les lieux pour fixer les nouvelles limites de la Serbie. Elle était composée du capitaine d'état-major Sassalski, des lieutenants Essen, et Kamenski, et de M. Kotzebue, fils du célèbre écrivain de ce nom, alors capitaine d'état-major, maintenant général. M. Kotzebue, favori du général Diébitch, présidait cette commission. Tous étaient des jeunes gens pleins de talents, aux manières affables et distinguées. En peu de temps ils apprirent le dialecte du pays, qu'ils parlèrent avec beaucoup de facilité. La commission turque était présidée par un hodgia-kian, homme indolent, aimant ses aises, que l'or rendit favorable à Milosch. Tandis que les commissaires russes parcouraient les montagnes et les forêts pour déterminer les limites du pays dans lesquelles se trouvaient les avant-postes serbes au temps du traité de Bucharest, le hodgia-kian restait dans la maison où les commissaires étaient descendus et fumait sa pipe, ne croyant pas devoir se déranger pour conserver quelques lieues de plus au Grand-Seigneur, qui régnait sur un empire déjà si étendu.

Les jeunes Russes, au contraire, prenaient cette affaire à cœur. Accompagnés du knès Ioksim Milosavliévitch,

homme de peu d'instruction mais doué d'une grande perspicacité naturelle, ils surmontèrent en peu de temps toutes les difficultés dont cette mission était entourée. Les talents et la fermeté du knès et de quelques autres officiers serbes, venus avec lui, parvinrent à gagner à leur pays la plus grande étendue possible de territoire, quoique dans quelques districts les Turcs s'opposassent par les armes à l'entrée des commissaires, et que les chrétiens du pays n'osassent se déclarer ouvertement en faveur des Serbes par la crainte des Turcs, dont ils n'étaient pas encore entièrement affranchis.

Les deux députations serbes à Constantinople entreprirent avec ardeur leurs travaux. Ils avançaient cependant très-lentement. Les Turcs leur opposaient à chaque instant de nouveaux retards : les Russes plus occupés, comme c'était juste, de leurs propres intérêts que de ceux de la Serbie, donnaient peu de suite aux instances de Davidovitch, quoique celui-ci, sans se rebuter du mauvais accueil qu'il recevait ordinairement de l'ambassadeur Ribeaupierre, qui paraissait plutôt hostile aux Serbes que leur ami, sollicitât leurs bons offices avec une assiduité infatigable et presque importune[1].

Milosch s'aperçut alors que, pour mener plus tôt les choses à bonne fin, il fallait employer d'autres moyens que des paroles.

[1] Il faut pourtant avouer qu'à l'arrivée de M. Orlow et d'un autre officier général dont le nom m'échappe en ce moment, aides-de-camp et favoris de l'empereur Nicolas, la légation russe montra plus de zèle, et que les négociations de la Serbie marchèrent plus activement.

Hussein-Pacha de Belgrade, homme vénal, comme nous l'avons dit, et qui connaissait le faible des dignitaires turcs avec lesquels il avait des relations intimes, promettait au prince l'accomplissement de tous ses désirs, s'il voulait suivre ses conseils et reconnaître ses services. Il disait, avec raison, que malgré tous les traités qui engageaient la Porte, et malgré les bons offices de la Russie, les concessions faites à la Serbie resteraient toujours sur le papier si on ne cherchait à éveiller l'apathie du divan au son de l'or. Il l'assurait que, par ce moyen, il obtiendrait tout ce qu'il désirait, même contre les intentions de la Russie et de toute autre puissance européenne. Le trésor serbe était bien fourni, et ce n'était pas le moment de calculer trop minutieusement les dépenses.

Milosch s'entendit avec le pacha, par l'intermédiaire d'Alexis Simitch, et l'autorisa à traiter avec le divan, qu'il voyait décidé à vendre ce qu'il n'aurait pas accordé gratuitement.

Il insista surtout pour que le titre et les prérogatives de knias (prince), que la nation lui avait deux fois décernés, fussent confirmés par le sultan et déclarés héréditaires dans sa famille.

Ce désir, que l'on pourrait attribuer uniquement à l'ambition de Milosch, a une portée politique plus élevée. Ne point établir l'hérédité du pouvoir dans cette nation adolescente et facile à circonvenir, c'était l'exposer, à chaque vacance et à toutes les nouvelles élections, aux intrigues coalisées de l'intérieur et de l'étranger, ainsi qu'à des désordres difficiles à apaiser sans effusion de sang, lesquels, en troublant sa tranquillité, auraient sans cesse retardé ses améliorations et sa marche progressive.

Mais ce point devenait d'autant plus délicat, que la crise imminente qui se prépare dans la question d'Orient fixe depuis longtemps l'attention de la Russie et de l'Autriche sur la Serbie. Ces deux puissances voyaient de mauvais œil qu'on établit une dynastie dans ce pays; elles comprenaient qu'il leur serait beaucoup plus difficile de détruire sa nationalité, et que c'était, d'ailleurs, les priver d'une puissante occasion de se mêler de ses affaires et de pousser au pouvoir leurs propres créatures.

Ce dernier point surtout intéressait beaucoup la Russie, ainsi que le démontrent les paroles échappées à M. Kotzebue dans une conversation qu'il eut avec le knès Ioksim et les commissaires serbes, à propos des nouvelles limites. Le knès disait aux chefs de la commission russe que la Russie, au lieu de s'arrêter à faire délimiter les frontières, aurait pu, dans le traité d'Adrianople, obtenir aux Serbes l'entière possession du pays, excepté les forteresses. « Sans doute, répondit Kotzebue, il était facile à la Russie, dans les circonstances actuelles, de vous faire céder même les forteresses; mais il convient qu'il reste toujours quelque chose à désirer aux Serbes, *autrement ils oublieraient bientôt qu'ils sont sujets de la Porte et les obligations qu'ils ont envers la Russie.* Notons que M. Kotzebue était le favori et le confident de Diébitch, et qu'il connaissait, en conséquence, très-bien le but de la politique russe.

Malgré cela, Husseïn-Pacha, ayant reçu de Milosch tous les pouvoirs d'agir, donnait l'assurance d'un plein succès. En effet, il représenta au divan que la question d'hérédité était une condition nécessaire pour tranquilliser définitivement la Serbie et en assurer l'attachement aux

intérêts de la Porte; que si la Russie et l'Autriche se montraient opposées à cette concession, il était précisément pour cette raison de l'intérêt de la politique turque de l'accorder. Il fit un éloge pompeux de la fidélité, de la dévotion et de l'admiration de Milosch pour Mahmoud, et assura que cette concession l'aurait attaché à la personne du sultan et à la conservation de l'empire, à laquelle lui et sa famille devenaient intéressés. A ces arguments il en ajouta un autre de *plus grand poids*, et la partie fut gagnée. Elle coûta, à la vérité, un peu cher, puisque le sultan exigea pour lui seul un cadeau de 500,000 piastres en *iermiliks* (pièces d'or de 20 piastres) nouvellement frappés. On peut induire de là combien coûtèrent la neutralité de quelques membres du divan et la médiation des autres pour induire le sultan à cette concession; surtout à quel prix durent être payés les bons offices de Husseïn-Pacha, agent principal.

Ce point fondamental étant arrêté, les frontières définitivement délimitées, la valeur des revenus des fiefs militaires (spahiliks), des domaines impériaux (moukata), des douanes, des bacs et des skélés déterminée, et la somme totale du tribut annuel ayant été ainsi fixée, toutes les autres questions devaient se résoudre d'elles mêmes, parce que la Serbie acquérait alors, avec son autonomie, le droit de se gouverner comme elle l'entendrait, d'ériger des églises, des écoles, des hôpitaux, et de faire, en un mot, tout ce qu'elle croyait convenir au bien public; et la Porte, reconnaissant cette autonomie, ne se réservait que la suzeraineté du pays, sans avoir le droit de se mêler de son administration.

On avait conseillé au prince de ne point demander

d'autres concessions. Mais Davidovitch, qui avait cependant assez de perspicacité pour apprécier ces conseils et les conséquences auxquelles on devait s'attendre s'il négligeait de les suivre, voulait, par des considérations personnelles, que le hatti-chériff qui consacrait l'indépendance de la Serbie déterminât certains points d'administration intérieure, qu'il avait beaucoup à cœur, et qu'il n'espérait pas obtenir spontanément de Milosch.

Le prince, parmi des qualités excellentes, avait certainement des défauts. Un des plus grands était de donner aisément croyance aux rapports qu'on lui faisait secrètement sur quelqu'un des fonctionnaires de l'État; et, homme de première impression et d'un naturel vif, il cédait facilement à la colère, et souvent il lui arrivait de congédier sur-le-champ la personne ainsi desservie, sans vérifier auparavant si ces accusations avaient de la consistance. Ce procédé de Milosch froissait bien du monde, et avait déterminé Davidovitch et quelques autres à chercher un moyen de rendre leurs fonctions indépendantes de ses caprices.

Davidovitch, en outre, imbu des doctrines européennes, s'était mis dans la tête de modeler le gouvernement serbe sur ceux de France et d'Angleterre, de lui donner deux chambres, des ministres responsables, etc., sans considérer la différence qui existe entre un pays à peine sorti d'un esclavage de plusieurs siècles, barbare encore et presque sauvage, et les nations les plus civilisées du monde. Il pensait, pourtant, qu'une chambre de députés, quoiqu'elle fût dans ses vœux, ne pourrait, de longtemps encore, se mettre à la hauteur de sa mis-

sion. Il crut, en conséquence, que la création d'une espèce de sénat composé des notabilités serbes et déclaré inamovible suffirait à mettre des bornes à l'autorité quelquefois despotique du prince, et que dans ce corps se serait peut-être concentrée toute la somme du pouvoir, sous l'administration du successeur de Milosch, qu'on prévoyait faible et facile à mener. Davidovitch, confiant dans ses talents et son habileté, espérait arriver à maîtriser cette aristocratie, ou plutôt cette oligarchie, selon sa volonté, et gouverner ainsi, de fait, la Serbie.

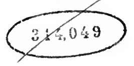
Pour s'assurer la stabilité de sa charge et parvenir, avec le temps, à l'accomplissement de ses vues, Davidovitch, d'accord avec Stojan Simitch et Lazare Théodorovitch, députés auprès du divan, et d'intelligence avec le gospodar Ephrem, Vasso Popovitch, et avec d'autres chefs importants, fit insérer dans le hatti-chériff une clause qui établissait en Serbie un sénat dont les membres seraient inamovibles; concession que la Porte n'eut pas de difficulté à accorder, parce qu'elle prévoyait peut-être que, avec le temps, elle lui fournirait l'occasion de s'immiscer dans l'administration intérieure de ce pays, ou parce qu'elle était indifférente à l'établissement d'un sénat en Serbie. Tout fut traité et conclu à l'insu de Milosch.

Mais ce prince, qui cédait facilement quelquefois aux raisons qu'on lui exposait loyalement et avec de bonnes manières, s'irritait d'autant plus aisément, contre ceux qui voulaient lui en imposer par la ruse ou par la force. Il prit ombrage de l'institution de cette oligarchie improvisée, et chercha, par tous les moyens, à paralyser son influence et son autorité. Ce fut la cause de sa chute et des malheurs que la Serbie eut à souffrir par la suite.

Ajoutez que le hatti-chériff, en ce qui concernait le sénat, était conçu en termes obscurs, qui prêtaient à différentes interprétations. Cette ambiguïté fut peut-être introduite expressément par Davidovitch afin que le prince ne vît pas du premier coup d'œil tout le sens de cette clause; dans ce cas, ce fut encore une faute de la part de Davidovitch, puisque cette obscurité fournit plus tard au divan des prétextes à des litiges et à des tergiversations. Mais peut-être faut-il aussi l'attribuer à son ignorance de la langue turque.

Ainsi cet homme, d'ailleurs patriote et rempli de talents, investi de la confiance du prince et de la nation, par des vues d'intérêt personnel mal compris, semait dans sa patrie des germes de discorde pour l'avenir, et laissait à la Porte et aux puissances étrangères un moyen d'en troubler la paix intérieure, et de retarder sa marche dans la voie de la civilisation.

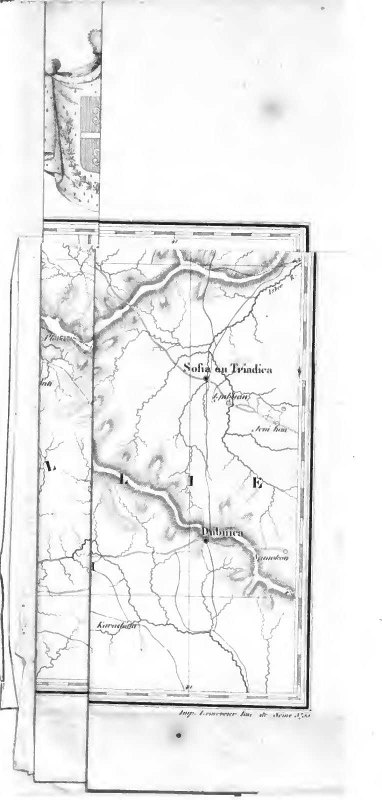
Davidovitch et ses collègues, après avoir terminé les négociations dont ils avaient été chargés à Constantinople, retournèrent en Serbie, portant avec eux le hatti-chériff, si longtemps attendu, qui fixait définitivement le sort de leur patrie, ainsi que le *bérat* (diplôme impérial) qui investissait Milosch et ses descendants de la dignité de knias de Serbie.



ERRATA.

Page		Ligne			lisez
Page	19	Ligne	25	Visnitza	lisez Vichnitza
»	42	»	28	Fethislaen	» Fettislam
»	109	»	22	Ousitza	» Ougitza
»	109	»	25	Posarévatz	» Pogarévatz
»	203	»	4	le 20 Juin 1813	» 20 Jauvier 1823
»	216	»	16	kasmadar	» kasnadar
»	220	»	13	Kouratchitza	» Koratchitza
»	225	»	20	Sivko	» Givko
»	277	»	2	pria	» chargeat
»	284	»	5	vingt-cinq mille âmes	» vingt-cinq mille hommes.

Imprimerie de F. A. Brockhaus à Leipzig.


Sofia ou Triadica
Dubnica
Karadaja
Jeni han
Samokov
Imp. Lemercier



Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig.

